

Une courte histoire du réel

Du même auteur

Ouvrages

Dix milliards de neurones, 1980 (Prix Jean-Rostand)
Héraclite ou l'intuition de la science, 1982
Voyage en pays présocratique, 2007
Mini-traité du moi, 2007
Dictionnaire de philosophie sauvage, inédit

Articles, essais, nouvelles

Chronobiologie et parapsychologie, 1980
L'évasion du Cardinal de Retz, 1982
L'atoll : géologie et symbolique, 1990
Pourquoi Cordoue au XIIème siècle ?, inédit

Publications scientifiques (océanographie, écologie)

Ouvrages, articles dans périodiques spécialisés,
articles de vulgarisation, etc.

Alain Sournia

Une courte histoire du réel

Philosophie sauvage

Publibook

Retrouvez notre catalogue sur le site des Éditions Publibook :

<http://www.publibook.com>

Ce texte publié par les Éditions Publibook est protégé par les lois et traités internationaux relatifs aux droits d'auteur. Son impression sur papier est strictement réservée à l'acquéreur et limitée à son usage personnel. Toute autre reproduction ou copie, par quelque procédé que ce soit, constituerait une contrefaçon et serait passible des sanctions prévues par les textes susvisés et notamment le Code français de la propriété intellectuelle et les conventions internationales en vigueur sur la protection des droits d'auteur.

Éditions Publibook
14, rue des Volontaires
75015 PARIS – France
Tél. : +33 (0)1 53 69 65 55

IDDN.FR.010.0107835.000.R.P.2007.035.40000

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première publication aux Éditions Publibook en 2007

Nous ne connaissons rien en réalité sur quoi que ce soit. Pour tout homme, son opinion vient de ce qui afflue sur lui.

Démocrite¹

N'y a-t-il pas déjà suffisamment d'énigmes dans le monde pour ne pas transformer en énigmes les phénomènes les plus simples ?

Goethe²

Là où la science est allée le plus loin, l'esprit a simplement regagné sur la nature ce qu'il y avait investi. Aux frontières de l'inconnu, nous avons découvert des empreintes étranges. Nous avons inventé des théories exhaustives pour élucider leur origine. Enfin, nous sommes parvenus à identifier la créature qui les avait laissées. Et voilà que ce sont nos propres empreintes.

Eddington³

Sommaire

Introduction	11
Qui a posé la question ?.....	13
Une réponse radicale	23
Divergences, récupération, confiscation	29
Un rebondissement.....	37
Philosophies de l'ombre	47
Un demi-millénaire de philosophie occidentale.....	55
"On n'ontologise plus !".....	69
Faisons le point.....	81
Regard vers l'Orient.....	101
Nouvelles pistes.....	127
Un système penseur-pensé ?	155
Manifeste de philosophie sauvage.....	173
Références des citations	187

Introduction

La condition humaine est assortie d'un tout petit nombre d'interrogations quasi viscérales, de questionnements fondamentaux qui servent de point d'ancrage ou de repère pour l'histoire des individus comme pour celle des peuples.

Chacun de nous vit et assume ces questions à sa manière et à tous les âges de sa vie, enfance comprise (peut-être "surtout" l'enfance ?). Il en a plus ou moins conscience, il les exprime ou non, cela dépend de sa culture et de ses moyens. Certaines catégories d'humains ont le privilège souvent douloureux, parfois funeste, de se faire les porte-parole de leurs semblables : ce sont, sans ordre aucun, les écrivains, les philosophes, les poètes, les mystiques, les artistes... On s'en tiendra ici aux "penseurs" sans distinction entre philosophes et scientifiques.

L'essai qui suit s'attaque à une sorte de nœud gordien en langage châtié, à un sac de nœuds en langage commun : *Que suis-je ? Où suis-je ? Quelle différence avec ce qui m'entoure ? Qu'est-ce que je vois ? Dois-je croire ce que je vois ? Y a-t-il quelque chose derrière ? Y a-t-il du vrai, du solide, du durable voire éternel ? Qu'est-ce qui existe réellement ? Que puis-je espérer savoir ?* Etc. Sans doute ces questions ne sont-elles pas synonymes et faudrait-il les classer, les hiérarchiser mais le parti-pris de cet essai est de les considérer en bloc sous une formule concise qui sera le fil conducteur : *Qu'est-ce que le réel ?* On verra – du moins l'auteur veut-il le montrer – que la pelote passe de mains en mains depuis deux ou trois millénaires, avec un parallélisme et un synchronisme étonnants entre Occident et Orient, sans encore avoir été démêlée à ce jour. La

tâche serait-elle impossible ? C'est ce que l'on dira, à la fin bien sûr.

Le sujet s'annonce donc difficile mais il comporte une difficulté pratique particulière, un double danger même. Une question telle que *Qu'est-ce que le réel ?* appartient à tout le monde, certes, mais les philosophes l'ont confisquée depuis longtemps sous le nom de métaphysique et nombre d'entre eux tirent à vue sur quiconque s'aventure sur leurs terres ; il est vrai que, de leur côté, les scientifiques ont la gâchette aussi facile. D'autre part, puisque l'on touche là au très profond, peut-être à l'infini et à l'éternel, le divin n'est pas loin et bien des croyants s'en font leur fief ; en Occident, ils ont été les premiers, en fait, à monopoliser le jeu. Que faire, comment faire ? Promenons-nous en sifflotant comme si nous n'avions pas vu les écriteaux, demeurons respectueux des usages locaux (écrivons le nom de Dieu avec une initiale majuscule, donnons leur titre de Saint à Augustin d'Hippone et à Thomas d'Aquin) et tout devrait bien se passer, espérons-le.

Ce qui suit est exactement un "essai". Je ne saurais prétendre écrire *l'histoire* de la pensée dans le domaine défini ci-dessus mais j'en écris *une histoire* ; les hommes et les idées mentionnés le sont sans exhaustivité, à titre d'illustration ou de points de repère. Improbable lecteur, si je te fourvoie par endroits, il faudra me le pardonner. Au demeurant et malgré l'austérité du sujet, nous ne risquons guère de nous ennuyer car, personnellement, je fuis les questions vaseuses. Pas non plus de risque de dispute entre nous puisque je ne suis attaché à aucune conception du réel ni n'en recherche une désespérément ; simplement, cette notion semble "centrale" parmi les diverses conceptions possibles du monde. Néanmoins, dans le cas où une divergence surviendrait, j'admets dès cet endroit, en toute sincérité, que c'est le lecteur qui a raison – pourvu que certain principe de cohérence systémique... (voir "Manifeste", point 18).

Qui a posé la question ?

Qui, le premier, a levé la main ? Qui, une fois établi l'usage de la pensée consciente dans l'espèce *Homo sapiens*, peut-être dérouté par la mobilité et l'impermanence des choses, a le premier éprouvé un besoin de repère, de référence, de certitude, a formulé ce besoin et en la laissé un témoignage matériel durable dans ce qui fait la fierté de cette espèce, le langage ?

Puisque, arbitrairement, le cadre de cet essai et son matériau essentiel sont la pensée occidentale, ledit essai doit débiter au VIème siècle avant J.-C. en Méditerranée orientale – et non, cent fois non, avec Platon et Aristote au IVème siècle, nous le redirons. En effet, il se produit alors en cette région une révolution, la première de ce type en Occident, dans la conception du monde. Cela s'appelle, techniquement, le passage du mythe au discours, opération dont voici le principe⁴ :

La pensée rationnelle part du principe que toutes les choses, quelle que soit leur apparence, ont une explication unique ou une base commune qui peut être découverte intellectuellement. En effet, la réalité est organisée de manière rationnelle et la raison de l'homme peut donc la saisir. Cette nouvelle manière d'envisager les choses pousse les philosophes à communiquer avec tout être rationnel, quelle que soit sa nationalité. L'explication rationnelle des faits ne se limite pas à une exposition de ce qu'ils sont selon une tradition de la vision du passé ; elle cherche au contraire à prouver pourquoi la réalité doit toujours et nécessairement être telle qu'elle est.

Que la philosophie (la philosophie des philosophes) se soit édifiée à partir de Socrate, que les premiers modes de pensée argumentés, cohérents, opposables, et surtout consignés par écrit d'un bout à l'autre, remontent à Platon et à Aristote, admettons-le ou laissons le dire même si cela est hautement contestable. Certes, des raisons matérielles ont voulu que seuls des "fragments" (dont certains très consistants) nous soient parvenus des temps présocratiques. Pour autant, qui arguerait, pour prendre un exemple très voisin, que le Parthénon n'est pas un temple, seulement les vestiges d'un ancien temple ?

...Mais que toutes les questions philosophiques ont été posées, que *toutes* ces questions ont été *posées* au cours des deux siècles précédents, voilà ce que je prétends avoir démontré dans *Voyage en pays présocratique*⁵. Ceci vaut, bien sûr, pour les grands défis qui sont l'objet de ces pages. Ici, il est opportun de rappeler que l'ère présocratique se compose, en fait, de deux périodes aux préoccupations bien distinctes. En schématisant à peine :

- Le VIème siècle a été celui des "Physiologues", c'est-à-dire d'une philosophie de la nature au sens de : recherche d'un principe ou d'un ou quelques éléments unificateurs dans le spectacle de la nature ; une recherche purement intellectuelle, intuitive plus précisément, pas du tout expérimentale, soulignons-le. Pour mémoire : ces Physiologues sont des colons grecs d'Ionie, ceci incluant des Ioniens émigrés tels Xénophane de Colophon.

- Au Vème siècle sont apparus les philosophes tels qu'ils se sont ensuite succédé jusqu'à nos jours : édificateurs et enchaîneurs de concepts. Notons bien que, en même temps que la philosophie, est apparu alors le doute philosophique car celui-ci n'a été inventé ni par Socrate, ni par Montaigne ou Descartes. Pour mémoire : ce Vème siècle est celui des écoles d'Elée, d'Abdère, de Mégare, et des écoles sophistes.

Entre les deux périodes, omniprésents dans le monde présocratique, les Pythagoriciens font, en quelque sorte, charnière sous plusieurs aspects.

Venons-en maintenant à notre propos. Ce petit chapitre va s'articuler autour de deux citations plutôt ardues, ceci parce que les Présocratiques, d'emblée, veulent atteindre le fond des choses. De fait, on ne rencontrera rien de plus ardu dans tous les chapitres suivants.

* * *

La vague des Physiologues, même si ceux-ci n'étaient ni des naturalistes, ni des expérimentateurs, a laissé sur le sable, en se retirant, un problème majeur. Car observer la nature – ou plutôt, comme l'ont fait les Ioniens, s'en donner une représentation – conduit inmanquablement à réaliser que la nature change, qu'elle se renouvelle ; Héraclite en avait fait sa marotte. "Le changement", voilà l'épine dans le jardin des premiers philosophes. Par la suite, on s'est visiblement fait à cette idée mais Socrate voyait rouge lorsqu'il en était question, par exemple dans son entretien avec le jeune Cratyle⁶ : "Comment donc ce qui n'est jamais dans le même état pourrait-il être quelque chose ?". La connaissance même n'est pas possible "s'il est vrai que tout change et que rien ne demeure" (allusion à la doctrine héraclitienne). Et le maître d'administrer sa botte secrète, l'ironie, en jouant sur le mot ῥέω (couler) : "Tout fuit comme vases d'argile, [à] croire que les choses sont dans l'état des gens enrhumés, toutes soumises à un flux et à un écoulement".

Eh oui, en même temps que l'on prend conscience d'exister et de percevoir, on réalise que le spectacle change, qu'il ne cesse même de changer ; plus troublant, que le spectacle passe d'un opposé à l'autre : naissance/mort, jour/nuit... Plus troublant encore, l'existence impliquerait donc la non-existence ! Logiquement, car la logique aussi naît au Vème siècle – et non au IVème avec

Aristote, quoi qu'on en dise –, toute affirmation pourrait contenir le germe d'une négation. Cela commence fort.

L'origine du principe d'identité n'est pas ailleurs, même s'il n'a été qualifié ainsi que plus tard et attribué à Aristote. Et les sources de l'ontologie ou science de l'être ne sont pas ailleurs non plus ; cette fois, elles sont dûment authentifiées dans un écrit (un "fragment", bien sûr) de Parménide (né entre ~540 et ~500, mort entre ~470 et ~440. Il s'agit du discours de la Divinité à un héros dont le char fabuleux est guidé par les Filles de la Lumière, car l'auteur utilise le mode épique ⁷ :

Mes paroles t'apprendront quelles sont les deux seules voies d'investigation que l'on puisse concevoir. La première dit que l'Être est et qu'il n'est pas possible qu'il ne soit pas. C'est le chemin de la certitude car elle accompagne la vérité. L'autre, c'est : l'Être n'est pas et nécessairement le Non-Être est. Cette voie est un étroit sentier où l'on ne peut rien apprendre. Car on ne peut saisir par l'esprit le Non-Être puisqu'il est hors de notre portée ; on ne peut pas non plus l'exprimer par des paroles ; en effet, c'est la même chose que penser et être.

De toute nécessité, il faut dire et penser que l'Être est, puisqu'il est l'Être. Quant au Non-Être, il n'est rien, affirmation que je t'invite à bien penser. D'abord, écarte ta pensée de cette voie de recherche que je viens de condamner ; fais-en autant pour celles où errent de-ci de-là les hommes ignorants, à double visage. L'embarras de leur pensée pousse en tous sens leur esprit incertain ; ils se laissent entraîner, sourds et aveugles, hébétés, foule irréfléchie pour laquelle être et n'être pas, c'est et ce n'est pas la même chose. Leur opinion est qu'en tout il existe une route qui s'oppose à elle-même.

Il n'est pas à redouter que jamais on te prouve que ce qui est n'est pas. Et toi, éloigne ton esprit de cette voie de recherche.

Il nous reste un seul chemin à parcourir : l'Être est. Et il y a une foule de signes que l'Être est incréé, impérissable, car seul il est complet, immobile et éternel. On ne peut dire qu'il a été ou qu'il sera, puisqu'il est à la fois tout entier dans l'instant présent, un, continu. En effet, quelle naissance lui attribuer ? Comment et par quel moyen justifier son développement ? Je ne te laisserai ni dire ni penser que c'est par le non-Être. On ne peut ni dire ni penser que l'Être n'est pas. Car s'il venait de rien, quelle nécessité eût provoqué son apparition ou plus tard ou plus tôt ? En effet, l'Être n'a ni naissance, ni commencement. Ainsi donc il est nécessaire qu'il soit absolument ou ne soit pas du tout.

Cette citation figure aussi dans le *Voyage* cité plus haut avec quelques commentaires sur les derniers mots du premier paragraphe, "c'est la même chose que penser et être". Ajoutons ici que, puisque l'extrait ci-dessus ne constitue que le sixième environ du texte de Parménide conservé, force est de reconnaître que (1) tous les fragments ne sont pas des lambeaux et (2) tous les philosophes modernes ne sont pas aussi explicites dans l'exposé de leur système ontologique.

Ainsi, être et non-être, la question est posée formellement et, en même temps, tranchée catégoriquement. Mais tout aussi catégorique est, un demi-siècle après, Gorgias (de ~490-480 à ~391-374). Provocateur comme tous les Sophistes, il intitule son traité de la nature (une sorte de morceau obligé pour tous les penseurs de l'époque) *Du non-être ou de la nature*. Poussant, non pas à l'extrême mais à l'absurde le même principe d'identité, il rejette toute affirmation "déclarative", toute possibilité d'associer une propriété (un "prédicat") à un sujet.

Gorgias, maître de rhétorique, est réputé fondateur de cette discipline. Son système repose sur trois piliers qui ne sont pas des postulats mais des théorèmes : il les démontre. Ce qui suit est extrait d'un fragment qui, à lui seul, occupe quatre pages d'un volume de La Pléiade⁸ ; j'ajoute seulement une signalisation pour les trois piliers, et ce sera la seconde des deux citations annoncées.

Premièrement, rien n'existe. Deuxièmement, même s'il existe quelque chose, l'homme ne peut l'appréhender. Troisièmement, même si on peut l'appréhender, on ne peut ni le formuler ni l'expliquer aux autres.

[1 – Rien n'existe]

S'il existe quelque chose, c'est ou l'être, ou le non-être, ou à la fois l'être et le non-être. Or [comme on va le voir], l'être n'est pas, ni le non-être, ni non plus à la fois l'être et le non être. Ainsi donc, rien n'existe.

Si le non-être existe, il sera et, à la fois, il ne sera pas, car si on le pense comme n'étant pas, il ne sera pas ; mais en tant que non-être, en revanche, il existera. Or il est tout à fait absurde que quelque chose soit et ne soit pas à la fois. Donc le non-être n'est pas. D'ailleurs, si le non-être est, l'être ne sera pas : car ces notions sont contradictoires : si l'être est attribué au non-être, le non-être sera attribué à l'être. En tout cas, il ne peut pas être vrai que ce qui est ne soit pas ; par conséquent, le non-être ne sera pas non plus.

Et assurément, pas même l'être n'existe : car si l'être existe, il est soit éternel, soit engendré, soit les deux à la fois, comme nous allons le démontrer. Ainsi, l'être n'existe pas : car si l'être est éternel (c'est par là qu'il faut commencer), il n'a pas de commencement. En effet, tout ce qui est engendré a un commencement et, ce qui est éternel étant par constitution inengendré, ce qui est éternel n'a pas de commencement. Or ce qui n'a pas de commen-

cement est illimité et s'il est illimité, il n'est nulle part. En effet, s'il est dans un lieu, ce lieu dans lequel il est autre que lui et ainsi, étant enveloppé par quelque chose, cet être ne sera pas illimité. Car ce qui enveloppe est plus grand que ce qui est enveloppé, et rien ne saurait être plus grand que ce qui est illimité : ainsi, l'illimité n'est pas dans un lieu. Et il ne s'enveloppe pas non plus lui-même : car alors le contenant et le contenu seront une seule et même chose, et l'être sera deux : le lieu et le corps [...]

D'ailleurs, si l'être existe, il est soit un, soit multiple : or il n'est ni un, ni multiple, comme nous allons l'établir. Dès lors, l'être n'est pas [...].

[2 – Même si quelque chose existait...]

Si nos pensées ne sont pas des êtres, l'être ne saurait être pensé. [...] Si les pensées ne peuvent avoir l'être pour objet, l'être ne peut être objet de pensée. [...] Les objets de nos pensées ne sont pas des êtres. [...] Si l'être a l'attribut de pouvoir être pensé, le non-être aura celui de ne pouvoir être pensé ; or cela est absurde. [...] Donc l'être n'est pas objet de pensée et est insaisissable.

[3 – De toutes façons, le langage ne peut rien dire du réel] *Voir citation p. 91.*

* * *

Ouf ! Voilà donc posé, avant la fin du Vème siècle avant J.-C., le "problème de l'être", une des premières pierres de la Tour de Babel des philosophes. Parallèlement, le "réel" et le "vrai" ont été formellement mis en cause. Anaxagore est peut-être le premier à oser penser et dire que, "à cause de la faiblesse de nos sens, nous sommes impuissants à distinguer la vérité"⁹. Un peu plus loin, il va... beaucoup plus loin, considérablement plus loin : "Les phénomènes sont la vision de ce qui demeure caché"¹⁰. A première vue, une telle phrase semble sibylline

ou ésotérique, en pratique creuse ; mais replacée dans le contexte des réflexions présocratiques sur la perception, elle devient limpide : le phénomène (ce qui apparaît) se situerait, en fait, à une certaine distance et du réel et de l'observateur, quelque part entre les deux (voir p. 32). Ceci est déjà... très fort !

* * *

Parménide aborde un autre sujet mais il ne fera, semble-t-il, que l'aborder. Dans son allocution solennelle, la Déesse va également enseigner au héros que "l'acte de la pensée et l'objet de la pensée se confondent". Un tel oracle a dû laisser pantois le jeune homme, comme tous les contemporains de Parménide. Vingt-cinq siècles après, il n'est que trop aisé de l'interpréter de manières diverses. Par chance, la Déesse elle-même s'explique ; reprenons donc¹¹ :

L'acte de la pensée et l'objet de la pensée se confondent. Sans l'Être, dans lequel il est énoncé, on ne peut trouver l'acte de la pensée ; car il n'y a rien et il n'y aura jamais rien en dehors de l'Être, attendu que le Destin l'a enchaîné de façon qu'il soit unique et immobile. Ainsi donc toutes ces choses ne sont que des noms donnés par les mortels dans leur crédulité : naissance et mort, être et non-être, changement de lieu et altération de brillantes couleurs.

Si vous n'avez jamais lu un fragment présocratique, vous voici sans doute perplexe. Aussi, exceptionnellement dans cet essai, essayons-nous à l'exégèse : voici une autre traduction¹².

Or le penser est identique à ce en vue de quoi une pensée singulière se forme. On chercherait en vain le penser sans son être, en qui il est un être à l'état préféré. Car rien d'autre jamais n'est et ne sera à l'exception de l'être, en vertu du décret dicté

par le Destin de toujours demeurer immobile en son tout. C'est pourquoi ne sera qu'entité nominale (et pur jeu de langage) tout ce que les mortels, croyant que c'était vrai, ont d'un mot désigné : tel naître ou bien périr, être et puis n'être pas, changer de position et changer d'apparence au gré de la couleur.

Aux nuances près – l'affaire des vrais exégètes – il ne fait pas de doute que (1) la pensée est un attribut de l'être, comme l'a enseigné la Divinité au jeune héros, et qu'en conséquence (2), les apparences et les noms utilisés pour les désigner sont (et ne sont que) des outils ou des produits de la pensée. A cet endroit encore, émerveillement et modestie !

* * *

Les Présocratiques lèvent bien d'autres lièvres sur ces terrains qu'ils sont les premiers à parcourir. En condensant terriblement :

- Qu'est-ce que le néant et peut-on parler de "rien" ? Y a-t-il de la matière et seulement de la matière (Leucippe et Démocrite : des atomes, du vide, rien d'autre) ou bien aussi, et surtout, un inaccessible et omniprésent et éternel esprit (le *Nous* d'Anaxagore, l'*Apeiron* d'Anaximandre, le Nombre des Pythagoriciens) ?

- Faut-il une origine à toute chose ? ("Rien ne naît de rien", cela se dit beaucoup à cette époque.)

- Attention aux apparences et, avant tout, aux sensations ! (Anaxagore, suivi par bien d'autres).

- Savoir, c'est douter (Métrodore de Chio) et peut-être même ne pouvons-nous rien savoir (Antisthène), tout n'étant qu'opinion (Antiphon, Protagoras).

Chemin faisant, tout l'éventail des attitudes du penseur a été balayé, du matérialisme au spiritualisme, du réalisme à l'idéalisme.

Sur ce que l'on appelle aujourd'hui "le problème de l'être" et "le problème de la connaissance", en 400 avant J.-C. c'est-à-dire sitôt passée la dernière année du Vème siècle de cette ère, tout n'a pas été dit, certes, mais tout a été mis en question. Dissipons enfin cette ambiguïté désobligeante qui plane au-dessus du terme "Présocratiques" : ou bien il y avait des penseurs avant Socrate et Socrate est leur héritier... ou bien, avant Socrate, c'était la préhistoire ! Quand le philosophe et mathématicien A.N. Whitehead dit que toute la philosophie occidentale consiste en notes sur les dialogues de Platon, il retarde simplement de deux siècles.

Les deux siècles que clôt la condamnation de Socrate sont un condensé, plus exactement un télescopage de tout ce qui sera discuté par la suite et jusqu'à ce jour. Les Présocratiques se sont demandé, dans une sorte de bouillonnement primordial, tout ce que la créature pensante peut se demander : qu'est-ce que le monde, comment est-il organisé, l'homme peut-il le savoir et que vaut ce qu'il en dit ?

Tout a été mis en question, disons-nous... tant et si bien que l'ère présocratique prendra fin sur une véritable crise de confiance. Socrate lui-même, si l'on admet que, de par sa formation, il est le dernier des Présocratiques, ne se pose-t-il pas comme provocateur universel ?

Il y a danger, la stabilité même des institutions est menacée avec le mouvement sophiste dont les maîtres les plus écoutés en sont déjà arrivés au nihilisme. C'est la déliquescence qui est en vue quand on entend des Antisthène raconter aux jeunes aristocrates et futurs dirigeants de la Cité que rien ne peut être ni vrai, ni faux, que le langage est foncièrement inadéquat... Par réaction (du moins "tout se passe comme si"), Platon et Aristote, chacun à sa manière, vont ressouder, mettre en ordre, bétonner.

Une réponse radicale

De même que Socrate est de formation présocratique, Platon est de formation tout à la fois présocratique et socratique, ayant reçu conjointement, au fil de ses 81 années, les enseignements de Socrate et ceux de toutes les écoles du temps via Cratyle, Euclide de Mégare, Eurytos, Ocellos, Philolaos, Théodore de Cyrène et bien d'autres qu'il met d'ailleurs en scène dans ses *Dialogues*. Entre autres voyages, il en a effectué trois en Sicile (tous dramatiques, lisez Diogène Laërce) au cours desquels il s'est lié avec les Pythagoriciens Archytas et Timée de Locres. Parmi les œuvres perdues de Platon figure une synthèse de toutes les doctrines en cours, nous rapporte encore Diogène Laërce. Malgré cette continuité et cette proximité historiques, Platon va se démarquer, il va faire fort.

Le sens du réel, la place du divin, les valeurs morales ou sociales..., quand Platon naît vers ~428, tout a été remis en cause par une école présocratique ou une autre. Le changement d'une part, le mouvement de l'autre sont d'ores et déjà érigés en énigmes. Tous les doutes sont nés sur la validité et la fiabilité des sensations. Zénon puis les Sophistes ont mené à la déstabilisation totale en montrant que toute question achoppe, en fin de compte, sur la manière dont elle est posée c'est-à-dire sur la logique et sur les mots.

L'impasse ? Notre ami Aristoclès, très tôt rebaptisé "Platon" (πλατύς) pour la largeur de son front ou de ses épaules ou des deux, va inverser l'évidence quotidienne : les choses apparemment matérielles ne sont que les apparences de "formes" ou "idées" (deux homonymes-

paronymes-synonymes en grec : εἶδος et ἰδέα) qui, elles, sont réelles. Ce qui est vrai et éternel, c'est ce qui est, dans notre quotidien, immatériel ! Les idées sont définies par Platon comme : innées, immuables, absolues, permanentes. Elles échappent, non seulement au changement, mais à la contradiction. Il faut insister sur ce point qui étonne de prime abord : dans ce travail au bulldozer conduit par le puissant Aristoclès, une des inspirations majeures est, en effet, que le réel est, "par construction" dirait-on en géométrie, hors de la contradiction. Enfin, il y a parmi les idées une idée suprême, celle du Bien, qui est aussi celle de Dieu. L'ensemble compose le "monde des idées" (ou des formes ou, un peu plus tard, des intelligibles) par opposition au monde sensible qui en est une copie, une interprétation. Notons que, par ce besoin de transcendance – ainsi que par sa croyance en l'immortalité de l'âme, qui va de pair – Platon s'inscrit dans la lignée d'un Présocratique des plus renommés, Pythagore. Ce n'est pas pour le tourisme que Platon s'est rendu trois fois en Sicile.

Oui, Platon-le-costaud prend le taureau par les cornes. Il fait fort, mais il fait aussi compliqué. Les philosophes modernes ont la courtoisie de distinguer plusieurs étapes dans son œuvre, il serait plus simple de dire que le système platonicien est, au total, embrouillé et, sur plusieurs points, contradictoire. Citons, sans nous y attarder, quelques points litigieux¹³ dans le domaine qui nous intéresse :

- Le statut de l'âme est intermédiaire. Elle est éternelle et immortelle mais appartient aux deux mondes, réceptive qu'elle est au sensible comme à l'intelligible. De plus, sa structure est au moins bipartite sinon tripartite, par exemple (ceci est un modèle parmi d'autres) : (1) le désir ou l'instinct (ἐπιθυμία), (2) le souffle ou le cœur (θυμός) et (3) l'intelligence ou la pensée (νόος, νοῦς). Enfin, il y a les âmes individuelles des humains mais aussi une âme universelle, distincte ou non de l'âme ou des âmes divines ; nous retrouverons un problème analogue en Inde.

- Les figures mathématiques sont d'autres intermédiaires entre les choses et les idées.

- Le monde est éternel mais il a eu un commencement.

- Puisqu'il faut bien que les deux mondes s'interpénètrent ou interagissent d'une manière ou d'une autre, ils le font par la participation des idées aux choses et réciproquement. Par "participation", il faut entendre le mystère de la μέθεξις, un petit mot grec que l'on ne trouve, semble-t-il, que chez Platon et Aristote. C'est ainsi que les sens présentent à l'intellect la mémoire des idées qui ont "participé" à une sensation antérieure, d'où la formule "Connaître, c'est se souvenir" dans le dialogue *Ménon* et ailleurs.

Ces diverses ambiguïtés ne sauraient altérer la foi profonde du système platonicien en une réalité – celle-ci tenant aux idées et non aux choses qu'elles habitent, c'est entendu. Du même coup, les sensations sont remises à leur place. Balivernes que ce relativisme fin-de-siècle que colportent les Sophistes ! Platon proclame dans le *Cratyle*¹⁴ : "Les choses ne sont pas telles qu'elles semblent à chacun [...] mais elles ont elles-mêmes une certaine réalité stable qui leur appartient et qui n'est pas relative à nous". Vous aurez remarqué que les choses ont "une certaine réalité"... Ah, qu'il est difficile d'édifier un système parfait !

Voilà donc une solution puissante et mémorable à la question du réel. Toute la tâche d'Aristote a été d'élaguer et de clarifier le système en un autre système... qui convienne à Aristote. Remarquons aussi que l'entreprise platonicienne n'a pas échappé au risque courant ou inévitable de la philosophie : déplacer les questions au lieu de résoudre le problème. En l'occurrence, les débats auto-entretenus depuis vingt-cinq siècles le montrent aujourd'hui à l'évidence : le problème du réel n'est toujours pas résolu !

Pour sommaire qu'il soit, cet exposé du platonisme appelle une remarque qui vaut plus qu'anecdote. La séparation de deux mondes, Platon l'a empruntée à un Présocratique antérieur mais tenu pour mineur – quand on veut bien seulement consigner son existence. Il s'agit d'Epicharme¹⁵, vétérinaire, poète et moraliste, surtout connu et réputé dans l'Antiquité comme le père de la comédie. Epicharme truffait ses pièces de thèmes tout à fait "philosophiques" débattus sous forme de mini-dialogues ; c'est ainsi qu'Epicharme nous apprend à distinguer, dans une très belle métaphore¹⁶, le joueur de flûte (du monde sensible) et l'air de flûte (un intelligible).

* * *

Ce que va devenir le monde des idées dans la pensée occidentale, nous le verrons mais, auparavant, deux mots sur une innovation majeure déjà introduite par quelques aînés de Socrate et que ce dernier consolide. Il s'agit d'une réflexion sur le langage et sur son statut vis-à-vis du réel. Tel est l'objet du *Cratyle*, déjà cité par ailleurs mais qui, avant tout, constitue la première et magistrale leçon d'étymologie de l'histoire (ce dialogue est d'ailleurs sous-titré *Sur la rectitude naturelle des noms*). C'est ici, dit en substance Socrate, que l'on peut et que l'on doit faire preuve de relativisme : dans la confiance portée aux mots. "Il n'est pas non plus très sensé d'avoir recours aux noms pour prendre soin de soi-même et de son âme." ¹⁷.

Dans la caverne de Platon

J'ai le courage, moi, et l'immense modestie d'avouer que je n'ai pas compris le dispositif. Lisez, je vous prie, ou relisez *La République*¹⁸, livre VII, et vous m'expliquerez. Rappelons seulement ici les données. La caverne est ouverte sur toute sa largeur à la lumière, les hommes font face à la paroi du fond, "la lumière leur vient d'un feu allumé sur une hauteur, au loin, derrière eux. Entre le feu et les prisonniers passe une route élevée et, le long de cette route est construit un petit mur, pareil aux cloisons que les montreurs de marionnettes dressent devant eux et au-dessus desquelles ils font voir leurs merveilles".

On est d'abord porté à croire que la machinerie (le feu et le mini-théâtre) se trouvent à l'intérieur de la caverne mais cela est peu réalisable et ne semble pas conforme au texte ; à l'extérieur, donc ? Il faut alors supposer que le feu est très intense et que la scène se passe de nuit. Les détails restent néanmoins à régler car, si le principe du montage est très astucieux, il n'est pas avéré que la réalisation soit possible.

Très astucieux, le montage car, en principe, *trois types d'ombres* se trouvent projetées sur le même écran, c'est-à-dire le fond de la caverne : (1) les ombres du sujet, (2) celles de ses compagnons d'infortune et (3) celles des personnages et statues extérieurs. Toutes ces ombres sont ainsi assemblées en une unique *représentation* au double sens du mot : représentation psychologique et représentation théâtrale. Or pour que les tailles des ombres (1) et (2) et celles des ombres (3) soient commensurables, étant donné les distances respectives des sources..., merci de bien vouloir joindre un schéma à votre réponse.

Ces considérations d'ordre optique et géométrique ne retiennent rien à la puissance et à la beauté du mythe. Tout le pathétique de notre condition s'y trouve exposé avec les accents de la fatalité antique. L'homme est prisonnier, enchaîné depuis l'enfance ; sa tête immobilisée ne lui permet de regarder que devant lui ; il ne peut accéder à la nature véritable des choses et des êtres (lui-même ne lui apparaît que comme une ombre), et ne perçoit que les effets ; il n'a pas droit à l'essence mais seulement au phénomène.

On a dit "mythe", on a corrigé en "allégorie", un auteur récent¹⁹ conclut à un "mythe allégorique". J'ajouterais : "expérience de pensée" et, pour être plus moderne encore, "modèle analogique". Car cet outil imaginaire permet à Socrate-Platon, dans la suite du Dialogue, de *simuler des scénarios*, tel le suivant (qui se déroule en trois temps) :

- on délivre un prisonnier (ou bien il s'échappe) : ébloui, aveuglé, il se refuse à croire cette révélation ;
- une fois délivré, le prisonnier est éduqué, "il gravit la montée rude et escarpée" : il voit, il croit ;
- il redescend parmi ses semblables : sera incompris, voire mis à mort.

Divergences, récupération, confiscation

A l'instar de nombreuses écoles présocratiques, Platon fonde une Académie en ~387 ; le terme, qui a subsisté et fleuri, vient d'un lieu-dit ou jardin des faubourgs d'Athènes appartenant à un personnage du nom d'Akadémos. Cette fondation, alimentée par la vente des *Dialogues*, transmettra la doctrine platonicienne jusqu'en 529 après J.-C., date de sa fermeture par l'empereur byzantin Justinien qui voyait là un foyer de paganisme.

Le Lycée (d'un autre lieu-dit, Le Loup), établi par Aristote en ~334 sur le dépit, a-t-on tout de suite dit, de ne pas avoir été choisi comme successeur du maître, aura un destin parallèle. Pour ce qui nous intéresse, les Idées sont devenues chez Aristote, une fois amputées d'existence propre, les Intelligibles (laissons le soin aux philosophes professionnels le soin de préciser la distinction) et l'ensemble du système s'est, à la fois, enrichi et formalisé. Il y a 2 intellects, 4 causes, 10 catégories et bien d'autres choses, de quoi alimenter des siècles de scolastique.

A côté de ces deux institutions, en compétition avec elles et entre elles, d'autres écoles naissent et s'épanouissent aux IV-IIIèmes siècles, qui toutes ont une dette intellectuelle envers quelque Présocratique, quelquefois aussi envers Socrate : les Cyniques et les Cyrénaïques sont redevables à Antisthène et à Socrate ; les Sceptiques à Xénophane, Leucippe et Démocrite ; les Epicuriens à peu près de même ; les Mégariens et les Stoïciens..., c'est plus complexe. On se repère dans ce buissonnement par le degré de confiance dans le réel et de défiance vis-à-vis des sensations. Corrélativement, des

positions différentes sont professées à l'endroit de la connaissance :

- Aristippe le Cyrénaïque et ses émules, retournant la suspicion jetée sur la perception du monde, font l'apologie de la sensation et de l'instant présent. Le procédé sera utilisé par Montherlant²⁰ : "Vive les sens, eux seuls ne trompent pas"...

- Diogène (de Sinope), chef de file des Cyniques, se libère de la sensation soit en y cédant, soit en l'ignorant. Son anticonformisme et ses provocations veulent fustiger à leur manière les apparences et les conventions ;

- A l'opposé du cliché dont on les a affublés dès l'Antiquité, les Epicuriens déploient un système philosophique complet, cosmogonie et géophysique (virtuelles) incluses. Ils s'attachent à reconnaître et préserver, parmi les sensations, celles qui sont à la fois "naturelles" et "nécessaires" ;

- Quant aux Stoïciens, le langage courant a su conserver l'esprit de leur maîtrise et de leur mépris des passions. Un courant néo-stoïcien renaîtra, comme on sait, dans la Rome impériale aux deux premiers siècles de notre ère.

Pourquoi cette énumération ? Pour mettre en valeur, sur ce fond de propositions essentiellement morales, les Sceptiques et leur importance pour notre propos.

* * *

L'étymologie, cette fois, vient d'un verbe : σκέπτομαι (*skeptomai*, examiner) et l'initiateur serait Pyrrhon (vers ~360-270), formé à la "théorie" atomique par des Abdéritains et familiarisé, au cours de l'expédition d'Alexandre en Inde, avec des sages orientaux dits Gymnosophistes. La postérité l'a crédité d'un double message : (1) Tout est vrai et faux à la fois, aucun jugement n'est fondé, rien

n'est réel (ce message n'est pas inédit). En conséquence (2), cultivons l'indifférence afin d'atteindre la paix de l'âme ou ataraxie (ἀτάρακτος : non troublé). Que Pyrrhon ait été, ou non, le premier des Sceptiques, cela est confus et peu importe ; il se trouve que ses disciples et successeurs ont été plus explicites que lui. Le scepticisme a même compté plusieurs foyers et plusieurs âges ; prenons notre temps.

Avec Arcésilas tout d'abord, vers ~315-240, le mouvement se démarque des Platoniciens sous le nom d'Académie Moyenne. C'est l'agnosticisme absolu : non seulement on ne sait rien (comme l'avait déjà dit Métrodore de Chio), mais une telle proposition est vide de sens. C'est aussi le principe de la "suspension de jugement" ou ἐποχή, si ce n'est pas Pyrrhon qui l'avait introduit auparavant.

Carnéade (de ~212-219 à ~128-129) et l'Académie Nouvelle modèrent et modulent : on peut se frayer un chemin dans l'incertitude et se faire une représentation probable ou vraisemblable du réel.

Autre repère, Aénésidème ou Enésidème à Alexandrie au Ier siècle avant J.-C. Il travaille la question des apparences, il décompose et codifie en de nombreuses "tropes" les manières dont la sensation nous dérobe le réel. L'information délivrée par les sens varie comme suit. Côté sujet (l'observateur), elle varie selon l'espèce animale, l'homme n'étant que l'une de ces espèces (shocking !) ; elle varie aussi selon l'individu, l'organe sensoriel concerné, l'âge, les circonstances. D'autre part, cette information dépend des caractéristiques de l'objet : disposition, nombre, quantité, fréquence, etc.

Après une apparente éclipse, le scepticisme refléurit, mais à Rome, dans les études de Sextus Empiricus aux II-IIIèmes siècles de notre ère. Il s'éteindra ensuite, mais virtuellement ; disons qu'il a fermé boutique. Sous le nom de pyrrhonisme, il sera la bête noire de Pascal et de moult

théologiens. Par ailleurs, il inspirera Montaigne, Hume, Husserl et nombre de penseurs dits "matérialistes" ou "positivistes" jusqu'à aujourd'hui.

Il est significatif que, pour témoigner de la diversité des attitudes au sein de leur mouvement, les Sceptiques distinguaient eux-mêmes, au sein de leur groupe, ceux qui cherchent (les Zététiques), ceux qui s'interrogent (les Aporetiques) et ceux qui suspendent leur jugement (les Ephetiques). Le sens qu'a retenu notre langage commun aujourd'hui – indécision – est tout à fait réducteur car le scepticisme antique est l'aboutissement d'une réflexion très poussée, tant "philosophique" que "physique" (dans le langage moderne encore) :

- philosophique, car il fallait bien se situer par rapport à l'Académie, au Lycée et aux autres écoles, il fallait discuter et argumenter,

- physique aussi car les théories de la perception allaient bon train également. Nourries, il est vrai, par l'intuition plus que par la déduction et l'expérience, elles n'en étaient pas moins détaillées. Ainsi, sur la vision, le consensus voulait que la lumière parte de l'œil à la rencontre d'un autre rayonnement émis (ou réfléchi ?) par l'objet. Il se disait donc (Anaxagore par exemple, cité plus haut) que le phénomène est de statut intermédiaire entre le réel et l'homme. En d'autres termes, les Sceptiques étaient enclins à penser que l'observateur n'est pas indépendant de la nature. Cette intuition converge, comme on le sait, avec plusieurs des conceptions modernes en physique des particules.

* * *

Puis vint le christianisme qui entreprit la lente édification de ses dogmes. Pour notre propos, il n'y a pas là un changement de pure convention dans la numérotation des années, mais véritablement un changement d'ère.

Jusqu'à cet endroit de l'histoire, la quête du réel était l'affaire de toute la classe instruite et pensante, parmi laquelle, déjà, des professionnels de la pensée qui faisaient payer leur enseignement. Le réel se débattait partout : à table (les banquets de la bande à Socrate), dans le jardin (d'Akadèmos ou d'Epicure), sous un portique (avec Zénon de Clitium), au gymnase (celui dit du Lycée où Aristote s'était établi), en n'importe quel lieu où l'on pouvait discuter tranquillement ou enfin, tout simplement, en se promenant (avec les Péripatéticiens). Les dieux figuraient bien dans le paysage, ils étaient remis en cause à l'occasion mais ils ne pesaient pas sur le débat. C'était la philosophie démocratique et laïque, sous réserve de ne pas trop malmener les lois de la Cité.

Voici que cette recherche entre dans une ère appelée chrétienne, c'est-à-dire qu'elle va se teinter, de plus en plus, de religion et de foi. Jusqu'au XIII^{ème} siècle au moins, la philosophie sera la servante de la théologie, *philosophia ancilla theologiae* selon la formule ; ainsi, le cursus en Sorbonne se composera de dix ans à la Faculté des arts (grammaire, rhétorique, dialectique : le *trivium*) suivis de quinze ans à la Faculté de théologie²¹. En 1644 encore, pilier du rationalisme s'il en est, Descartes clora l'exposé de ses *207 Principes* par cet acte d'allégeance : "Je n'assume ici aucune chose et je soumets toutes mes opinions au jugement des plus sages et à l'autorité de l'Eglise".

C'est Plotin (205-270) qui donne le ton en faisant revivre à Alexandrie, puis à Rome, l'ancienne doctrine de Platon – car sept siècles sont passés. Plotin est épris de transcendance, il ne parle que de l'Âme, du Bien et de l'Unité. Il travaille sur le versant, disons céleste, du platonisme alors que le maître se tenait résolument aux interfaces du divin et de l'humain. Plotin identifie le monde sensible au Mal. Son élève Porphyre (234-310) codifie les "universaux" dont nous allons reparler car ils

remplissent tout le Moyen-Âge. Ce néoplatonisme occupe le devant de la scène. Il rejoindra l'Académie-mère à Athènes au Vème siècle jusqu'au moment où Justinien fera fermer cette institution.

Un pli est pris. Or il se trouve que la jeune religion chrétienne pousse vigoureusement, s'étendant même du spirituel au politique. La métaphysique et l'ontologie deviennent affaire de foi et de religion et, indirectement, affaire d'état. On "récupère" ce qui, dans la pensée antique, peut servir le christianisme, on "confisque" le débat ; désolé pour ces deux mots désobligeants.

Le terrain étant devenu théologique, il échappe de ce fait au sujet de cet essai. Posons seulement ici quelques jalons, pour mémoire. Le premier est Saint Augustin (IV-Vèmes s.) qui, dans son interrogation permanente sur la relation de Dieu à l'homme, applique sa culture néoplatonicienne à l'étude de la Grâce et la Liberté ; puis Boèce (Vème s.) qui s'emploie, entre autres, à réconcilier Platon et Aristote ; Jean Scot dit Erigène (l'Irlandais) au IXème siècle ; Maître Eckhart, autour de 1300, qui confirme le double statut de l'âme ; Marsile Ficin qui, en 1462 avec l'appui des Médicis, crée une académie platonicienne à Florence ; Nicolas de Cuse au XVème siècle également.

Non, ceci n'est plus notre sujet car la question du réel est alors biaisée ! Être, pensée, langage deviennent subordonnés à une entité créatrice, omnisciente et toute puissante, j'ai nommé Dieu. Ou bien le problème a été déplacé (et il n'est pas de mon goût de le poursuivre sur ce nouveau terrain), ou bien il n'y a plus de problème !

* * *

Et les philosophes arabes, tout autour du bassin méditerranéen et au Moyen-Orient ? Ils sont nombreux ; quelques-uns accomplissent une œuvre immense (et novatrice en médecine, en mathématiques) ; leur communauté vaudra un apport considérable à la progression des théo-

ries et des connaissances en Occident pendant cinq siècles, bien au-delà – cela commence à se savoir, n'en déplaise à feu Ernest Renan – d'une simple transmission du savoir antique. La petite dizaine des noms suivants, à elle seule, représente un trésor intellectuel de l'humanité : Al-Kindi (801-866), Al-Farabi (872-950), Avicenne (980-1037), Avempace (...-1038), Al-Ghazali (1058-1111), Ibn-Tufayl (1100-1185), Averroès (1126-1198), Ibn-Arabi (1165-1241). Ces philosophes exerçaient soit à l'Ouest (Espagne, Maroc), soit à l'Est (de la Turquie à l'Iran actuels), soit d'un bord à l'autre de la Méditerranée au fil d'une vie mouvementée ; j'ai esquissé ailleurs²² les deux courants, l'un rationaliste, l'autre mystique, qui les partageaient.

Un parallélisme est frappant avec le groupe précédent, celui des Chrétiens :

- la référence et base commune s'appelle Platon-Aristote (les deux indissociablement) ; Al-Farabi était appelé "le deuxième maître" (après Aristote), Avicenne "le troisième maître" et Averroès "le grand commentateur" ;

- les uns comme les autres conditionnent leur pensée aux dogmes de leurs cultes respectifs et, selon des approches diverses, voudraient trouver un accord, une convergence ou un *modus vivendi* entre la foi et la raison.

On peut ajouter que tous encourent la disgrâce, ou pire, quand ils s'écartent des principes de leurs religions respectives, à plus forte raison lorsqu'ils y contreviennent. La tolérance de ces temps, notamment vantée pour l'Andalousie, était relative et fluctuante... Les écrits et traductions d'Averroès ont tout d'abord été accueillis avec gratitude en Sorbonne mais, parce que l'existence d'une âme individuelle se trouvait exclue, Averroès devenu l'averroïsme fut condamné à Paris dès 1277.

Pris individuellement, les apports personnels des Arabes sont souvent d'une construction très détaillée mais, pour curieux ou prémonitoires qu'ils soient, semblent au-

jourd'hui ne pas avoir résisté à l'épreuve des siècles. Citons : la hiérarchie des (dix) intellects d'Al-Farabi, devenus sphères (très nombreuses) chez Avicenne ; la rhétorique essence-existence de ce dernier ; la double théorie de la sensation et de la perception chez Avicenne encore (avec cinq sens internes, dûment localisés dans le cerveau, en charge de la représentation du monde extérieur). Avicenne comme Averroès, tous deux médecins, ont conçu une véritable "biologie de l'âme"²³ qui reste confinée au cercle des spécialistes.

Un rebondissement

J'étais de ceux qui, simplement faute de s'être informés par eux-mêmes et se contenant d'une idée reçue, croient que la pensée occidentale s'est mise en hibernation pendant tout le Moyen-âge ; qu'il ne s'est rien passé, rien pensé entre les Anciens et la Renaissance, pratiquement de Platon à Descartes ou (pour faire montre, à la fois, d'indulgence, de perspicacité et de culture) pendant tout le millénaire qui sépare Saint Augustin (autour de 400) de Nicolas de Cuse (autour de 1450). Rien d'autre, pendant cette longue nuit, que des emberlificotis de théosophes, en latin de cuisine, sur des questions du type : Dieu porte-t-il la barbe ?...

Rien d'autre, vraiment ? Bien sûr que si.

Les toutes jeunes universités n'enseignaient pas seulement les saintes écritures, les "mathématiques" (toutes les sciences d'alors) et la rhétorique, mais aussi la dialectique et la logique. A ce propos, on distinguait entre *logica antiqua* et *logica modernorum*, entre *logica vetus* et *logica nova*, etc.²⁴. La traduction est superflue mais elle permet d'insister sur l'effervescence intellectuelle de ces temps : une logique antique et une logique moderne, une ancienne logique et une nouvelle logique... Bien sûr, logique comme tout le reste étaient asservis à un dogme religieux, à choisir parmi les trois religions dites "du livre" ; bien sûr, il y avait des cuistres et des bigots, anecdotiques dans l'histoire de la pensée. La "scolastique" des Chrétiens, c'était tout cela, le meilleur comme le pire, et c'est pourquoi mieux vaut éviter ce mot devenu péjoratif et caricatural.

Les Arabes ayant sauvé et transmis les textes anciens, on redécouvre Platon et Aristote là où Porphyre et Boèce les avaient laissés. On s'attaque fermement à la question du réel et aux "universaux", ces entités supra-individuelles, ces tiroirs qui permettent de ranger toutes choses, matérielles ou pas. Porphyre dit le Phénicien (né à Tyr) les avait redéfinis et classifiés au IIIème siècle dans une "Introduction" (Εἰσαγωγή, *isagogè*) à l'œuvre d'Aristote qui fit longtemps autorité²⁵ mais dans laquelle l'auteur prenait grand soin de ne pas se prononcer sur la nature et les modalités des universaux ! ("Voilà des questions dont j'éviterai de parler parce qu'elles représentent une recherche très profonde et qu'elles réclament un autre examen, beaucoup plus long".)

Les universaux d'Aristote-Porphyre sont au nombre de cinq : le genre, l'espèce, la différence, le propre et l'accident. On va désormais s'attaquer aux vraies questions. Quel est leur statut, quel degré d'existence ? *In re* (pour de vrai) ou bien *in voce* (des mots !) ? demandent les clercs. Font-ils partie du monde sensible ? Sont-ils plus vrais ou moins vrais que les choses elles-mêmes, constituent-ils la référence ou bien l'illusion ? Une fois de plus, les réponses se positionnent entre deux pôles qui ont pris les noms de "réalisme" et de "nominalisme". Mais attention au terme "réalisme", tellement utilisé qu'il inclut aujourd'hui toutes sortes de vues et leur contraire, au point que, par une sorte de jeu de miroir, il peut s'assimiler à l'idéalisme*. Le réalisme dont il est question ici est celui du Moyen-âge, son dogme est que les universaux ont une substance (ou, du moins, une essence) et constituent les

* C'est pour mettre fin à cette ambiguïté que le philosophe anglais M.A.E. Dummett a récemment introduit le terme "anti-réalisme" pour désigner la négation ou mise en doute de toute réalité objective des universaux, catégories morales, êtres mathématiques, etc. Mais on ne voit pas comment, dans un contexte si lourd, l'addition d'un préfixe pourrait clarifier les choses.

réalités communes aux choses individuelles. Selon cette acception, Platon est l'un des pères du réalisme alors qu'il incarne, de nos jours, l'idéalisme.

Et le nominalisme ? selon l'opinion générale, le terme est né à la fin de la bataille – une bataille de plusieurs siècles – en 1473, quand les pouvoirs temporel et religieux réunis l'ont condamné (on reviendra sur cet événement). Voyons de quoi il s'agit.

* * *

Roscelin de Compiègne, né peu après 1050 et mort vers 1120, est un brillant professeur de théologie et de dialectique. Il attaque de front les universaux : ce ne sont pas des réalités ! Ne peuvent être universels que des concepts, des mots, des noms (d'où "nominalisme"), ne peut être réel que l'individuel. Roscelin désigne les universaux par une expression vitriolée : *flatus vocis*, vents de voix ou, plus fidèlement mais en mâchant les mots : agitation de l'air sous l'effet de la voix ; d'où peut-être l'expression familière d'aujourd'hui "c'est du vent". Depuis que les philosophes ont reconnu que le langage pose problème, nul d'entre eux n'a usé de termes plus offensants. Roscelin, dans ses démonstrations, ayant utilisé innocemment les personnages de la Sainte Trinité, il se voit accusé de "trithéisme" et échappe de justesse à l'excommunication.

Suit de peu Pierre Béranger dit Abélard (1079-1142), disciple du précédent, qui eut pour élève et prit pour femme une jeune fille de quinze ou seize ans étonnamment savante. On ne sait que trop (la renommée s'est montrée ici particulièrement sélective) ce qui en advint, on sait moins que le supplice fut infligé par malentendu ; l'oncle Fulbert, chanoine de son état, aurait simplement cru que le mariage qu'il avait imposé avait été rompu. Il demeure des points scabreux (les châteurs châtrés à leur tour, l'oncle parjure) ou incertains (mariage secret ou pas secret) et nul ne dit ce que devint l'enfant, curieusement

prénommé Astrolabe (les parents étaient, décidément, des originaux !). Toujours est-il que les deux époux prirent les ordres dans deux couvents distants d'une dizaine de kilomètres. Héloïse, célébrée dès sa jeunesse dans les chansons écrites par son amant, louée par les grands esprits du temps, devenue abbesse révéérée, Héloïse donc a été l'une des dames les plus remarquables de son siècle ; s'en sont inspirés, dans des genres divers, Villon, Rousseau, Georges Brassens et le romancier Roger Vailland. Héloïse n'a laissé d'écrits que quelques lettres à Abélard, d'une grande élévation. Quant à son époux devant Dieu, il poursuivit son œuvre et son enseignement pendant un quart de siècle, d'abord en toute quiétude à Saint-Denis puis, dans l'adversité à nouveau, de manière itinérante. Condamné par deux fois en "concile" (pas des conciles oecuméniques) sur des motifs théologiques, il devait mourir à Cluny sur la route de Rome ; le récit qu'il donne de ses déboires est instructif à bien des égards²⁶. Mais ce qui importe ici est sa position dans le courant nominaliste.

Tout aussi brillant et recherché que son maître Roscelin, Abélard est moins entier, plus subtil. Le nominalisme n'en est encore qu'à ses premières décennies mais, avec Abélard, il acquiert la maturité qui fera de cette doctrine un point de repère dans l'histoire de la pensée. Car Abélard reconnaît aux idées une certaine réalité : certes, elles préexistent à l'homme et sont une manifestation du divin, mais leur valeur est *subjective* ; en langage laïc d'aujourd'hui, ce seraient des archétypes. Très novateur enfin est Abélard par son travail intitulé *Sic et non*, c'est-à-dire : c'est cela et [en fonction du cadre et des arguments] ce n'est *pas* cela ; atteinte, notons-le, au principe de contradiction !

Deux siècles passent, illustrés par des cohortes de grands théologiens (Albert Le Grand, Averroès, Roger Bacon, Thomas d'Aquin et tant d'autres). Un nouvel éclat est donné à ce mouvement qui, plus tard, prendra nom de

nominalisme, par le moine franciscain Guillaume d'Ockham ou d'Occam né en 1285-1290, mort en 1347-1349. Celui-ci étend, approfondit et consolide la réflexion, il l'entérine avec des formules qui ont perduré. Son œuvre s'étend à la morale, la sociologie et la politique. Manifestement nanti, en sa tête, d'un penchant à *séparer*, il sépare Dieu et la nature, il sépare la philosophie et la théologie, il sépare la foi et la raison, il sépare le signifiant (*significatio*) et le signifié (*significatum*)²⁷. Ainsi enclin à séparer le religieux du temporel, frère Guillaume, alias Sean Connery dans *Le nom de la rose*, prend parti pour l'empereur contre le pape et achèvera son parcours excommunié, exilé et, pour en finir, victime de la Grande Peste qui fit vingt-cinq millions de morts en ces années-là.

Qu'en est-il du rasoir ? La métaphore elle-même lui a été attribuée par Condillac²⁸. L'inspiration, il la partage avec Aristote dont un texte latinisé énonce "*Peccatum est fieri per plura quod potest fieri per pauciora*"²⁹, littéralement : "C'est une faute que de faire avec de nombreux [...] ce que l'on peut faire avec un petit nombre". Les points de suspension remplacent ici le substantif qui n'est pas indiqué ; or il semble que le contexte de cette citation soit différent : comme en témoigne une allusion à Empédocle, il s'agirait du choix des "éléments" constitutifs de l'univers, c'est-à-dire de tout autre chose. En toute rigueur donc, le principe de parcimonie pourrait s'appeler principe d'Aristote-Ockham, ce qui rendrait aussi justice à la contribution du Stagirite à l'œuvre de Guillaume. Peu importe, l'essentiel est la maxime que la postérité a conservée : *Frustra fit per plura quod fit per pauciora*, c'est vainement et erronément que l'on fait avec beaucoup (d'entités) ce que l'on peut faire avec moins. Telle serait la formulation originale³⁰ supplantée par la plus célèbre *Entita non sunt multiplicanda praeter necessitatem* (il ne faut pas multiplier les entités au-delà du nécessaire) et ses va-

riantes ³¹ ; aujourd'hui le sens est : éviter les hypothèses inutiles.

L'autre grande idée de Guillaume d'Ockham, dans le cadre de cet essai, est celle du nominalisme même. Pour frère Guillaume, il y a collusion entre le langage et la métaphysique, entre la grammaire et l'ontologie ! Utiliser des concepts, fort bien, mais ne pas imaginer pour autant qu'il y a une réalité derrière ces concepts. Le mot n'est que le substitut de l'entité *pro quibus supponit* : à laquelle il est subordonné, ou à laquelle il se substitue, ou dont il prend la place... Cette articulation subtile donne lieu aux premières controverses, en l'occurrence entre le maître et son élève Buridan, le Buridan connu aujourd'hui par son âne*.

Les deux principes – parcimonie d'une part, "substitution" au sens étymologique d'autre part – sous-tendent l'édification par Guillaume d'Ockham d'une véritable théorie de la connaissance selon un processus qui mène de la perception à la conceptualisation. Ce courant est dit alors "moderne" par rapport à celui lancé par Thomas d'Aquin et qui prendra le nom de thomisme ; il a prévalu dans l'enseignement pendant un siècle avec Thomas de Strasbourg, Pierre d'Ailly, Gerson et d'autres.

* * *

L'âpreté du débat, la complexité de la "dispute" au sens étymologique ou de la querelle au sens bien moderne sont révélatrices de la dimension du problème. En effet, sur toile de fond des antagonismes de l'époque entre Franciscains et Dominicains, entre princes et papes, on voit l'élève s'opposer au maître (initialement, Abélard contre Roscelin et Guillaume de Champeaux, puis Ockham contre Duns Scot, Buridan contre Ockham...), on voit les parcours individuels inverser leur cours : le même Guil-

* L'animal mourant de faim et de soif entre une botte de foin et un seau d'eau n'est nullement concerné ici. Il a été inventé par son maître (Buridan) pour illustrer un problème de liberté.

laume de Champeaux amputant ses universaux, le réaliste Pierre d'Espagne, futur pape, rédigeant le manuel des nominalistes (les *Summulae logicae*). Encore n'a-t-on pas parlé ici des Conceptualistes, des Modistes, des Terministes, des Verbalistes, des Vocalistes...

En fait, "il y a un fonds commun" entre les deux thèses, dit C. Grellard ³² sans détailler. Ce fonds est sans doute : le souci commun, la quête commune d'un point d'ancrage pour la pensée.

Il est difficile de dire qui l'a emporté, les spécialistes contemporains en débattent. Le nominalisme a bien été condamné par Louis XI en 1473 sur un motif plutôt conjoncturel (la véracité des prédictions de la Bible), mais l'interdit a été levé moins de dix ans après. La question est vaine, on constate seulement que d'autres sujets ont alors conquis l'actualité, tout comme cela se passe aujourd'hui. A l'époque de la Renaissance, c'est l'avènement de la science expérimentale qui a relégué à l'arrière-plan la querelle des genres car, sitôt découverte l'existence de "lois de la nature", il devenait beaucoup plus fascinant de décortiquer le comment des choses que de s'échiner sur leur essence – d'autant plus que l'essence revenait, en dernier lieu, dans les mains puissantes de la Religion.

En philosophie comme en théologie, un débat n'est jamais éteint. "Il n'y a pas de question épuisée, mais seulement des hommes épuisés par un questionnement" disait Ramon y Cajal, premier théoricien des neurones. Il ne serait point nécessaire de creuser bien profond pour retrouver du nominalisme au XXIème siècle mais, avant de la quitter, tirons plutôt de cette époque les faits à verser au dossier de l'histoire de la pensée :

- Comme l'avaient fait les Sophistes et les Socratiques aux V-IVèmes siècles avant J.-C., une guerre intellectuelle a été conduite sur le terrain de la logique : sur la base de données et d'arguments identiques, au sein d'une culture

et d'une langue communes, des manières de raisonner se sont opposées.

- Le langage s'est vu mettre en accusation quant à son aptitude à décrire le monde et à exprimer la pensée. On savait déjà depuis l'Antiquité qu'il y a les mots et qu'il y a les choses, le Moyen-Âge institue une distinction, au sein du mot, entre une *vox* et un *sermo* (Abélard), entre une *significatio* et un *significatum* (Pierre d'Espagne).

- Une sorte d'hygiène opératoire a été recommandée : faire d'abord le ménage ou, pour frère Guillaume, passer le rasoir.

- Un grand doute s'est élevé (compatibilité de la révélation et de la science) en même temps qu'une contrainte majeure a été découverte : la métaphysique passe par la logique.

Remarquons que l'époque du nominalisme proprement dit est aussi celle de l'ouverture d'un problème toujours béant, celui de la convergence ou de la séparation entre science et religion. Car il y va de l'accessibilité du réel par voie de connaissance et de raison : de la dynamite pour le croyant ! Jusqu'aux philosophes arabes, on a voulu croire à la convergence mais Duns Scot... – ne digressons pas.

* * *

Tel fut le nominalisme en son temps. Pratiquons maintenant le recul historique sur le mouvement de pensée en tant que tel.

Le nominalisme, sous cette appellation introduite il y a cinq ou six siècles, a toujours existé. Il était général chez les Sophistes, comme en témoigne la boutade célèbre : "J'ai souvent vu un cheval, jamais la chevalité." Dans la multiforme divergence entre Platon et Aristote, le premier était résolument réaliste (au sens précisé plus haut), le second plutôt nominaliste car attribuant une certaine réalité

aux choses en tant que supports des idées (ou des intelligibles). Les Sceptiques, certains sinon tous les Mégariens, les Epicuriens furent également des nominalistes avant le mot. Insistons sur ces Mégariens dont l'école est particulièrement difficile à cerner et dont les "fragments" sont particulièrement épars et indirects : malgré cela, ils sont plus nominalistes que nul ne l'a jamais été après eux puisqu'ils n'admettent pour réel que l'individuel, rejettent toute catégorie (Stilpon : "Qui dit l'homme ne dit aucun homme" ³³), prohibent la copule grammaticale (entre sujet et attribut ou épithète) et enfin, de manière générale, professent l'inadéquation du langage.

Au Moyen-âge, scolastique aidant, le nominalisme prend une couleur théologique, comme on vient de le voir. Puis, avec les Lumières, il retombe, si l'on peut dire, dans le domaine public. Locke imagine que chaque spécimen de chaque chose, comme de tout être vivant, pourrait avoir un nom à lui. Suivent Berkeley, Hume, Condillac ; puis Stuart Mill, Spencer... ; puis l'Ecole de Vienne... Ce sera l'objet des deux chapitres suivants.

Le nominalisme, sous ce nom, n'est connu aujourd'hui que des spécialistes mais l'enjeu sous-jacent confine au sens commun, à ces "interrogations viscérales" évoquées au tout début du présent essai : la réalité du réel, comme le dirait Edgar Morin ³⁴, la crédibilité des apparences à travers leur perception...

Philosophies de l'ombre

Si d'aventure un philosophe professionnel a ouvert cet essai et si, plus improbable encore, il est arrivé à cette page, il va jeter le bouquin dans vingt secondes, c'est-à-dire quand seront apparus ces mots : gnose, hermétisme, alchimie.

J'ai fait choix de ces trois mots-clefs mais d'autres étaient éligibles tels qu'ésotérisme, occultisme ou encore doctrines secrètes, etc. Peu importe, le but est de faire apparaître, quelque part dans cet Essai, des idées tenues pour marginales par les enseignements scolaires et universitaires tant religieux que laïcs. Il faut, en effet, envisager que ces approches, pendant un bon millénaire de la pensée occidentale, ont pesé plus lourd que les enseignements dispensés à la minorité des clercs – sans que l'on puisse évidemment peser quoi que ce soit.

Veillez donc admettre pour un instant, si vous ne le pensiez déjà, que la quête du réel n'est pas le monopole de la philosophie au sens moderne, et non originel, du terme. En outre, l'exercice de fiction que voici pourra vous distraire : inversons le cours des choses. Que se serait-il passé si la philosophie et la religion conjointement n'avaient pas réprouvé, récusé, réfuté, censuré, interdit, puni ? si l'évolution des sociétés n'avait pas privilégié le rationalisme et le matérialisme ? si la gnose n'avait pas été identifiée au paganisme, l'ésotérisme à la magie et l'alchimie à la transmutation des métaux ? Mais cette fiction est purement accessoire, revenons à la vraie histoire.

Tout comme le choix des mots-clefs, la séquence va être arbitraire. D'autre part, le terrain étant aventureux, le

risque est grand et égal d'en dire soit trop, soit pas assez : je privilégie l'option économique, ce chapitre sera donc court.

* * *

Qu'est-ce que "la gnose" ? Que de malentendus, que d'apriorismes ! On la réduit souvent à l'ensemble des courants chrétiens déviants : erreur volontaire pour minimiser l'adversaire. Bien des traditions gnostiques sont antérieures au christianisme, puisant leurs racines dans l'Égypte pharaonique, en Mésopotamie puis dans la Grèce néoplatonisante.

Il est vrai que la littérature gnostique, en elle-même et de par sa transmission, est à la fois si tentaculaire et si inaccessible (mis à part quelques succès de librairie qui la défigurent) que, pour le néophyte, c'est très exactement une jungle obscure. Cela se clarifie, toutefois, dès lors que l'on fait des petits paquets et que l'on distingue, non sans ménager toutes possibilités de recouvrements :

- Courants de pensée antiques, dans un contexte religieux ou sans ce contexte, comportant des options cosmogoniques et (ou) épistémologiques et (ou) métaphysiques : voir plus bas.

- Contestations de certains paradigmes bibliques sur la création du monde ou sur la descendance d'Adam. Pour mémoire : Caïnites, Sethiens, Ophites, Encratites, Lévitiques et autres.

- Divergences sur des dogmes ou sur des pratiques du judaïsme. Pour mémoire : Dosithéens, Esséniens, Pharisiens et autres

- Divergences chrétiennes sur la nature et la mission de Jésus-Christ, les premières divergences étant apparues du vivant de celui-ci. Pour mémoire : Cérinthiens, Docètes,

Ebionites, Marcionites, etc. pour n'évoquer que les tout débuts du christianisme.

Une fois opéré ce tri préliminaire – qui ne constitue que l'une des grilles possibles – nous pouvons concentrer l'attention sur ce qui concerne cet Essai, c'est-à-dire la première catégorie exclusivement.

"Nos" gnostiques donc, au vu de ce qu'il en reste, vivent en différents points de la Méditerranée et ont eu des formations diverses. L'Antiochus dit d'Ascalon (second et premier siècles av. J.-C.) a quitté Alexandrie pour Athènes ; Chaeremon, au premier siècle, a quitté Alexandrie pour Rome ; Bardesane (Bar d'Aïçan, 154-222) était de culture babylonienne et a exercé à Edesse ; Valentin (second siècle), né peut-être en Egypte, a bourlingué de Rome à la Perse ; Jamblique, autour de l'an 300, élève de Plotin via Porphyre, a fondé en Syrie une école à la fois pythagoricienne et platonicienne. Les plus nombreux travaillent à Alexandrie, la pépinière des connaissances pendant six à sept siècles de part et d'autre de l'an 1 ; ce sont principalement Basilide, Carpocrate et le même Valentin, au second siècle (qui semble marquer l'apogée de la gnose). Il y a aussi Céridon, Eudore, Potamon, Pantène, Simon le Mage et bien d'autres, de grande influence en leur temps et quasi inconnus aujourd'hui. Un trait commun est leur amour-passion de la connaissance, ou plutôt Connaissance (la Gnose), ce qui les rend pluridisciplinaires avant le mot, de l'astronomie à la grammaire, de la poésie à la théologie, et les incite à un syncrétisme religieux parfois total, de Prométhée à Jésus-Christ via Zoroastre et Platon ! Osons encore mentionner Clément et Philon, tous deux d'Alexandrie : réputés chrétiens, ils naagent plutôt entre deux eaux. Clément a, de tout temps, été suspecté de gnosticisme ; son élève et successeur Origène joue même le double jeu : tout en condamnant certaines

thèses gnostiques, il prend de telles libertés avec le christianisme qu'il sera par deux fois condamné en concile.

Leurs idées nous sont connues de deux manières : l'une directe, par leurs écrits, mais ceux-ci sont rares et généralement peu "accessibles" aux différents sens du mot ; l'autre transmission s'est faite, pour ainsi dire, en négatif sous la plume des philosophes chrétiens qui les ont combattus et ont fait détruire de leur mieux les pièces à conviction.

Si l'on parle ici de la gnose, c'est parce qu'elle propose une lecture nouvelle du monde en même temps qu'une voie pour le traverser. Primo, le monde que nous voyons n'est pas le vrai ; un mauvais dieu, le démiurge, l'a créé ; le vrai dieu, on ne peut rien en dire sinon qu'il est (qu'il *est*) sans avoir été créé, qu'il n'est ni limité, ni infini ; dans ce monde dégradé, l'esprit est prisonnier de la matière, l'âme prisonnière du corps. Secundo, c'est par la connaissance que l'on peut accéder au monde réel ; cette Connaissance est universelle, une et totale. Une notion clef, le plérôme, tient à la fois pour : plénitude, complétude, unité, perfection ; là réside la réalité gnostique.

Assurément ces deux options vont à l'encontre et de l'Ancien testament et du christianisme naissant, d'autant plus qu'elles confèrent à l'homme la pleine liberté sur son destin.

Le quotidien des Gnostiques est une sorte de dialectique en vue de la résolution de la dualité, celle-ci exprimée en termes de bien/mal ou de lumière/ténèbres ou d'esprit/matière ou de macrocosme/microcosme, etc. Il reste à dire pourquoi – et non à répéter simplement – la mise en oeuvre de la gnose est confidentielle, élitiste, ésotérique, pourquoi ses croyances sont hyper-structurées (les anges, les éons, les archons, les trois états de l'âme et les 365 cieus de Basilide), pourquoi enfin son style est alambiqué et vaticinant.

* * *

On fait remonter l'hermétisme au dieu égyptien à tête d'ibis, Thot. L'assimilation au dieu grec Hermès s'est peut-être faite rétroactivement, c'est-à-dire que la paternité aurait été déclarée bien après la naissance d'Hermès. Mais ceci ne change rien aux symboles, à savoir : la sagesse, la connaissance, le verbe sous ses deux expressions écrite et parlée. Ainsi Thot a-t-il apporté aux hommes, les Egyptiens en premier, les hiéroglyphes, les arts et les sciences, la mesure du temps. Hermès, comme on sait, est le messager de l'Olympe et, prosaïquement, le dieu du commerce entre les hommes (curieusement, pour l'ensemble de ces raisons, Hermès serait aujourd'hui Dieu de l'Information, celle-ci entendue dans le sens que nous verrons plus loin). C'est lui qui a inspiré les textes majeurs que sont le "*Corpus hermeticum*" bien sûr, le "Discours parfait" d'Asclepius ou, par métonymie, l'"Asclepius", ainsi que la "Table d'Emeraude".

* * *

L'alchimie a longtemps tenu lieu de chimie. Pendant tous les siècles où, en Occident, science et éducation ont été pilotés par la religion, les ecclésiastiques de pouvoir se tenaient au courant dans ce domaine comme ils gardaient à l'œil les autres sciences de l'époque. Certains papes l'auraient pratiquée ou, du moins, en ont écrit des traités. Le patron des alchimistes était saint Jacques de Compostelle.

Incontestablement, l'alchimie a quelque chose à voir avec la chimie d'une part, avec la philosophie d'autre part – pour laisser de côté les aspects magiques. Sur le premier point, admettons ici que l'alchimie diffère des sciences modernes par ses objectifs, ses méthodes, sa logique (primauté de l'analogie !), son discours, ses pratiques et tout ce que l'on voudra puisque notre propos n'est pas là. Sur le second point, en est-il de même ? On ne peut contester qu'il y a recherche du savoir, de la sagesse aussi très probablement ; il s'agit donc, certes en partie, de la

philosophie, n'en déplaît à qui vous savez. Un ouvrage autorisé et récent³⁵, tout en se gardant de prononcer le mot sacré, laisse, au moins, la porte ouverte : "L'alchimie ressemble à une science physico-chimique, mais elle est aussi et surtout une mystique expérimentale. Sa nature est à la fois matérielle et spirituelle, et elle observe principalement des relations entre la vie des métaux et l'âme universelle. Elle désire délivrer l'esprit par la matière et délivrer la matière par l'esprit. Par de nombreux aspects, elle s'apparente à l'art mais à un art suprême : le traditionnel "Art d'Amour". Elle propose à l'homme de triompher du temps ; elle est une recherche de l'absolu."

Car il ne s'agissait pas seulement de fabriquer de l'or pour pas cher. Les alchimistes, eux aussi, veulent inverser la lecture du monde, célébrer les "noces chimiques" des deux mondes que sont le manifesté et le caché.

* * *

Répétons-le, la distinction entre ces trois approches est assez artificielle, comme l'attesterait l'examen des biographies et des doctrines individuelles. Ce qui importe, c'est que l'évocation de ces trois approches révèle combien profond et durable aura été le clivage entre Platon et son élève Aristote. Globalement, les auteurs cités dans ce chapitre penchent côté Platon ; dans leurs écrits, et ce n'est pas un fruit du hasard, les références à ce dernier et, d'une manière ou d'une autre, au néoplatonisme sont courantes. Inversement, les options d'Aristote se trouvent mises à mal et, comme réaction à cet enseignement incontournable, le spirituel prend le pas sur le matériel, analogies et correspondances remplacent lois et catégories. Tous ces auteurs cultivent l'ésotérisme au sens originel c'est-à-dire celui d'une recherche intérieure.

Nous avons évoqué quelques penseurs de l'Antiquité, complétons en prenant quelques repères dans les siècles suivants.

L'œuvre de Djabir (Jabir) ibn Hayyan (730-804), largement diffusée dans le monde latin sous le nom de Gerber, totaliserait quelque 3 000 ouvrages soit de sa plume, soit d'une sorte d'école posthume comme c'est le cas du corpus hippocratique. Une phrase de Djabir semble faite pour justifier la démarche de ce chapitre : il est tout autant gnostique qu'ésotérique et alchimiste ! Qu'on en juge : "En me plongeant dans ma propre conscience, en réfléchissant à la gestation des métaux dans le sein de la terre, j'eus la révélation de la véritable substance, celle que la Nature nous a préparée pour que nous la complétions [...]" ⁽³⁶⁾. Djabir n'est pas le premier à pratiquer la "science de la balance" (voir ci-dessous) mais, à la série des dimensions déjà identifiées (l'esprit, l'âme, la nature, les formes, les cercles célestes, les astres, les quatre éléments, les êtres vivants, le minéral), il ajoute celle des Lettres ; cela consiste à analyser la composition alphabétique des noms par une sorte de numérogie symbolique qu'il faut bien considérer aujourd'hui comme naïve. Quant à la science de la balance, "elle a pour but de réduire toutes les données de la connaissance humaine à un système de quantité et de mesure, leur conférant ainsi un caractère de science exacte" ⁽³⁷⁾.

Saint Albert-le-Grand (1193-1280) fut évêque, conciliateur du pape, provincial des Dominicains, théologien, spécialiste des pensées grecque et musulmane, prêcheur de croisade, zoologiste et botaniste du plus haut niveau de son temps, maître ou fondateur des universités de Paris et de Cologne, enfin et pour tout dire, consacré de son vivant "docteur universel". Largement pluridisciplinaire donc, comme de règle, Albert pratiquait l'alchimie et s'était spécialisé dans l'obtention de l'or à partir de deux corps réputés antinomiques, le soufre et le mercure.

Il est significatif que Roger Bacon (env. 1220-1290) est tenu par une encyclopédie moderne³⁸ comme, à la fois,

"philosophe, alchimiste et père de la méthode scientifique".

Autre étape de la pensée, les grands humanistes italiens ne reniaient nullement ces disciplines aujourd'hui suspectes. Ainsi Pic de la Mirandole (1463-1494), Marcile Ficin (1433-1499) qui traduira le "*Corpus hermeticum*" sur la demande de son mécène, Cosme de Médicis, et encore Giordano Bruno (1548-1600).

Jacob Boehme (1575-1624) concilie la foi luthérienne et la confiance en un mystère spirituel intérieur ; sa dernière œuvre est bien intitulée *Mysterium magnum*. Inversion encore de l'apparent et du réel ! Ce qui nous semble monde extérieur est une sorte d'externalisation d'un savoir suprême qui réside au fond du cœur de l'homme, la lumière est à l'intérieur, les ténèbres à l'extérieur. Boehme insiste sur l'unité de la connaissance et la complémentarité de deux mondes. Voici l'analyse d'un spécialiste contemporain³⁹ : "Boehme enracine tout devenir dans le "sans-fond" [*Ungrund*] ambivalent d'où surgissent à la fois, dans un développement trinitaire, les forces inséparables du positif et du négatif, moments dialectiques du drame qui se joue à la fois dans le monde divin, angélique, animal, végétal, minéral mais aussi (et toujours) dans le cœur de l'homme. De diverses manières, Baader, Schelling et même Hegel [dont il sera question dans un autre chapitre de cet Essai] transposeront cette lecture théosophique de la Bible et de la Nature."

Aux plus grands on a pardonné, tel Newton dont on nous dit maintenant tous les jours qu'il gardait à portée de main une "Table d'Émeraude" et qu'il concoctait le grand œuvre quand il ne siégeait pas à la Royal Society.

Un demi-millénaire de philosophie occidentale

Dans ce chapitre, le danger des montres sacrés est plus terrible qu'ailleurs. Il serait insensé de prétendre seulement condenser les conceptions sur quelque sujet que ce soit pendant les cinq siècles annoncés, du quinzième au dix-neuvième environ. En revanche, dans le contexte précédemment esquissé des deux millénaires précédents, on peut tenter de poser quelques repères et de signaler les orientations nouvelles. Dans cet exercice, la naïveté de l'amateur peut tourner à son avantage en ne lui laissant voir que les reliefs les plus nouveaux.

Commençons donc, non par Descartes, mais par une impasse sur ce grand homme puisque lui-même se retire du débat. Comment cela, demandez-vous ? Descartes n'a pas seulement écrit les trois mots de latin qui l'ont immortalisé, mais aussi les suivants⁴⁰ à propos des notions "si claires d'elles-mêmes qu'on les obscurcit en les voulant définir" [...] : "Je ne pense pas que, parmi ceux qui liront mes écrits, il s'en rencontre de si stupides qu'ils ne puissent entendre d'eux-mêmes ce que ces termes signifient [...] : pensée, certitude, existence." ; tel est le numéro 10 des 207 *Principes* de Descartes. La célèbre "Logique de Port Royal" (⁴¹), à la même époque, dit pareillement : "Le mot d'idée est du nombre de ceux qui sont si clairs qu'on ne peut les expliquer par d'autres, parce qu'il n'y en a point de plus clairs et de plus simples". Eh bien, soyons stupides ! Au demeurant, les universaux ont toujours cours chez Descartes⁴², au nombre réglementaire de cinq tels que définis originellement par Porphyre. Descartes croit,

de plus, à l'innéisme des idées et des principes. Avant de quitter le grand homme, remarquons que c'est ainsi sur une "impasse" délibérée que reposent les célèbres clivages cartésiens entre homme et nature, homme et animal, matière et esprit, *res extensa* et *res cogita*... Il n'est pas si difficile de refaire le monde quand on bétonne ainsi le terrain.

Toujours au galop : Pascal, Spinoza, Hobbes ont d'autres préoccupations. L'immense esprit de Leibniz innova dans bien des domaines (ainsi : le calcul différentiel) mais doit retenir ici l'attention pour une invention déplorable, celle des monades. Insolence ? Voici un portrait-robot de la monade, portrait obtenu en piochant un peu partout.

La monade est une entité de "substance" (cf. deux paragraphes plus bas) individuelle, indivisible mais intégrant une totalité d'attributs divers. Il existe plusieurs catégories de monades selon qu'elles sont dotées de perception, de mémoire et (ou) de raison. Les monades sont les constituants des choses mais ne sont pas matérielles, elles sont proprement méta-physiques. Inaltérables, sans commencement ni fin, elles relèvent cependant d'une création. Chaque monade est unique (il n'en est pas deux semblables) et se présente "comme un miroir vivant ou doué d'actions internes, représentatif de l'univers, suivant sont point de vue, et aussi réglé que l'univers même"⁴³ ; Leibniz utilise souvent la métaphore des spectateurs assemblés devant une même scène. La monade est auto-déterminée : "sans portes ni fenêtres" (autre citation fréquente) mais soumise à l'ordre divin. Les monades n'interagissent pas mais pourtant communiquent entre elles ; de monade à monade, tout se tient ("l'harmonie") de la meilleure manière qui soit ("le meilleur des mondes possibles"). Enfin, Dieu est la somme des monades.

Une telle construction est proprement fantastique, contradictoire et potentiellement illimitée : on peut fort bien ajouter que la monade possède trois pattes ou que les monades ne se déplacent jamais à bicyclette sauf en tandem. Une telle construction ne fait pas progresser la question du réel. Une telle construction garantit certainement un bel avenir aux philosophes (qui pourront la commenter à l'infini) mais point à la philosophie. Disons, avec le recul de trois siècles, que la *Monadologie* n'est pas le chef d'œuvre du génie leibnizien ; que, à titre d'anecdote, les "monades" sont le prix que Leibniz a consenti à payer pour accommoder l'Un et le Tout.

La substance ? Chaque période a ses mots fétiches. Le mot était bien connu depuis les traductions d'Aristote, voici qu'il prolifère sous cent acceptions. Rappelons seulement qu'il ne s'agit alors presque jamais du sens actuel (une substance physico-chimique, une portion de matière) mais du sens étymologique : ce qui se tient au-dessous.

* * *

Voici que l'horizon change, à la fin du XVIIème siècle : ce n'est plus le monde mais l'homme pensant le monde. Ce changement de cap est le fait de trois Britanniques, le premier Anglais, le second Irlandais, le troisième Ecossais et cela prendra nom d'empirisme anglais. Voyez comment ces auteurs intitulent leurs essais ou traités respectifs : Locke (1632-1704) ...*sur l'entendement humain*, Berkeley (1685-1753) ...*sur les principes de la connaissance* et Hume (1711-1776) ...*de la nature humaine*. Le message commun est que la réalité nous reste cachée derrière l'écran des perceptions et que, ceci posé, nous pouvons progresser (et ne pouvons progresser que) par l'expérience de nos sensations – sensations auxquelles s'ajoutent les idées issues de nos représentations. Dans ce cadre, chacun de nos trois penseurs développe des points propres :

- Locke s'en prend vivement à l'innéisme de Descartes. Non, dit-il, chaque homme est une page blanche, la tablette est grattée (*tabula rasa*, sur une idée d'Aristote, d'où vient notre "table rase"). Sur l'inadéquation du langage, il est également explicite⁴⁴ : "La plus grande part des controverses qui embarrassent l'humanité dépend de l'usage douteux et incertain des mots et du caractère indéterminé des idées qu'ils désignent."

- Berkeley insiste, lui, sur la non-existence de la matière, qui n'est pas plus qu'un mot (le nominalisme, vous souvenez-vous ?). La réalité est faite des idées que nous nous en donnons. Berkeley sera pour la postérité le père de l'immatérialisme. Inversement, être, pour lui, c'est être perçu, en latin : *Esse est percipi*.

- Hume enfin détaille les instruments humains : outre la perception, il y a la mémoire et l'imagination. Par ailleurs, il sépare la connaissance et la métaphysique, il ose dire que l'âme, si elle existe de quelque manière, nous est inaccessible – et qu'il en est de même de Dieu.

Sur cette dernière notion, chacun s'accommode à sa manière de la dimension théologique. Hume, comme on le voit, frise l'athéisme mais Berkeley, évêque de son état, sauve *in extremis* son immatérialisme : car si la matière n'existe pas, d'où procède donc la perception ? Réponse : de la substance et de la sagesse divines !

Dans la droite lignée des nominalistes d'une part, des empiristes anglais d'autre part prend place le discret abbé de Condillac (1714-1780), tantôt décrié comme "sensualiste", tantôt loué comme père de la linguistique. Son essai à lui porte *sur l'origine des connaissances humaines*, outre un *Traité des sensations*, une *Logique*, etc. Plus lockien que Locke, il va plus loin que son maître en écartant toute sorte de substance pensante. Les idées naissent des sensations, tout bêtement, sans besoin d'un monde à part ni, encore moins, d'un monde divin. Condillac considère que

le langage n'est pas seulement un mauvais outil ou un outil mal employé (cela est une vieille idée) mais qu'il entre constitutivement dans l'élaboration même de la pensée. C'est par la forces des choses ("empiriquement"), et non par un don du Créateur, qu'il a échoué au langage de transformer la sensation en pensée, et c'est ce qui distingue l'homme des autres animaux.

* * *

Un géant de la pensée, de constitution corporelle fragile, remplit la moitié du même XVIIIème siècle : Kant, 1724-1804, quatre-vingts années à Heidelberg ou environs dont 42 années d'enseignement dans l'université de cette ville ; un système philosophique complet depuis les fondements de la connaissance jusqu'à la morale – une morale planétaire que Kant proposait de cautionner par une sorte de Société des Nations – en passant par les mathématiques et la logique. Kant secoue énergiquement l'arbre de la connaissance, tous les concepts sont ébranlés. Pour la présente histoire du réel, qu'y a-t-il à ramasser autour du pommier ?

Dans l'énoncé des questions, rien de nouveau. Comme tout philosophe se le doit, Kant demande quelles sont les missions, droits et limites de la connaissance. Essayons de résumer les réponses qui se rapportent à notre sujet :

- nous n'avons pas accès au réel : cela avait déjà été dit et répété mais Kant formalise. Il y a bien un réel mais on ne sait pas ce que c'est, il nous reste inaccessible, nous ne voyons que le phénomène, c'est-à-dire le phéno- (φαίνο) du "noumène" (de νοῦς, esprit) ;

- notre connaissance est subjective : on le savait aussi ;

- la connaissance relève néanmoins d'une vision "transcendantale" (au-delà du sujet et de l'ensemble des sujets) qui est l'apanage de l'esprit humain : c'est là formuler rationnellement une sorte de sentiment assez répandue ;

- l'âme, la matière, l'être, Dieu sont des produits du penseur, au demeurant produits nécessaires pour, si l'on peut dire, boucler le système : c'est bien déconcertant ;
- la métaphysique, loin d'être la science des sciences, ne fait que patiner depuis le début : c'est dur à entendre !
- enfin, ladite métaphysique peut et doit devenir une science comme les autres : ceci est nouveau mais Kant donne-t-il une méthode pour cela ?

Il est avéré, sauf preuve contraire, que tout système, que toute philosophie ont besoin d'une sorte de point d'ancrage. Pour le géant Kant, dont certains penseurs commencent à oser dire qu'il est difficile à comprendre, voire incompréhensible à l'occasion, qu'en est-il ? Qu'en est-il s'il n'y a pas de réalité, si nous n'avons accès qu'aux phénomènes ? Eh bien, le point d'ancrage est constitué par des *a priori* (catégories, formes, hypothèses, principes...) qui ont valeur de réel. Ce qui rend le mouillage peu sûr, c'est que ces *a priori* sont donnés et non acquis, qu'ils ne proviennent pas de l'expérience. Le mystère demeure, ou plutôt, le fossé est approfondi.

Tiens, une expérience de pensée ! Eprouvant le besoin d'une révolution mentale comme il l'écrit lui-même, car il veut vraiment secouer le cocotier, Emmanuel vient à proposer que, à l'inverse de ce qui était sous-entendu jusque-là et comme l'a fait Copernic avec la Terre et le Soleil, "ce sont les objets qui se règlent sur notre connaissance"⁴⁵. Ceci appelle deux commentaires :

(1) Il semble que Kant n'ait pas cherché à pousser, à exploiter formellement cette expérience.

(2) D'autres avant lui avaient émis l'hypothèse, à commencer par Protagoras (Vème siècle av. J.-C.) : "L'homme est la mesure de toute chose", si l'on fait abstraction du réductionnisme de cette position ; voir aussi Gorgias, à la même époque : "Le discours ne manifeste pas l'objet extérieur. Au contraire, c'est l'objet extérieur qui se révèle

dans le discours" (citation complète p. 91). De même, puisque Kant s'inspire de l'exemple de Copernic, rappelons qu'Aristarque de Samos (III^{ème} siècle av. J.-C.) et d'autres avaient pensé avant Copernic à l'héliocentrisme.

Ainsi, sur la relation sujet/objet, disons que l'interrogation perdue seulement chez Kant. Nous la retrouverons dans le dilemme contemporain observateur/observation. Cependant, on peut aussi entrevoir, de surcroît, dans cette "révolution copernicienne" façon Kant, une sorte de balancement entre sujet et objet : l'un *et* l'autre, l'un *ou* l'autre..., ce que l'on attribue ou retire à l'un, il faut bien le retirer ou l'attribuer à l'autre.

* * *

Il est bien connu que l'un des deux événements qui ont perturbé la vie studieuse de Kant a été l'annonce de la révolution française, vers la fin de sa vie – l'autre étant la lecture de l'*Emile*. La révolution française, puis l'odyssée napoléonienne à travers l'Europe, ont également marqué, et profondément, les philosophes de la génération suivante : J.G. Fichte (1762-1814) et les deux compères (condisciples de séminaire) G.W.F. Hegel (1770-1831) et F.W.J. von Schelling (1775-1854) ; tous trois héritiers du maître, ils interagissent entre eux, se commentent mutuellement et finiront par tous se brouiller.

A y regarder de plus près, bien d'autres choses changeaient dans les esprits à cette époque. Nous nous trouvons à la fin de ce Siècle des Lumières dont Kant avait porté le flambeau, ainsi qu'aux premiers temps de la reconnaissance de deux nouvelles dimensions, celle de l'individu d'une part (le "moi"), celle du collectif d'autre part (la société, l'État, la nation). Les changements de régime en France incitaient tous les philosophes européens à interagir plus concrètement avec la société, à inclure la morale et la politique dans leurs systèmes ; le problème de la liberté est devenu "central". Autre évolution : le même

Kant avait donné un coup de barre – bien malencontreux, mais les avis sont partagés – en séparant science et philosophie ; ses successeurs accentuent le mouvement, ils demandent à la philosophie de s'interroger sur elle-même, ils deviennent philosophes au second degré. (Dès lors, la philosophie encourait le risque de tourner en rond et de devenir ennuyeuse, ce qui, effectivement, lui arrivera souvent.) On dit aussi que les penseurs susnommés sont des "idéalistes", qu'ils constituent "l'idéalisme allemand" : oublions plutôt cela car ce mot recouvre des systèmes très divers et un même penseur au fil de sa vie, tel Schelling, a pu virer d'un "idéalisme subjectif" centré sur le moi à un "idéalisme objectif" centré sur la nature⁴⁶. Décidément, ces mots sont trop ambigus, il faudrait les retirer de la circulation. Hegel – insistons là-dessus – se dit lui-même "idéaliste" en ce qu'il croit à la prévalence d'idées dans le déroulement des faits, en particulier des faits historiques. Or dans cet idéalisme, le même Hegel est proprement "réaliste" au sens de la scolastique (voir p. 38) ; sa première œuvre conséquente s'appelle bien "Phénoménologie de l'Esprit".

Pour ce qui est de notre sujet lui-même, trois innovations importantes :

- Réel et virtuel que Kant distinguait pour les séparer sont maintenant traités, surtout par Hegel, selon une "dialectique" au sens courant actuel : dynamique de termes opposés.

- La quête du réel, en fait, a cédé la place à une quête de l'absolu. On ne se soucie plus de trouver un réel derrière des apparences. Chez Hegel du moins (Schelling désapprouve), le réel est devenu une sorte de rationalité ultime qui préside à tout le système, il déteint sur le "vrai" ; le postulat bien connu de Hegel, "Ce qui est rationnel est réel, ce qui est réel est rationnel" est une définition, une synonymie – et cela "ferme" le système (voir dernier cha-

pitre). Au demeurant, l'absolu n'est pas venu se substituer au réel, c'est "une couche nouvelle" qui est appliquée.

- Le moi, nouveau venu, s'est tout de suite porté partie prenante et prête à divergences et controverses. Le moi, *Le moi comme principe de la philosophie*, titre Schelling, devient immédiatement très épineux ! Celui de Fichte n'est pas seulement contradictoire (car à la fois l'Absolu et le projet de réalisation du moi individuel), c'est aussi un casse-tête logique car il contient, devinez ! un non-moi ; or le moi de Fichte est aussi le réel...

- La dimension sociale de la nature humaine devient, assez subitement, une composante déterminante de la philosophie, en particulier sous sa dimension temporelle, c'est-à-dire historique (voir l'encart).

L'erreur de monsieur Hegel

Démonstration de philosophie sauvage

(Ce titre est plagié de celui d'un ouvrage récent : *L'erreur de Descartes*⁴⁷.)

Le nom Hegel est de ceux que l'on prononce en tremblant et l'homme Hegel est de ceux qui sont devenus des terroristes de la pensée. Hegel, terroriste, volontairement ? Il faut dire, en langage familier, qu'il l'a bien cherché, et ceci pour deux raisons : son oeuvre est particulièrement profuse, pour ne pas dire illisible, et son ambition était gigantesque, pour ne pas dire démesurée. Sur le second point, Hegel ne voulait rien moins que clore la philosophie – à commencer par la métaphysique.

Platon avait travaillé sur une *République* idéale, Machiavel avait proposé des missions et des méthodes à son *Prince* ; Locke avait composé ses *Traité du gouvernement civil* ; Adam Smith avait recherché *Les causes et la nature de la richesse des nations* ; plusieurs disaient depuis longtemps que l'individu humain est perfectible ; bien d'autres, etc... Voici monsieur Hegel. Déjà traumatisé par la révolution française, il a vu Napoléon défilé sous ses fenêtres et en cet instant a cru voir passer l'Esprit (selon son récit à un ami). Il a une révélation : la seule science est l'Histoire et il n'y a d'histoire que celle de l'Esprit ! (⁴⁸).

Ce que Hegel a presque dit : "Vous doutez du réel, de la connaissance, de la raison ? Ne bougez pas, je vais vous arranger cela. D'abord, faites avec ce que vous voyez, contentez-vous des phénomènes ! La connaissance ? elle est nécessaire au progrès de l'humanité. Le réel ? c'est l'histoire de l'humanité. Vous n'allez donc pas chipoter !".

Avec Hegel, ça passe ou ça casse. Sa devise aurait pu être : "Tout faire coller". Voulant instaurer une philosophie complète, absolue et définitive, il fait coïncider rationnel et réel (voir texte), il pose que la nature humaine se réalise le plus complètement sous la forme de la société humaine. Et ça colle si bien que même la foi chrétienne y trouve sa place.

* * *

Or monsieur Hegel n'avait simplement pas le droit.

Pourquoi ce blasphème ?

Ceci apparaîtra quand nous aurons un peu parlé de systémique et de systèmes, de niveaux d'organisation, du simple et du complexe, de l'émergence. Selon ces vues, il est illégitime d'établir les principes premiers sur la considération des manifestations ultérieures, illégitime de remonter du complexe au simple. Que diable, les philosophes savent faire la différence entre induction et déduction !

Non, ce n'est pas l'évolution (reconstituée ou présumée) des États qui peuvent nous apprendre ce qu'est l'être, la connaissance, le réel.

* * *

C'était donc "l'idéalisme allemand". Ensuite, rien de marquant à signaler jusqu'à l'apparition, environ un siècle après, de ce qui se veut être une science nouvelle, une science des apparences ; voilà qui doit nous intéresser.

Le mot choisi pour cette approche est "phénoménologie" et ceci est passablement prétentieux car les Présocratiques, déjà, avaient dénoncé les apparences. Le mot lui-même n'est nullement nouveau : J.-H. Lambert*

* Johan-Heinrich, encore appelé Jean-Henri Lambert (1728-1777), d'origine française. Philosophe tout autant que mathématicien (théorie de l'erreur, irrationalité du nombre π), astronome, opticien (la loi de Lambert, l'unité de luminance) et cartographe (la projection de Lambert).

vers 1750 avait déjà publié une *Phänomenologie* méconnue, puis Hegel sa célèbre *Phänomenologie des Geistes* en 1807. Disons que Husserl (1859-1938) donne un sens et un développement nouveaux à ce qui est devenu la phénoménologie de tous les manuels. "Edmund Husserl est tout simplement le plus grand philosophe apparu depuis les Grecs" ⁴⁹ mais, comme on le sait, tout auteur tient comme le plus grand des auteurs celui auquel il a consacré sa thèse de doctorat.

Le but de Husserl est "le retour aux choses mêmes", et voici encore une formule trompeuse car laissant croire à une tendance matérialiste. En fait, c'est "l'essence" des choses qui est visée. Husserl veut appréhender le phénomène dans son origine (l'essence) comme dans sa manifestation (la conscience). Pour ce faire, de nouveaux concepts sont introduits tels qu'intentionnalité, monde de la vie, réduction transcendante, variation éidétique..., et l'attitude que les Sceptiques appelaient *epochè* (la suspension de jugement) devient instrument méthodologique.

Un instant de pause pour inspecter le chantier. Vers l'année 1900 donc, la recherche sur les apparences et le réel dispose d'une panoplie d'outils impressionnante. Pour ne mentionner que les entités (pas les qualités ni les démarches), et sans souci d'exhaustivité, ce sont (alphabetiquement) : l'absolu, l'âme, l'apparaître, l'apparence, la conscience, l'en-soi, l'esprit, l'être, l'idée, le moi, le noumène, l'objet, la perception, le phénomène, le réel, le savoir, la substance, la vérité, outre les termes négatifs comme non-être, non-moi ou non-vérité. Toute proposition fait choix d'un certain nombre de ces entités, au minimum deux, et laisse les autres à l'écart bien qu'elles soient potentiellement impliquées (et effectivement impliquées dans des propositions voisines) et bien qu'aucun accord préalable sur tous les termes n'ait été recherché. Sur de telles bases, le nombre des propositions possibles approche l'infini : en choisissant deux termes parmi la

vingtaine énumérée ci-dessus, on dispose déjà de 190 possibilités – et d'un nombre bien supérieur dès que l'on introduit des qualificatifs (fini, inné, changeant, etc.) ou des actes intellectuels (inclure, substituer, dépasser, etc.) pour accommoder les deux termes entre eux. On peut dire "l'absolu est une substance" ou "le réel tend vers le moi" (cela s'est dit), on peut tout dire ! Et l'on ne s'en prive pas.

L'élève et successeur de Husserl, Martin Heidegger (1889-1976) reprend tout l'édifice du maître à partir des fondations, il distingue l'être de l'étant, il ajoute une dimension curieusement négligée jusque-là (mais à quoi pensait-on ?), cela donnera *L'être et le temps* (1929). Avec Heidegger, la métaphysique atteint des sommets ; ce mot se veut sans ironie aucune et il vise deux dimensions : sommets dans l'abstraction et sommets dans la beauté de la pensée. Il n'empêche que ce sont là aussi des sommets de l'inutile et du gratuit, on en jugera par le choix des quatre citations suivantes⁵⁰ :

La vérité, en se dévoilant, voile le dévoilement même.

Le langage est la maison de l'être.

L'homme est le berger de l'être.

Dans le massif de l'Être, la plus haute cime est le mont Oubli.

En même temps et bien distinctement se développe "l'existentialisme". Dès lors, je ne comprends plus rien et je ne comprendrai jamais car je ne veux pas comprendre, je refuse (courtoisement) d'entrer dans ce jeu – mais peu importent la conviction et les limitations intellectuelles du modeste conteur de l'histoire. Ce qu'il faut prendre en compte, c'est le refus de jouer, une attitude qui remonte au début du XXème siècle et dont le chapitre suivant va tenter de tirer les enseignements.

Mais avant de clore ce chapitre-ci, prenons soin d'effacer l'impression de schématique qu'il pourrait laisser : au travers des écoles et de leurs filiations, la quête du réel se

poursuit, multiforme, et s'exprime à toute occasion. Dans son troisième essai sur *Le rire*, Bergson⁵¹ exprime magnifiquement le point de vue... nominaliste (vous souvenez-vous ?) que voici : "Ce que je vois et ce que j'entends du monde extérieur, c'est simplement ce que mes sens en extraient pour éclairer ma conduite. [...] Mes sens et ma conduite ne me livrent de la réalité qu'une simplification pratique. [...] L'individualité des êtres et des choses nous échappe [...] jusque dans notre propre individu. [...] Nous ne voyons pas les choses mêmes ; nous nous bornons, le plus souvent, à lire des étiquettes collées sur elles. Cette tendance, issue du besoin, s'est encore accentuée sous l'influence du langage. Car les mots (à l'exception des noms propres) désignent des genres. [...] Nous nous mouvons parmi des généralités et des symboles." Après Bergson, Paul Valéry⁵² : "S'il est vrai qu'il n'y a point de science du particulier, il n'y a pas d'action ni de production qui ne soit, au contraire, essentiellement particulière, et il n'y a point de sensation qui subsiste dans l'universel. Le réel refuse l'ordre et l'unité que la pensée veut lui infliger".

"On n'ontologise plus !"

Puisque ceci n'est pas une histoire de la philosophie (certes non !) mais une histoire du réel à travers les philosophes, nous devons maintenant, arrivés à la première moitié du XXème siècle, évoquer un ensemble de courants de pensée en ce qu'ils ont de commun. Il s'agit de ce qui a rétroactivement pris nom de philosophie analytique, positivisme logique, poppérisme, vérificationnisme, Cercle de Vienne et Ecoles de Berlin, Cambridge, Oxford et autres. Et l'attitude commune se caractérise comme suit :

- reconsidérer et réformer le langage en le tenant pour partie prenante, et non plus comme simple outil, dans l'expression de la pensée (finalement, le langage va devenir l'arbitre du vrai),
- grâce à ce nouvel outil, constituer une méthodologie commune aux sciences et à la philosophie (sauf la métaphysique : voir dernier point),
- dans la tradition empiriste, partir de l'expérience, se garder d'idéalisme, laisser de côté la psychologie (qui est en train de prendre son essor par ailleurs),
- conjuguer mathématiques et logique de manière opérationnelle,
- prendre toutes distances avec la métaphysique, voire l'oublier, même la bannir.

Cela fait beaucoup de choses mais cela se tient. Pour ce qui est de la réalité des choses, il y a changement d'horizon. Le problème n'est plus celui de la distance des

apparences au réel mais la validation des "propositions" (le nouveau mot-fétiche) tirées de l'observation et de l'expérience.

Le changement est radical, n'est-ce pas ? Il justifie, pour notre propos, de ne pas s'attacher aux filiations ni aux divergences mais il ne doit pas nous dispenser d'identifier les idées-forces. Auparavant, il faut souligner la foi commune de tous ces penseurs. Car il s'agit bien d'un acte de foi après tous les doutes accumulés au cours de deux millénaires et demi sur la légitimité et sur les aptitudes du langage. Oui, bien au contraire ! comme on le fait dire aux Suisses, un langage nouveau, de caractère artificiel par rapport à l'outil biologique jusque-là utilisé, doit permettre à l'homme d'exprimer sa pensée !

Il y a les fondateurs, soit effectifs soit inspireurs. On a évoqué précédemment Locke, Berkeley et Condillac, il faut ici saluer Auguste Comte et, au moins, le grand oublié C.S. Peirce*. Bien connus, par contre, sont G. Frege (1848-1925) à Iéna puis A.N. Whitehead (1861-1967) et B. Russell (1872-1970 : un siècle entier) à Cambridge. Tous deux logiciens et mathématiciens, Whitehead et Russell donnent le ton du nouveau langage ; selon une expression courante ici très appropriée : pur et dur. Pur parce que symbolique, dur parce que objectif et normalisé. Peu avant, E. Mach (1838-1916) s'était efforcé de rapprocher des branches du savoir qu'il était devenu difficile, au XIXème siècle, de mener de front. En effet, Mach n'a pas été seulement le physicien des ondes de choc, du mur du son et des bandes optiques, il a également pratiqué la physiologie et la psychologie. Quel que soit le domaine, il a

* Charles S. Peirce (1839-1914), ingénieur géodésiste, chimiste, mathématicien, philosophe, initiateur d'une phénoménologie ou "phanérocopie", cofondateur du pragmatisme avec William James, enfin œnologue (expert en Médoc), n'a publié que des articles de son vivant et n'a quitté son Massachusetts natal que pour la Pennsylvanie voisine.

aussi beaucoup travaillé la relation sujet/objet. Quand est fondé ce qui s'appellera l'école de Vienne en 1928, le nom choisi est "Verein [Association] Ernst-Mach".

La vision du monde de Mach (sa *Weltanschauung*, en l'occurrence) doit être évoquée ici car elle est autant significative que méconnue, ce physicien réputé étant réputé physicien et rien d'autre. Si "monisme" signifie quelque chose, Ernst Mach est un moniste ! "Je ne vois aucune opposition entre le physique et le psychique, mais au contraire une identité profonde en ce qui concerne les éléments [les "éléments" de Mach sont des "complexes de sensations"]. Dans la sphère sensorielle de ma conscience, chaque objet est à la fois physique et psychique"⁵³. Sur la réalité, Mach est des plus explicites comme va le montrer un montage (l'ordre seul est modifié) de quatre citations de deux de ses ouvrages :

La nature se compose d'éléments fournis par les sens⁵⁴.

Nous connaissons uniquement des sensations, toute hypothèse sur les noyaux (c'est-à-dire sur les particules composant la matière) et sur leurs actions réciproques qui donneraient naissance aux sensations est entièrement vaine et superflue"⁴².

Ce ne sont pas les corps qui produisent les sensations, mais les complexes d'éléments (complexes de sensations) qui forment les corps. Et si le physicien considère que les corps sont une réalité permanente et ses "éléments" une apparence passagère et éphémère, c'est qu'il ne se rend pas compte que tous les corps ne sont que les symboles mentaux de complexes d'éléments (complexes de sensations)"⁴².

Les sensations ne sont pas des "symboles des choses". Au contraire, la "chose" est plutôt un symbole mental pour un complexe de sensations d'une stabilité relative. Ce ne sont pas les choses ou les corps, mais les couleurs, les sons, la pression, l'espace, le temps (ce que nous appelons

ordinairement les sensations) qui sont les véritables éléments du monde. Le processus tout entier a un sens d'économie. En décrivant les faits nous commençons par les complexes les plus stables, les plus habituels et les plus courants, et par la suite nous ajoutons ce qui est inhabituel comme correction" ⁴³.

Commençons donc par le Cercle de Vienne, un peu arbitrairement. C'est le retour à la pluridisciplinarité des origines mais les temps ont changé, les savoirs ont progressé. De l'Antiquité à la Renaissance ou aux Lumières, on était pluridisciplinaire par ignorance, si j'ose dire. Au XXème siècle, c'est la connaissance elle-même qui met un frein à la pluridisciplinarité. (On croit toujours, aujourd'hui, à la pluridisciplinarité, et plus que cela : érigée en culte, elle devient quasiment un objectif de recherches ainsi qu'un critère favorable de sélection des programmes de recherche). Ainsi le Cercle de Vienne réunit-il autour du fondateur M. Schlick, outre des épistémologistes d'origine (R. Carnap, H. Feigl, K. Popper, L. Wittgenstein – du moins celui du *Tractatus*), de nouveaux venus issus des mathématiques (K. Gödel qui, en tant que "platonicien", conteste), de la physique (Schlick lui-même), de la sociologie (O. Neurath), etc. Une *Encyclopaedia of unified science* et un journal du même nom sont lancés. Le Cercle est en relations avec la Société de philosophie empirique créée à Berlin par H. Reichenbach et avec l'école polonaise d'A. Tarski et autres.

L'aventure durera moins de dix ans car, aux approches de la seconde guerre mondiale, tous se dispersent et beaucoup émigrent.

Y eut-il jamais diaspora intellectuelle plus féconde ? (Etymologiquement, *diaspora* = ensemencement par dispersion...). Il est pratique, à cet endroit de mon histoire, de procéder géographiquement, comme il serait instructif

d'étudier la différenciation qui s'établit en certains lieux à partir d'une même semence.

* * *

C'est en Grande-Bretagne qu'un certain nombre de ces Viennois vont s'installer. La jonction se fait alors avec un courant anglais de même sens ("positiviste") bien établi et qui deviendra la philosophie analytique. Le premier Autrichien à traverser la Manche avait été L. Wittgenstein (1889-1951) puisque c'est dès 1908, âgé de dix-neuf ans, qu'il s'est rendu à Manchester pour s'y spécialiser en aéronautique, puis en 1912 à Cambridge auprès de B. Russell car son intérêt s'était vite tourné vers les fondements des mathématiques. Entre ces deux séjours, il avait pris conseil de Frege à Iéna : on entrevoit le rôle clef de Wittgenstein dans le mouvement des idées, cela se confirmera plus loin. Précisons que les Viennois firent grand cas du *Tractatus logico-philosophicus* et que Wittgenstein a participé activement aux premiers travaux du Cercle jusqu'à son troisième départ (1929) pour la Grande Bretagne.

Disons... ce fou de Wittgenstein, avec admiration et compassion car s'il y a un philosophe qui a cherché, qui s'est cherché, qui s'est remis en cause... Les ouvrages de référence considèrent désormais qu'il y a deux Wittgenstein successifs, nous suivrons cette distinction par commodité mais, du point de vue psychologique et humaniste, il serait plus subtil de se pencher sur la coexistence de deux Wittgenstein, l'un logicien et l'autre mystique. On ne pénètre pas bien loin dans la nature humaine si l'on tient ce genre d'opposition pour contradiction, mais reprenons notre histoire. Ce philosophe développe (successivement : jusqu'à son *Tractatus* et après) deux conceptions du langage. Il commence, si l'on peut dire, par le défi suprême (idéalisme de jeune homme ? L'auteur du célèbre opusculé, seule œuvre publiée de son vivant,

n'a que vingt-huit ans) ; en deux mots : la structure du langage peut et doit représenter la structure du monde. L'une des conséquences est que la morale, l'esthétique, la métaphysique ne sont que "pseudo-propositions", propositions non démontrables. Dans l'histoire du réel, un temps fort, n'est-ce pas ? Après avoir été instituteur de campagne, après avoir construit une maison* pour sa sœur, après avoir vécu en ermite au fond d'un fjord, Ludwig passe au pragmatisme : en schématisant encore, le langage est un jeu, un outil ("une boîte à outils", et l'ingénieur sait de quoi il parle) pour la communication entre les hommes.

Et c'est le même Wittgenstein qui a décrété⁵⁵ "Le monde est tout ce qui a lieu" et "Les frontières de mon langage sont les frontières de mon monde" ainsi que la formule célèbre "Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence."..., le même que celui qui a noté⁵⁶ "Les mots sont comme les glands : un chêne peut en sortir" et qui a confié à B. Russell, son maître, ami et opposant : "Les arguments ne font que salir la beauté de la vérité"⁽⁵⁷⁾.

Wittgenstein a passé trois périodes de sa vie à l'université de Cambridge mais, intellectuellement, il a commencé à Cambridge et terminé à Oxford (voir ci-dessous). Comme on l'a vu, il a aussi été le tunnel sur la Manche (tunnel, car obscur). Ce fou est décidément un homme-clef.

* * *

Cambridge et Oxford ? Ces deux universités fondées au tout début du XIIIème siècle en même temps que celle de Paris n'avaient certes pas attendu la venue de quelques Viennois pour philosopher. Le légendaire antagonisme des deux villes se concrétise, à l'époque où nous sommes arri-

* Cette maison célèbre est plutôt moche. Voir sa photographie dans *l'Histoire de la philosophie* de C. Delius et coll. (Könemann 2000).

vés, par le déploiement de deux conceptions divergentes. Il faut rappeler que des traditions distinctes sont attribuées aux deux universités : Cambridge serait platonicienne et Oxford aristotélicienne ; ceci est peut-être tombé aujourd'hui en désuétude mais tient encore au temps de Wittgenstein. Toujours est-il que Russell et Whitehead publient à Cambridge en 1913 leurs *Principia mathematica*, c'est-à-dire la formulation du langage symbolique "pur et dur" dont nous avons parlé, tandis qu'à Oxford, depuis J. Cook Wilson autour de 1900 sinon avant, on explore et approfondit toutes les dimensions du langage commun. Les deux grands noms de l'école d'Oxford sont ceux de G. Ryle (1900-1976) et de J.L. Austin (1911-1960).

Un trait n'en reste pas moins commun à ces deux temples : la mise à l'écart de la métaphysique. C'est le surnommé Ryle qui a décrété⁵⁸ : "Ontologiser, c'est fini !". Bien entendu, on ontologise encore, ne serait-ce qu'à Oxford même où P.F. Strawson (né en 1919) a lancé une *Métaphysique descriptive*.

* * *

L'Autrichien émigré devenu illustre est K. Popper, pèlerin de la *Logique de la découverte scientifique* (1934) de l'Autriche à la Nouvelle-Zélande avant de se fixer à Londres d'où il rayonnera dans divers d'autres pays, tout ceci remplissant presque un siècle (1902-1994). Un autre Viennois l'avait précédé outre Manche : A.J. Ayer (1910-1989), bien moins connu mais professeur à Oxford et promoteur d'une idée voisine, la "vérification". Le principe poppérien de réfutabilité* s'est répandu en dehors des milieux dits philosophiques et, au demeurant, il risque de nous éloigner de notre propos. Le poppérisme ne s'en tient pas à ce dogme car c'est un véritable système⁵⁹. Réaliste

* Et non "falsifiabilité" ni "falsificabilité" par suite d'une grossière et persistante erreur de traduction. Il ne s'agit pas de falsifier mais de rechercher si quelque chose est faux.

au sens ancien, idéaliste au sens moderne, Popper croit en une connaissance objective, en une permanence des pensées indépendante des penseurs. Toutes les idées, observations et théories constituent comme une bibliothèque de l'humanité, une bibliothèque pas du tout virtuelle pour Popper. Ceci rappelle inmanquablement le monde des idées platonicien, à ceci près que le Vrai a pris le pas sur le Bien. Le système va cependant se compliquer et s'obscurcir quand l'auteur le formalise sous les espèces de trois mondes :

- le monde physique (n° 1), "celui auquel on peut donner des coups de pied" dans les locutions familières que Popper affectionnait, qui inclut les êtres vivants,
- le monde subjectif (ou mental), n° 2, celui des états de conscience et de nos expériences, pensées et craintes personnelles,
- le monde n° 3, celui que l'on vient d'évoquer (les connaissances objectives).

Un monde physique réputé indépendant de l'expérience, voilà qui fait tousser. Un monde des idées qui participe de deux autres mondes, est-ce la nécessaire passerelle que Platon avait jetée à l'aide de l'âme d'une part, de la "participation" d'autre part ? Les vrais problèmes sont increvables...

Cette formalisation a beaucoup nui à la crédibilité de K. Popper ; on ne lui a pas non plus pardonné aujourd'hui ni sa vision darwinienne, même retouchée, de l'évolution des idées, ni son accusation de non-réfutabilité à l'endroit du darwinisme. Ce discrédit nous prive, du même coup, des apports considérables du poppérisme ; dans l'esprit du présent essai, tentons de résumer comme suit :

1. Popper dit, répète et martèle l'axiome ancien (présocratique) : "Ce que je sais, c'est que je ne sais rien"⁶⁰, sans verser dans le nihilisme : ce qui semble vrai ne l'est que

jusqu'au jour où il est réfuté. "Il faut renoncer à la certitude" ⁶¹ mais la prudence est assortie d'espoir.

2. Il y a dissymétrie dans la recherche de la connaissance : on ne peut confirmer le vrai mais on peut réfuter le faux.

3. "L'homme ne digère pas le monde, il le construit." ⁶²

4. Le monde des idées (dans la terminologie platonicienne), alias monde 3 de Popper, n'est pas seulement réel et actif, il est interactif :

Je suis trialiste. Non pas dualiste mais trialiste. Je prétends non seulement qu'il existe un corps et un esprit au sens où, par exemple, nous sommes actuellement bien éveillés, mais qu'il nous arrive aussi de dormir et que notre psychisme joue alors un tout autre rôle que lorsque nous sommes éveillés, mais je prétends aussi que notre langage, notre écriture créent une troisième entité, celle des produits de notre activité intellectuelle. Ces produits ont un *feedback*, une rétroaction si forte sur notre psychisme que c'est ce qui constitue la principale différence entre le psychisme humain et le psychisme animal.

[...] Ma thèse est que l'esprit humain ne se trouve pas seulement dans un *rapport d'interaction avec le cerveau* mais aussi dans un *rapport d'interaction avec ses produits*, surtout avec le langage. En apprenant à parler, nous apprenons aussi à modifier notre intériorité, nous apprenons surtout que nous sommes un moi. ⁶³

5. A la différence de certains bouffeurs de curés, si l'on peut dire, du Cercle de Vienne, Popper ne bannit pas la métaphysique : on peut en parler aussi, dès lors que l'on a bien noté qu'elle n'est pas réfutable ou, du moins, pas encore réfutée. A la différence du premier des deux Wittgenstein, Popper professe que l'on peut parler de tout.

* * *

De son côté, le mathématicien viennois K. Gödel (né à Brno, 1906-1978) était parti pour les Etats-Unis et y était devenu l'un des premiers piliers du nouvel "Institute for Advanced Studies" de Princeton. Son théorème d'incomplétude est d'une portée épistémologique si vaste et il semble si provocateur (songez donc ! les mathématiques ne seraient pas si rigoureuses que cela...) qu'il a bénéficié d'une large diffusion dans tous les milieux intellectuels. Essayons donc de remettre les choses en place.

Avant l'incomplétude, Gödel avait démontré la complétude. Dans un système donné d'axiomes et de règles, la déduction est sans faille, elle ne laisse aucune proposition dans l'ombre. Complétude "du calcul des prédicats", ceci est une chose. Une autre chose est qu'un système (pas un simple syllogisme) contient des propositions "indécidables" du point de vue formel : telle est la substance du premier théorème d'incomplétude – car il y en a deux, le second étant que la "consistance" (anglicisme pour "cohérence") de ce système ne peut pas être démontrée sans l'introduction d'un élément extérieur.

En logique mathématique, c'était la fin du rêve alors répandu (Hilbert, Whitehead, Russell) d'un langage symbolique exhaustif et universel. Cela ne condamnait pas pour autant les mathématiques et Gödel n'a nullement signé l'arrêt de mort de cette science ! Celle-ci continue de fonctionner, de même que la relativité n'empêche pas les lois physiques classiques de régir notre monde quotidien. Remarquons qu'une même incompréhension a affecté la physique à la même époque avec le principe dit d'incertitude de Heisenberg : dans les deux cas, l'analogie et la métaphore ont frappé. Le dernier chapitre reviendra sur ces deux points.

Philosophe autant que matheux, Gödel a naturellement œuvré dans le domaine de la logique mathématique, qui était alors en pleine effervescence, et il a révolutionné ce domaine. En même temps, et de façon prédominante sur

les dernières années de sa vie, il reprenait et prolongeait Leibniz, Kant et Husserl, notamment sur la question du temps dont il discutait aussi avec son collègue A. Einstein à Princeton. Le monde est petit, dit-on, ou plutôt, il n'y a qu'un monde ! Afin de ne pas perdre le fil de notre histoire, retenons de K. Gödel les deux leçons suivantes :

- il n'y a pas contradiction entre la cohérence d'un domaine (par exemple l'arithmétique, outil privilégié de ce chercheur) et l'incomplétude de la formalisation de ses énoncés,

- tout système a ses limitations internes.

* * *

Autre liaison entre Europe et Amérique du Nord, Rudolf Carnap (1881-1970), un Allemand de Fribourg puis Iéna, devenu Viennois puis Pragois, lui aussi de formation composite : mathématiques, sciences et philosophie selon les distinctions conventionnelles. Passé la cinquantaine, Carnap dut quitter l'Europe pour Chicago puis Los Angeles.

Sa *Construction logique du monde* représente un système complexe, très structuré et très formaliste, plusieurs fois remanié par l'auteur, foisonnant de concepts et catégories, prônant la "vérification" puis la "confirmation". Dans le langage, Carnap distingue les propositions logiques (ou analytiques, syntaxiques, formelles... : nombreuses formulations et traductions) des propositions factuelles (ou synthétiques), celles que l'on peut et doit vérifier par l'expérience ; hélas, il y a aussi un mode intermédiaire. De nouveau, la métaphysique est exclue comme n'émettant que des "simili-propositions" ; le titre d'un article de 1931 (non consulté) est significatif : "Élimination de la métaphysique par l'analyse logique du langage". Quant à la connaissance, elle se répartit entre

quatre sphères sans que l'on voie bien dans laquelle se trouve le réel – et pour cause : ce n'est plus le problème.

Willard van Orman Quine, professeur à Harvard né dans l'Ohio, ne venait pas d'Europe – sinon par ses ancêtres. S'il fallait qualifier sa pensée par un seul mot, un bon choix serait "ouverture" car Quine (1908-2000) élargit tout ce qu'il touche. Au fil d'un modeste ouvrage de ses dernières années⁶⁴, il se qualifie tour à tour d'épistémologiste, empiriste, naturaliste, logicien, holiste (ou anti-"atomiste", sans rien à voir avec "anti-nucléaire") et comportementaliste (du langage) ; tout cela est vrai et l'auteur s'en justifie aussi lui-même. La quête du réel n'est probablement pas sa grande affaire ("Le jeu de la science est sans engagement vis-à-vis de la réalité") mais on n'en puise pas moins chez lui deux idées incroyablement novatrices (deux, au moins, sur notre sujet) et qui, curieusement, n'ont pas encore été déformées par la renommée. La première idée découle du holisme : solidarité des propositions dans un domaine donné, aucune proposition ne peut être vraie ou fausse isolément. Pour la seconde idée, qu'il suffise de citer les dernières lignes du même ouvrage : "La leçon de la sous-détermination empirique de la science dans sa globalité [si l'on considère qu'un même corps de données peut justifier deux hypothèses différentes] est qu'il existe plusieurs manières défendables de concevoir le monde."

A en juger par ces deux présentations seulement, il apparaît que MM. les professeurs R. Carnap et W. van O. Quine ont déployé, dans leurs universités américaines respectives, les deux tendances qui partageaient l'épistémologie en Grande Bretagne. Anecdote... Quine a enseigné occasionnellement dans ce dernier pays : où donc ? à Oxford, pas à Cambridge.

Faisons le point

Qu'il soit bien entendu que ceci n'est pas un exposé philosophique du "problème du réel" mais une histoire du réel à travers les philosophes qui en ont traité – disons, une certaine histoire qui reflète inévitablement les connaissances et les choix personnels de l'auteur. Les chapitres précédents peuvent donc être vus comme un amoncellement de lacunes d'une part, d'erreurs en tous genres d'autre part. Pourtant, ce qui précède constitue déjà un joli paquet d'idées qui appelle, même incomplet et partial, à une pause et à un regard rétrospectif.

Où en sommes-nous après deux millénaires et demi de réflexion, qu'est-ce qui a été trouvé, qu'est-ce qui a été abandonné, qu'est-ce qui a été mis en doute, quelles sont aujourd'hui les bonnes questions ? Cette démarche peut sembler naïve, abrupte, cavalière, prétentieuse mais elle est de pratique courante en matière d'histoire des sciences dites "exactes" ou dites "de la matière".

Les questions posées, si vous permettez ce rappel, étaient : *Que suis-je ? Quelle différence avec ce qui m'entoure ? Qu'est-ce que je vois ? Dois-je croire ce que je vois ? Y a-t-il quelque chose derrière ? Y a-t-il du vrai, du solide, du durable voire éternel ? Qu'est-ce qui existe réellement ? Que puis-je espérer savoir ?*, toutes résumées en *Qu'est-ce que le réel ?* Force est d'avouer qu'il n'est pas possible, soixante-dix pages plus loin, d'aligner les réponses. En revanche, s'il est vrai que savoir et penser, c'est douter, en ce cas l'humanité a beaucoup progressé pendant cette période.

Pour qui considère que les vrais problèmes sont les problèmes insolubles et que la tâche de l'homme est, à l'instar de Sisyphe, de s'atteler éternellement à l'impossible, la présente page devra être la dernière de cet essai. Par contre, pour qui nourrit la conviction ou entretient l'espoir que la sagesse est une recherche et que le savoir est cumulatif, il reste quelque chose à faire, ici et maintenant : tirer les leçons de ces deux millénaires et demi de cogitations et de controverses.

Tel sera donc l'objet de ce chapitre. Pour ce faire, un certain nombre de points (soit des questions, soit des réponses, soit des points d'achoppement) vont être passés en revue, ceci sans crainte de redondance ; tant pis pour l'interdit posé sur la répétition, tant mieux s'il y a des recoupements ! Nous commençons vaillamment par la question-clef ; sept autres points suivront.

Qu'est-ce que le réel ?

Ce qu'est le réel, nous ne le savons diable pas aujourd'hui mais nous avons, du moins, appris que c'est un diable de problème pour les philosophes comme pour les physiciens⁶⁵. Or il ne se posait pas avant qu'on ne le pose. Cette lapalissade pourrait bien constituer l'un des drames (au sens littéraire et épique) de la condition humaine : la "conscience" et la "raison" (guillemets de rigueur) ont-elles été données à l'homme pour qu'il s'invente des défis qui seraient proprement surhumains ?

En fait, avant qu'il n'en arrive à formaliser sa pensée, à l'exprimer et à la communiquer, l'homme se souciait-il du réel ? Peut-être que non ; peut-être que oui sous une forme inconsciente ; peut-être que oui et en pleine conscience dans la mesure où il attribuait aux dieux la raison première et ultime de son existence et de ses aléas. Toujours est-il que, depuis qu'il s'est posé explicitement la question (vers

500 av. J.-C.), celle-ci demeure lancinante, cent réponses ou accommodements ayant été proposés en vain.

L'interrogation est commune aux deux grandes espèces de penseurs distinguées aujourd'hui : les philosophes et les scientifiques. Les premiers pratiquent ou non l'ontologie, selon leurs convictions et leur spécialité. Parmi les seconds, la majorité préfère se consacrer exclusivement aux défis d'actualité de la discipline ; un petit nombre s'ouvrira à quelque grande question en des instants privilégiés, par exemple un moment entre amis un soir de congrès ; une infime minorité enfin, parmi les chercheurs mûrs et célèbres, écrira un livre dépassant délibérément les préoccupations quotidiennes⁶⁶. Des rencontres sont organisées entre ce qu'il faut bien appeler les deux camps, sous la forme soit de séminaires, soit d'émissions télévisées.

L'éventualité de deux mondes, l'un réel et l'autre... non, et quelquefois de mondes supplémentaires, est couramment retenue et elle aura été proposée sous une grande variété d'appellations. Ce qu'il faut en dire ici, c'est qu'elle a été doublée (à partir du XIX^{ème} siècle en Occident ?) d'une éventualité de deux manières de penser le monde, et ceci est différent : y a-t-il une pensée physique et une pensée métaphysique, l'une pour le réel et l'autre pour le mental ? Les deux hypothèses – soit deux mondes, soit deux pensées – sont bien distinctes mais elles se sont épaulées mutuellement au point que le clivage est maintenant entériné dans tous les esprits (on pourrait dire aussi : dans la "culture occidentale", dans le "monde n° 3 de Popper", etc.). Clivage si bien entériné que ne pas le suivre passe pour de l'amateurisme. Entre les deux, un "no man's land" qui s'est rempli de chausse-trappes : confusion des arguments, abus de l'analogie, logique multiple, verbiages en tous genres, comme en témoignent souvent les rencontres évoquées ci-dessus.

On peut aussi présenter les choses de la manière suivante, du moins pour l'Occident. En même temps que la

philosophie originelle (recherche de savoir-sagesse) devenait... ce que l'on a dit en des termes plutôt abrupts, la physique originelle (étude la nature) restreignait son champ aux phénomènes physico-chimiques. Autre présentation, disais-je ? Même résultat : le "no man's land" !

Ce clivage, régulièrement dénoncé, persiste... La quête du réel se poursuit et, à moins d'un changement de méthode, on peut douter de ses chances, à lire ce qu'en disait un maître à penser vers la fin du siècle dernier : "La réalité du monde a un caractère évanescent entre Dieu et l'existence"⁶⁷.

L'Être est aussi un problème

On peut dire ici la même chose exactement : depuis sa formulation (car on ignore ce qu'il en était auparavant), ce problème est un casse-tête et devient désespérant. Tel est bien le mot juste puisque des philosophes ont fait du désespoir leur profession de foi et quelques-uns y ont laissé leur vie, en particulier à l'époque romantique. En outre plusieurs remarques s'imposent.

L'interrogation sur "l'être" a reçu ses lettres de noblesse vers 1650 en devenant une branche spécifique de la philosophie ou de la métaphysique. Des vies entières de penseurs et des rayonnages de bibliothèques lui ont été consacrés. Une Ecole, on l'a vu, lui a jeté l'anathème, sans succès durable. L'ontologie, étude de l'être, une science impossible ?

Comme verbe aussi bien que comme nom, le mot "être" prêté, on le sait, à de nombreux emplois ; bienheureux Chinois qui n'ont pas cet équivalent ! Deux usages, en particulier, inquiètent nos philosophes depuis Abélard. D'une part, "être" peut désigner ce qui "existe" et nous reviendrons sur cette tautologie ; d'autre part, c'est un instrument grammatical permettant de relier un sujet (par

exemple Socrate) avec ses prédicats (par exemple homme) de façon à caractériser ledit prédicat. D'où le double sens de ce terme ainsi "à cheval entre le vécu et le conçu"⁶⁸. Il est stupéfiant que les philosophes débutants soient encore exposés à une telle ambiguïté et que leurs maîtres ne veuillent pas ou ne sachent pas les tirer de là, à moins que la méthode soi-disant radicale de natation ne soit implicitement retenue : jeter l'élève à l'eau pour lui apprendre à nager.

De plus, la première acception, celle de "ce qui existe", désigne en fait toute une variété d'êtres dont chacun soulève des interrogations de son cru. Qu'en est-il ainsi de :

- l'être zoologique en tant qu'espèce d'un genre (par exemple, l'espèce *sapiens* du genre *Homo*) : est-ce un modèle ? l'expression corporelle de ce modèle ? le produit d'une interaction entre la vie et le milieu ? l'étape d'un projet ?

- l'être biologique en tant qu'individu d'une espèce : est-il un, multiple, intégré, virtuel, transitoire, simple porteur d'un message génétique ?

- l'être métaphysique ou théologique : est-il créé, autonome, éternel, immanent, transcendant ?

- l'être mathématique (ou objet mathématique) : existe-t-il de manière abstraite mais indépendamment de l'esprit humain qui le considère et le manipule ? Sans remonter à Pythagore, c'était la conviction de Hilbert et de Gödel que Brouwer (1881-1960) a combattue avec sa doctrine de "l'intuitionnisme".

- l'être logique (car cela se dit aussi) ?

Un résultat important, cependant, mais c'est un résultat négatif. Il semble bien que l'on ne puisse pas définir l'être sans utiliser une tautologie, quel que soit le sens donné à cette figure (voir p. 93). Deux exemples récents : "Être,

c'est être la valeur d'une variable"⁶⁹ et "L'être désigne la réalité d'une chose qui existe"⁷⁰. Désolé pour ces deux citations, le but n'était pas de tourner l'ontologie en ridicule mais cela est fait et nous verrons que ce ridicule cache quelque chose d'intéressant.

Une autre remarque sera que, ici encore, le penseur s'est plu à conjuguer les concepts par deux : être/exister, existence/essence... Dès lors, la combinaison de deux termes aussi puissants prête à une infinité de propositions. Une interrogation de "Google" (*) fait état, en une fraction de seconde, d'un million et demi de textes associant les deux mots "être" et "exister" et sept millions pour les deux mots "essence" et "existence".

Finalement, l'état de la question au bout de 2 500 ans est pitoyable. Le "doute ontologique" est devenu une institution, mais une sorte d'institution sans bénéfices. L'ontologie semble bien en panne ou dans une impasse – ou les deux car on a déjà observé une automobile en panne dans une impasse.

Limites de la connaissance

Sur ce point, les Présocratiques ont eu des intuitions et les ont exprimées à l'emporte-pièce : voir dans *Voyage en pays présocratique* les citations de Xénophane de Colophon, de Démocrite, de Métrodore de Chio et d'autres.

Depuis lors, si nos connaissances se sont certes accrues immensément, notre savoir sur notre connaissance et sur notre ignorance s'est également accru. Ces mots sont pesés mais l'on peut faire plus précis : notre connaissance des raisons de la limitation de la connaissance s'est accrue et organisée. Nous savons aussi que ces raisons sont de deux ordres :

* Janvier 2007.

- Côté objet, "l'accroissement des connaissances" lui-même, selon l'expression consacrée, l'accumulation des découvertes, la prolifération des questions nouvelles (c'est lorsqu'elle pose des questions nouvelles que la connaissance progresse) ont fait mesurer l'étendue des champs et mis en place une sorte de dialectique connaissance/ignorance. Nicolas de Cuse était sur la bonne voie, savoir est ignorer. L'épistémologiste W. Quine cité tout à l'heure parle plaisamment de "notre encyclopédique ignorance".

- Côté sujet, des voies diverses ont été ouvertes et bien explorées. Les obstacles, limites et incertitudes se situent dans le langage, dans les méthodes logiques, dans les structures cérébrales, etc. ; tous ces aspects vont être repris un peu plus loin. Une dialectique complémentaire de la précédente, inhérente au sujet pensant, s'est édifiée entre véracité et erreur. "Dès que notre conscience s'éveille, nous sommes induits en erreur" écrit K. Jaspers⁷¹.

Cet endroit semble approprié pour faire état de la notion d'"horizon" de connaissance du mathématicien et logicien F. Gonseth. Vers le milieu de son traité sur "La géométrie et le problème de l'espace", l'auteur fait le point de la manière suivante⁷² :

Les résultats précédents ont une valeur qui dépasse le cadre de la géométrie. Ils concernent l'ensemble de la connaissance, nous voulons dire l'état dans lequel toute connaissance se présente à nous, à un instant déterminé : rien ne nous autorise à penser que notre connaissance, même à ses dernières frontières, soit davantage qu'un *horizon de connaissance* ; que les dernières "réalités" que nous ayons conçues, soient davantage qu'un *horizon de réalité*. [Italiques de F. Gonseth]

Voilà qui est bien dit ! A ces mots, l'amateur que je suis applaudit ostensiblement, ravi de montrer qu'il par-

tage la conviction d'un spécialiste. Las, tout s'effondre si l'on se reporte au tout début du traité. Le premier paragraphe, en effet, est ce stupéfiant postulat : "Pour savoir, il n'est pas nécessaire de savoir comment on sait. L'homme dispose des moyens naturels de connaître qu'il peut mettre en œuvre sans avoir à se contempler lui-même. Sans devoir y réfléchir particulièrement, il est capable d'une connaissance active et étendue [...]". Disons pudiquement : fin de citation.

Il y a des alternatives à la vision théocratique du monde

Sur ce sujet, quoi que l'on dise, on s'expose à choquer ou à décevoir le lecteur, tant le domaine du divin est "sensible". Mais sensibilité mise à part, ne peut-on dire objectivement et aimablement ce qui suit ? Que l'interprétation théocratique de l'univers et de la place de l'homme dans ledit univers a dominé la pensée occidentale pendant une bonne quinzaine de siècles ; que, au cours de ces siècles, tout a été dit et, bien sûr, le contraire, sur la nature, les attributs, les modalités, l'action et les intentions de Dieu (Google encore : 1 390 000 réponses pour "Dieu" et "réalité") ; enfin, que le demi-millénaire parcouru dans le chapitre précédent a été celui de la fin d'un monopole selon une progression exaltante et douloureuse.

La contestation remonte au VI^{ème} siècle avant J.-C. (les "fragments" présocratiques sont explicites là-dessus) mais ceci sans propositions alternatives. Ces premiers philosophes ont traité diversement du divin. Les uns respectaient l'obédience de leur temps : la connaissance est l'apanage divin. D'autres étaient ouvertement iconoclastes, en toute quiétude semble-t-il, tandis que d'autres encore, même plus timorés, ont été inquiétés ou traduits en justice pour "impiété".

Le christianisme ayant confisqué le débat métaphysique, Saint Thomas, "philosophe de l'identité" avec six siècles d'avance sur Friedrich Schelling, professait que seul Dieu *est*, tout le reste *ex-iste*, en est issu.

Puis d'autres voies d'accès à la connaissance ont fait valoir leurs droits, comme on le sait. Les approches étaient-elles conciliables ? Les Musulmans s'y essayent depuis Avicenne (théorie dite de la double vérité) sinon avant, les Chrétiens depuis saint Augustin et les diverses formes du concordisme. Un dernier exercice sur Google conduit à 213 millions de textes mentionnant "science" et "religion".

Limites et adéquation du langage

Il faut se reporter aux origines du langage écrit en Occident ; pour les détails, voir *Voyage en pays présocratique*. La première invention, un véritable trait de génie que l'on néglige aujourd'hui comme s'il s'était agi d'un acte naturel ou d'une formalité, a été l'invention du mot. Cela s'est accompli en deux étapes. Tout d'abord, remplacer ces centaines de signes que seuls pouvaient maîtriser les lignées aristocratiques des prêtres, mages et scribes, par un petit nécessaire composé d'une vingtaine de signes seulement, aisé à acquérir et à enseigner. Une ville portuaire florissante de la Grèce d'outre-mer, lieu propice aux échanges (en l'occurrence : un emprunt) avec les Phéniciens qui, eux, possédaient un alphabet..., cela se passait en Ionie, du côté de l'actuelle Izmir (*ex Smyrne*) en Turquie. La ville s'appelait Milet. Pas étonnant que les premiers philosophes de l'Occident aient été Ioniens, ni que Thalès et plusieurs autres aient été natifs de Milet. C'est donc le dialecte ionien (pas le dorien ni l'éolien) qui sera transcrit par ce code révolutionnaire, un code de 24 lettres qu'Athènes adoptera officiellement (car il y est déjà

en usage) en ~403 et qui deviendra la langue attique. (Car dans le monde grec, le rayonnement intellectuel d'Athènes ne débute qu'au Vème siècle avant J.-C.).

Le trait de génie évoqué ci-dessus consista à désigner chaque chose par une combinaison de ces nouvelles lettres : le mot (ultérieurement, on inséra un espace entre deux mots contigus). Une chose, un mot ! Mais par sa force et par sa richesse, le mot peut interagir avec la pensée, voire la précéder, la supplanter même. Géniale mais tout autant expéditive, l'invention du mot était grosse de dégâts innombrables, comme l'invention de l'écriture elle-même et comme celle de la poudre (la poudre : initialement pour les réjouissances populaires, comme on sait).

Il fallait une seconde invention, elle a suivi dans la foulée : la grammaire, indispensable boîte à outils qui, grâce à des préfixes et suffixes, permet de donner au mot un genre (c'est-à-dire un sexe ?), un nombre, un temps, un statut, etc., ainsi qu'une fonction parmi l'ensemble des mots qui vont former une phrase. Il devient possible de distinguer explicitement "je suis" de "j'étais" et de "je serai" ; d'indiquer un état au moyen du verbe substantivé, "l'être" ; Heidegger (vous souvenez-vous ? le Conquérant de l'Inutile) perfectionnera encore en distinguant "l'être" de "l'étant". La métaphysique, victime de la grammaire ?

Revenons à l'an ~600. La double invention que l'on vient de relater a introduit un besoin nouveau : enchaîner les phrases et les arguments en un discours. C'est chose faite, en deux siècles, avec le syllogisme, la rhétorique, la dialectique, l'éristique, arts que tous les auteurs de l'Antiquité, Aristote en tête, créditent aux Présocratiques.

C'est ainsi qu'à la mort de Socrate (~399), le discours tel qu'il est pratiqué aujourd'hui, aux détails locaux et historiques près, est institué. Tout peut commencer, ou plutôt tout a commencé. De fait, les premiers siècles de la philosophie occidentale sont bouillonnants. Fait remarquable, c'est sitôt mis en place que le langage est contesté

et dans ses missions et dans ses capacités. Pour faire court, donnons la parole à un Sophiste du ~Vème siècle, ce sera Gorgias⁷³.

Le moyen que nous avons de révéler, c'est le discours ; et le discours, il n'est ni les substances, ni les êtres : ce ne sont donc pas les êtres que nous révélons à ceux qui nous entourent ; nous ne leur révélons qu'un discours qui est autre que les substances. De même que le visible ne peut devenir audible, ou l'inverse, de même l'être, qui subsiste extérieurement à nous, ne saurait devenir notre discours : n'étant pas discours, il ne saurait être manifesté à autrui.

Quant au discours, sa constitution résulte des impressions venues des objets extérieurs, c'est-à-dire des objets de la sensation : de la rencontre avec leur saveur naît en nous le discours qui sera proféré concernant cette qualité, et, de l'impression de la couleur, le discours concernant la couleur. S'il en va ainsi, le discours ne manifeste pas l'objet extérieur, au contraire, c'est l'objet extérieur qui se révèle dans le discours. Aussi n'est-il pas possible de dire que le mode de réalité du discours est le même que celui des objets visibles ou audibles, de manière à lui permettre, en prenant appui sur la réalité et l'être, de signifier la réalité et l'être. Car même si le discours est un être substantiel, il diffère néanmoins des autres substances, et la plus grande différence sépare les corps visibles et les paroles. C'est par un sens qu'est saisi le visible, et par un autre que se perçoit le discours. Aussi le discours ne nous montre-t-il rien de tout ce qui existe substantiellement, pas plus que les objets existants eux-mêmes ne nous instruisent sur l'essence des autres réalités.

Cette reconstitution de l'avènement du langage n'est pas oiseuse, j'espère seulement qu'elle n'est pas trop fantaisiste. Nullement oiseuse puisqu'il a fallu attendre le

XXème siècle de notre ère pour entrevoir la portée et les conséquences de ces actes fondateurs – et la tâche n'est visiblement pas terminée. Tant de nos contemporains, et des plus sérieux, n'accordent-ils pas pleine confiance aux mots forgés par leurs ancêtres et n'utilisent-ils pas avec la même confiance les procédés du discours établis et rodés, pour le meilleur et pour le pire, au fil des siècles ?

Puisqu'il s'agit dans ce chapitre de faire le point, en voici deux :

(1) Le poids du langage dans l'expression de la pensée, la "responsabilité" qu'il y engage sont avérés, ont été bien explorés et le sont encore, une discipline active s'y consacre, la linguistique. Il semble évident que la part du langage tend à devenir prépondérante lorsque sont en cause des mots tels que les mots-clefs du présent essai : "réel", "être", "exister".

Plus aucun mot n'est vierge, de nos jours ; même les néologismes ont leur contexte. Aucun mot n'est gratuit ni stérile.

K. Popper⁷⁴ parle de "rétroaction sur notre psychisme" à propos des produits intellectuels de l'homme. Peu importe le numéro du monde poppérien considéré (en l'occurrence, le n° 3), "rétroaction" est l'idée à retenir et à cultiver car elle a montré sa fécondité dans d'autres domaines (voir p. 137).

(2) Une limitation plus contraignante encore, peut-être rédhibitoire, a été envisagée dès les débuts : la seule fonction légitime du langage serait la communication inter-individuelle, une fonction biologique sur laquelle il n'y a pas à s'étendre ici. Autrement dit, outil inestimable sous cet aspect, spécifiquement humain par son degré d'abstraction, le langage serait simplement inadéquat au développement de la connaissance, une mission qui lui est pourtant confiée les yeux fermés.

Voilà une mise en garde terrible, formulée par les Sophistes sinon avant. L'ignorer est prendre un risque. Une attitude prudente est de tenir cette seconde fonction pour un défi.

De la tautologie

Nous avons dix fois rencontré ou pressenti cet écueil. Qu'en est-il, au juste ? Au sens commun, la tautologie est une répétition, une redite, un truisme, un raisonnement en forme de pléonasme (le pléonasme lui-même porte seulement sur des termes), bref parler pour ne rien dire et perdre son temps. En revanche, la tautologie savante, celle des épistémologistes, est de sang noble ; c'est une proposition qui reste vraie quels qu'en soient les termes, c'est-à-dire dont on peut remplir les cases en tant que de besoin. Cette tautologie-là est la garantie de conformité logique, indépendamment de la garantie de véracité qui est une tout autre affaire.

Distinguons les deux sens. Le second ne nous soucie pas ici, bien que son intérêt en logique soit primordial. Qu'une proposition soit correctement construite, ma foi, cela semble indispensable et laissons à qui de droit (les logiciens) le soin d'y veiller. Remarquons seulement, au passage, que toute logique est... tauto-logique puisque sa mission est de dire si une pensée est conforme à un certain jeu de règles fixées par la pensée.

C'est la tautologie populaire qui est en cause ici car elle plane au-dessus de tous les sommets que nous avons reconnus jusqu'à cette étape. A y regarder de près, peut-on parler de réel, de vrai "and all that sort of things" sans tourner en rond ? Voici quelques repères chronologiques. Le premier à poser la question et y répondre a probablement été le Sophiste Antisthène⁷⁵ : on ne peut dire que des truismes et, de ce fait, on ne peut rien savoir de la réalité.

C'est dans le même esprit que le Sceptique grec (malgré son nom latin) Sextus Empiricus⁷⁶, six siècles plus tard, a dénoncé le "diallèle" ou raisonnement circulaire, communément le cercle vicieux – et ce n'est rien moins que le syllogisme d'Aristote qui se trouvait ainsi invalidé. Au vingtième siècle, Bergson⁷⁷ dénonce les questions "dont l'énoncé contient déjà, en puissance, l'équivoque par laquelle on leur répondra" et K. Jaspers⁷⁸ évoque la mystérieuse "opération fondamentale qui nous permet de dépasser par la pensée même tout contenu de pensée" (*).

Le risque de tautologie remonte aux premières prises de position écrites en matière de métaphysique, la Bible : Yaweh est celui qui est. Il est déjà omniprésent chez Platon : "C'est par le Beau que toutes les choses belles sont belles" (le Phédon⁷⁹). Nous avons vu que, par la suite, toutes les tentatives de définir l'être sans recours à un concept voisin ont échoué ; de même pour tous les concepts-clefs : la forme, selon Saint Thomas⁸⁰ est ce par quoi une chose est ce qu'elle est. Et nous verrons que la pensée orientale n'échappe nullement à la tautologie ; en voici peut-être le plus beau témoignage emprunté à l'école ontologique du *yogacara* : l'être absolu est *tathata*, il est ce qu'il est – comme dans la Bible.

Il est temps d'oser se demander si la pensée et la connaissance ne sont pas condamnées, en dernière extrémité, à la tautologie et si, arrivé à un certain point du discours, il ne faut pas planter une balise : "Stop ! ici, on touche le fond !"

* C'est K. Jaspers lui-même qui parle de "mystère". Il propose à cette occasion sa notion de "l'englobant" (voir p. 163) que l'on ne peut exposer... sans tautologie !

L'obsession du binaire et la hantise du tiers exclu

En logique dite classique, il existe une Sainte Trinité. Elle est constituée de trois principes bien connus qui découlent les uns des autres. Je feindrai d'admettre que c'est un Mystère au sens de la théologie chrétienne, afin de ne pas m'aventurer à en débattre. Mais subsiste le mystère humain (avec une initiale minuscule au mot "mystère") : comment la pensée a-t-elle été amenée à proclamer que ce qui est...

1. est ce qu'il est (principe d'identité, quelquefois appelé principe de bivalence),
2. ne peut pas ne pas être ce qu'il est, ni en être le contraire (principe de contradiction, également dit principe de non-contradiction),
3. ni ne peut, en même temps et sous le même rapport, être quelque chose d'autre (principe du tiers exclu) ?

Tel est l'héritage des Eléates et des Sophistes, recueilli et repoli par Aristote. Pourquoi s'en prendre ici à cette quasi-institution ? Parce que chacune des trois propositions ci-dessus est tautologique (au sens noble) et que, en conséquence, ce qui est vrai (ou réel, etc.) est vrai, ne peut pas être faux ni autre chose que vrai ou faux. Et ceci pèse très lourd dans une *Histoire du réel*. Ce monument nous cache le paysage (ce sont là des choses qui arrivent, quelle que soit la beauté du monument en lui-même ; voyez la Pyramide du Louvre !).

De manière générale, puisque nous nous sommes arrêtés pour faire le point, il s'avère que la pensée éprouve communément le besoin d'appuyer toute notion sur une autre qui lui soit complémentaire ou opposée. Elle ne peut parler d'être que sur fond de non-être, de réel que sur fond d'immatériel, etc. ; même chose pour objectif/subjectif, vrai/faux, physique/mental, etc. Et très vite (pour le cerveau, cela se compte en millisecondes), l'alternative,

l'exclusion ! Tellement vite que, si par miracle nous le remarquons, cela nous apparaît comme inhérent à l'ordre du monde.

En d'autres termes, le fait de penser quelque chose introduit ou fait surgir, du même coup, l'anti-chose. Comme si une réaction (au sens mécanique), comme si une information (au sens thermodynamique) venait s'opposer... : voir p. 138.

La troisième hypostase de la Trinité logique, celle du tiers exclu, dispose d'une certaine autonomie par rapport aux deux autres dans la mesure où elle est applicable, non seulement à des propositions, mais à des problèmes tout entiers. Ainsi est-il admis que deux hypothèses (ou davantage) peuvent coexister aussi longtemps que l'une des deux n'est pas invalidée. Cependant, au niveau de la proposition isolée, le dogme du tiers exclu s'est vu ébrécher, par exemple récemment par W. Quine⁸¹ : "Une possibilité [dans certaines conditions] serait de renoncer à la loi du tiers exclu et de choisir plutôt une logique trivalente [...]. Mais le prix à payer est dans la lourdeur de la logique trivalente." Avant Quine, il aurait fallu parler de L. Brouwer, tant pis. Plus qu'ébréché, le principe s'est trouvé pulvérisé par Stéphane Lupasco et sa "logique du contradictoire" exposée de manière malheureusement dispersée dans une œuvre exubérante et parfois absconse. Crainte de parler logique à la légère, contentons-nous sur ce point d'indiquer un choix des références bibliographiques de cet auteur⁸² ; nous allons revenir à lui sur une question plus "générale".

Une réalité psychique ?

Pour terminer, nous ne ferons que mentionner une option paradoxale qui pointe un peu partout, en tous pays et en tous siècles : après tout, le mental n'est pas plus irréel

que le reste, ce pourrait fort bien être lui le réel ! (Il ne s'agit pas de la "réalité psychique" des psychanalystes qui, au contraire, veulent instituer par ce terme une référence psychique distincte des références matérielles communes).

Dans une théorie, malheureusement embrouillée, de trois matières, trois mondes et trois énergies, le même Stéphane Lupasco donne égalité de nature et de droits au physique, au biologique et au psychique ; c'est alors une alternative actuel/potentiel qui prend le pas. Cet auteur (1900-1988) se présente comme physicien et philosophe, outre qu'il parle savamment de biologie, mais son oeuvre plutôt absconse nécessiterait, pour le moins, une mise à jour, un "toilettage" professionnel dans tous les domaines. Prenons cependant le risque de nous y référer car elle est devenue rapidement marginale sinon oubliée ; et citons⁸³ :

L'état de conscience est la réalité potentielle elle-même. La conscience n'est pas la conscience de..., de quelque chose, mais ce quelque chose même en tant que potentiel. Tout comme la finalité – et par là même – la conscience ne doit pas être regardée comme une faculté cognitive, une lumière jetée, de l'extérieur, sur des événements d'une autre nature, mais comme une propriété de leur potentialisation.

Les progrès, les conquêtes de la neurobiologie, en étendant comme ils le font le domaine de l'observable, du mesurable, du quantifiable, invitent les sciences cognitives au réductionnisme. Et ce réductionnisme effraie. Il n'a, en fait, rien d'effrayant et ne devrait pas dresser deux camps l'un contre l'autre comme cela s'est tant vu dans l'histoire. Quand bien même les états psychiques seraient décryptés exhaustivement en leurs manifestations organiques, supposons même que l'on puisse procéder à la synthèse d'un état psychique et, ultimement, à la synthèse de la pensée, fort bien ! Il resterait à rendre compte de cette superposition, à formaliser cette identification. Le problème du réel

ressurgirait derechef, tel l'irréductible "bug" de traitement de texte que l'on croit vainement avoir éliminé de l'écran de son ordinateur.

* * *

Ce qui suit est un rapprochement, en aucun cas une comparaison.

Il est indéniable que les progrès – ou mieux, pour éviter tout jugement de valeur et toute évaluation morale, la progression – des découvertes et inventions humaines depuis la construction du Parthénon et dans tous les domaines est immense. Ceci est un truisme, ce n'est pas un jugement de valeur car cette progression est objective, on peut même l'exprimer quantitativement en vitesses, en énergies, en giga-octets d'information. Il en va de même des avancées dites théoriques dans la majorité des disciplines scientifiques sinon dans toutes.

Voici le rapprochement. Au regard de cette progression, les avancées intellectuelles pendant la même période en matière de "grands problèmes philosophiques" sont infimes. Il en est ainsi de l'héroïque interrogation de l'homme sur son insertion dans le monde et sur la réalité de ce qu'il croit en voir. La déception (inavouée) des philosophes n'a d'égale que le désarroi des scientifiques. L'un de ces derniers a proposé la notion de "césure" pour exprimer l'absence de convergence entre les diverses approches de la science moderne et, devant cette situation, il envisage une alternative à la recherche rationnelle ; cette tentation ancienne et aujourd'hui bien vivace justifie une présentation identifiée : voir l'encadré de la page suivante.

De toute évidence, au terme de deux millénaires et demi, la pensée achoppe sur elle-même. Puisque nous nous sommes cantonnés jusqu'ici à l'Occident, allons chercher à l'Est quelque nouvel éclairage.

Y a-t-il plusieurs réalités, ou bien... ?
Citations successives de J. Hamburger⁸⁴

Césure : ce qui peut séparer les images d'un même objet étudié par deux méthodes scientifiques distinctes.

[A propos de la notion d'espace, d'Euclide à Einstein] Il faut désormais s'habituer à l'idée qu'il n'y a pas forcément superposition entre les résultats obtenus par des méthodes d'étude différentes. Une césure peut les séparer, qui ne doit plus nous alarmer, car elle est dans la nature même de la connaissance humaine. Un même objet peut donc avoir plusieurs "réalités", qui ne sont pas plus "vraies" les unes que les autres.

Il y a plus d'un regard pour atteindre ce que nous nommons réalité.

[A propos de "l'indétermination" en physique et de l'aléatoire en général] L'hypothèse peut être avancée d'une *intégration impossible*. [...] La découverte apparaît toujours comme une approximation. [...] Ainsi, croire qu'on pourra annuler un jour la marge d'incertitude est un pari douteux.

Si donc on s'en tient aux faits, les événements du monde peuvent être considérés tantôt comme déterminés, tantôt comme aléatoires : deux regards possibles sur un même monde.

La question "Pourquoi le monde ?" est sans doute l'exemple même des fausses questions, oublieuses du rôle essentiel du rôle de l'observateur dans le dialogue qu'il entretient avec la réalité.

[Et voici l'alternative]

De ces nouveaux rapports avec la réalité, de ces espoirs déçus d'une réalité objective, nous pouvons même dégager un désir accru d'adhésion au monde par d'autres chemins que rationnels. Le chemin d'une connivence plus directe avec la terre qui nous supporte et les êtres animés et inanimés qui nous entourent. Les chemins d'une vie spirituelle inépuisable qui elle, ne rencontre aucune des limitations que la raison et la science sont bien obligées d'imposer à notre idée de réalité.

Regard vers l'Orient

Ce chapitre est courageux parce que les philosophies orientales n'ont pas du tout acquis un plein droit de cité parmi les nôtres. Elles sont victimes d'une parenté ou d'une assimilation avec "la sagesse orientale", les orientalismes les plus affectifs et les clichés les plus simplificateurs, en un mot, victimes du yoga. Elles suscitent encore sourires et condescendance. Dans tant de grandes librairies, seulement quelques ouvrages dans un opulent secteur "Religions"... Il n'y a pas si longtemps qu'un universitaire pouvait écrire dans une *Histoire de la raison*⁸⁵ : "La sagesse chinoise, qui n'est pas de la philosophie au sens strict [...] Je parle ici de philosophie *stricto sensu*, dans une acception qui concerne l'Europe" et le coup de pied de l'âne : "Les Egyptiens ont élaboré une conception du monde approfondie, un certain type de sagesse, tout aussi significatif que la philosophie telle qu'elle apparaît à partir de Platon. De même pour la Chine, l'Inde... Il y a une manière de sagesse dans les mythes des sociétés guayakis, d'Amérique du Nord ou de Papouasie".

Eh bien non, la philosophie en tant que recherche de savoir-sagesse ne s'est pas confinée au monde occidental, nous allons même voir qu'elle a fait ses mêmes débuts, simultanément et parallèlement, à l'Est et à l'Ouest. Attention, ce chapitre va être particulièrement sommaire en regard de l'abondance de "la matière". Abandonnant même la prétention d'identifier les principales idées, on tentera seulement une comparaison avec les démarches pratiquées à l'Ouest. Les oublis, confusions et méprises

vont être plus nombreux encore que dans les chapitres précédents parce que (1) les philosophies orientales ne sont connues, sous la restriction ci-dessus, que depuis le XIXème siècle au mieux et le champ immense de la logique indienne ne l'est que depuis le XXème ; (2) en leur profusion et leur diversité, elles n'ont rien à envier à celle de l'Europe ; (3) elles relèvent d'une culture différente ; (4) leur langage (pas seulement l'écriture et le vocabulaire) est différent ; (5) la divergence des acceptions conférées, selon les écoles, à un même concept (*atman*, *brahman*, *dharma*, *mana*...) n'est pas moins effarante qu'en Occident (âme, conscience, esprit, raison...). Ce qui suit est donc à cent lieues d'un abrégé de philosophie orientale, ne déguise aucune intention en ce sens et, pas davantage, ne sera une tentative de "pénétrer" la pensée orientale. Ce dont nous avons besoin et qui va être tenté, c'est d'aller voir comment le soleil levant éclaire les problèmes que nous avons agités précédemment, à l'occidentale.

Une évidence, tout d'abord : il s'agit du même homme face au même univers. Le ou les "grands problèmes" tels qu'énoncés en introduction sont les mêmes. Les débats tournent, semblablement, autour de l'unité ou dualité ou multiplicité du monde, de l'insertion de l'homme dans ledit monde, de la quête d'un absolu, des limites de la pensée, enfin de l'aptitude du langage à exprimer celle-ci et, ce qui est différent, à accroître la connaissance.

Dans les faits (les penseurs, les écrits, les dates), un parallélisme s'impose vite et devient surprenant à mesure que l'on approfondit l'étude. D'où un danger immédiat de simplification, de confusion, de réductionnisme. Aussi ne retiendrons-nous ce parallélisme que pour rechercher les différences ; sous cette condition, il constituera un fil conducteur précieux dans la jungle des traditions et des écoles.

La première similitude apparaît à l'échelle planétaire, c'est cette curieuse synchronie, cette pandémie intellectuelle du VI^{ème} siècle avant J.-C. Un philosophe allemand notoire tel que K. Jaspers⁸⁶, déjà cité, en fait un dogme sous le nom de "période axiale" : grossièrement, entre ~800 et ~200, précisément autour de ~500, avec d'Ouest en Est : les Grecs, plusieurs prophètes de la Bible, Zarathoustra, la rédaction des Upanishad, Bouddha, Confucius et Lao-Tseu. A cette échelle, "no comment", ce cliché a été cent fois exposé, mais qu'en est-il pour notre sujet seulement et entre Grèce et Inde seulement, pour commencer ?

Le parallélisme revêt plusieurs aspects.

Nous mettons donc cap sur l'Inde en ne citant qu'un minimum de noms d'hommes et de concepts, toujours à titre de repère ; les termes sanscrits seront écrits en italiques mais transcrits sans accentuation.

* * *

Au préalable, il importe de rappeler, côté indien, de quoi est faite la toile de fond, qui est celle du védisme ou philosophie-religion issue des textes sacrés *veda* ; et plus encore, il importe de distinguer en cela les fondements et les détails. Pour les premiers :

- Le monde visible et multiforme est la manifestation d'un principe absolu et unique ; à l'Ouest, nous parlons d'apparences, ici nous dirons "illusion" (*maya*). Le principe absolu et unique prendra nom de *brahman* vers ~600 avec la formalisation de l'hindouisme ; en français : le Tout, l'Un, l'Âme universelle, l'Absolu ou encore le (grand) Soi par distinction du (petit) soi.

- L'ensemble est éternel (sans commencement ni fin) mais procède par cycles (les *kalpa*) de construction-évolution-destruction des apparences.

- Cet ensemble est régi par un ordre cosmique (*dharma*).

- Les êtres individuels, animaux comme végétaux, sont tous consubstantiels entre eux puisque tous issus de l'Un, mais selon une hiérarchie bien définie.

- Chaque être individuel possède son âme (*atman*) qui est une partie du *brahman*.

- Les âmes individuelles accomplissent un parcours, de créature en créature (toutes *maya*), avant d'être "délivrées" et de s'identifier au *brahman*. Telle est la notion de transmigration (*samsara*) qui soulève aujourd'hui un débat : fait-elle partie du védisme ou bien a-t-elle plutôt été introduite secondairement par l'hindouisme ? Dans le second cas, elle serait contemporaine de l'orphisme en Grèce (VIème siècle av. J.-C.).

Comment cela fonctionne-t-il ? C'est ce que l'on se permet ici d'appeler "détails" et ce sur quoi cent doctrines se sont édifiées depuis trois millénaires. Combien de dieux (aucun, un seul, plusieurs, un très grand nombre) ? Qui détient l'autorité de l'ordre cosmique ? Quel est le mode de création à l'origine de chaque cycle ? Quel est le degré de liberté des âmes individuelles vis-à-vis du divin ? (ceci correspond exactement au problème de la grâce dans le christianisme.) Comment les actions sont-elles décomptées et imputées à chaque âme dans le processus du *karma* ? Enfin et surtout, pour ce qui nous intéresse : d'une part, *atman* et *brahmann* font-ils un ou deux, d'autre part comment le monde visible est-il organisé ?

* * *

La simultanéité de l'éveil de la pensée dans les deux régions est attestée objectivement par la convergence des légendes, par les données historiques, par les dates (précises ou approchées) et par les premiers écrits.

C'est aux VIIIème et surtout VIIème siècles avant notre ère que les premiers noms de penseurs apparaissent et en-

trent dans l'histoire. Il y a eu (il y aurait eu... aucune importance !) Sept Sages de chaque côté de l'Indus, ils sont identifiés même si, dans chaque liste, les noms diffèrent un peu selon les traditions. L'un des Sages de l'Ouest n'était rien moins que Thalès, l'un des Sages de l'Est n'était rien moins que Gotama*, fondateur ou l'un des fondateurs de la logique indienne. Les premières grammaires sont constituées au ~VIème siècle : par les Milésiens comme nous l'avons vu et, en Inde par Panini dont la méthode de sanskrit est, paraît-il, restée en vigueur de nos jours. Plus loin dans cet essai, nous détaillerons quelque peu le foisonnement des écoles de logique en Inde au ~Vème siècle, simultanément à celui des écoles sophistes à Athènes.

Plusieurs Présocratiques dûment identifiés (en très petit nombre parmi les centaines de Présocratiques) sont réputés avoir voyagé en Egypte et en Inde. Un peu plus tard, Pyrrhon, le premier des Sceptiques, accompagne Alexandre dans son exploration-conquête jusqu'à l'actuel Pakistan. Nos Anciens mentionnent quelquefois les "gymnosophistes", vraisemblablement des Jâïnistes *digambara* ; un dialogue de Platon⁸⁷ évoque la visite d'un yoga ou guru à Socrate. Qu'il y ait eu des contacts est indéniable, contrairement à ce qu'en dit Jaspers, mais ces contacts ont été le fait de quelques individus seulement, ce qui rend hautement hasardeux d'envisager une perméabilité et, surtout, de conclure à influence ou "parenté". Dans le cadre géopolitique d'alors, ces communications n'ont d'ailleurs rien de surprenant puisque pendant plusieurs siècles (VII-III av. J.-C.) un même empire, celui des Perses achéménides, s'est étendu et qu'une même langue, l'araméen, s'est parlée des confins de l'Inde à la Méditerranée orientale, nommément la Cyrénaïque, la Thrace et l'Ionie pour respecter les noms anciens et les patries d'Aristippe, de Démocrite et d'Héraclite.

* Ne pas confondre avec Gautama, nom de famille du Bouddha.

* * *

Voilà pour les hommes. Qu'en est-il de leurs démarches ? Même révolution. On passe tout à coup d'un monde révélé à un monde pensé. La célébration des mythes et des rites (les *veda* d'un côté, l'orphisme et les mystères de l'autre) fait subitement place à la réflexion. Qu'il continue d'admettre ou bien qu'il récuse l'autorité divine sur l'origine et le fonctionnement du monde, désormais l'homme veut savoir à quoi s'en tenir, à *quoi se tenir* : à quel absolu, à quel vrai, à quel réel.

L'humanité exprime ses premières contestations ! A l'Ouest, on s'expose à l'impiété (sans grand dommage, comme on l'a vu), les courants de pensée se forment et commencent à s'affronter. A l'Est, en même temps que la tradition védique s'institutionnalise en hindouisme "et/ou" en brahmanisme, selon que les deux diffèrent ou non, les oppositions à ce système se manifestent. L'une de ces hérésies, si l'on peut dire, est devenue par la suite, sous le nom de bouddhisme, la quatrième religion de la Planète mais elle n'exerçait aucune prédominance en ces temps anciens. De nombreux penseurs et ascètes cherchaient alors leur voie et faisaient école en même temps que Siddharta, dit Sakyamuni, du clan Gautama, devenu l'Eveillé (le Bouddha) après avoir trouvé la vérité (le *Tathagata*). En même temps* et dans la même région, un autre fils de roi auto-déchu, Vardhamana, devenait le Vainqueur des passions (Jina) et le Grand héros (Mahavira) ; son message, c'est aujourd'hui le jaïnisme ou jinisme. Deux autres Sages du VIème siècle avant l'ère chrétienne furent Gosa-

* De Bouddha et de Jina que semble n'avoir séparés qu'à peine une génération, lequel était l'aîné ? On a longtemps penché pour Jina et Albert Schweitzer argumente clairement en ce sens, aujourd'hui ce serait plutôt Bouddha. Précisons que Jina est le redécouvreur plutôt que le fondateur du jaïnisme, en tant que vingt-quatrième d'une lignée qui, avec le légendaire Parsva (ou Parsvanatha), remonte au moins au IXème siècle avant notre ère.

la, à l'origine du mouvement *ajivika*, et Sanjaya dont nous allons parler à propos de logique. Les autres contestataires contemporains du Bouddha sont vraiment très peu connus ou, surtout, inconnus aujourd'hui ; on sait seulement, de manière indirecte, qu'il furent nombreux.

Dans les deux contrées, l'activité intellectuelle a été bouillonnante et conflictuelle. Tous ont très vite éprouvé le besoin de proclamer leurs choix, de spécifier leur voie, de fonder un enseignement. En Grèce : Académie, Lycée, Jardin et autres. En Inde : les six "points de vue" (*darsana* ou *darshena*) du brahmanisme, leurs innombrables variantes et, en marge de ce corpus, toutes les dissidences. Et partout, chaque école s'est employée à énumérer, légiférer, hiérarchiser, classifier les idées avec un formalisme comparable ; les chipotages de notre scolastique médiévale trouvent leurs équivalents, jusqu'à leurs excès, dans les monastères tibétains.

A l'Est comme à l'Ouest, la réflexion prend son essor sur un fond de "nature", de "physique" qui, à vrai dire, est purement intuitif. J'ai esquissé un tableau de la soi-disant science présocratique⁸⁸, les premiers philosophes indiens travaillaient de même manière. En Grèce, le "principe" ou l'élément ou les quatre éléments ou l'infinité des "atomes" découlaient tous de projections psychiques, nullement de l'observation et de l'expérience ; en Inde, les états de la matière procédaient de la même genèse, tels les trois *guna* : la lumière, l'énergie, l'inertie. Et il existe également dans l'Inde ancienne une "théorie atomique" contemporaine ou antérieure à celle de Démocrite (voir plus bas à propos du *vaidheshika*) : les atomes se dispersent à la fin d'un cycle et se rassemblent d'une autre manière au début du cycle suivant.

Une dernière similitude des démarches est à noter et ce n'est pas la moindre : la collusion croissante entre réflexion et croyance, entre philosophie et religion. "Collusion" étant péjoratif, on peut parler d'évolution,

toujours est-il que, en Europe, le christianisme a confisqué durablement la philosophie et que, en Inde comme on le sait, le bouddhisme et les autres doctrines sont devenus religions. Voilà qui n'est pas conforme au positivisme de M. Comte et à sa loi (inspirée du ministre-philosophe Turgot) des trois états de l'humanité (théologique ou fictif, puis métaphysique ou abstrait, enfin scientifique ou positif) ; en effet, il y aurait une boucle : 1, 2, 1 (bis), 3 ?

* * *

Voyons maintenant si les options relatives au réel diffèrent en Grèce et en Inde. Pour ce faire, il faut s'attaquer aux six *darsana* de l'hindouisme qui sont, en quelque sorte, les équivalents des quatre branches de notre philosophie scolaire ; en tous pays, le savoir a besoin de classifier et de compartimenter. Quatre *darsana* nous concernent : le *samkhya*, énumération des catégories de monde ; le *vedanta*, exposé doctrinaire des chants épiques ou poétiques des *veda* ; le *vaideshika* ou *vaisheshika*, classification des apparences ; le *nyaya*, surtout logique et dialectique. Pourquoi en laisser deux à l'écart ? Le *yoga* étant devenu... trop de choses, jusqu'à une gymnastique orientalisante, rappelons seulement sa finalité métaphysique : une fusion penseur/pensée et sujet/objet. Au terme d'une progression dûment codifiée, le *yogi* atteint l'état de *samadhi* (intraduisible ! extase, fixation, immersion) qui marque la fin de la dualité. D'autre part, un sixième *darsana*, le *mimamsa*, se consacre surtout à l'exégèse des *veda*.

Un rappel préalable, encore : la philosophie hindouiste est foncièrement moniste de par sa conception du *brahman*, mais il faut immédiatement ajouter que les formulations de cette philosophie se partagent entre monisme et dualisme – tout comme en Occident – et que les deux tendances peuvent être représentées dans un même *darsana*. Nous venons d'évoquer le *samadhi* en tant que

dissolution de la dualité mais on nous dit aussi qu'il sépare *prakriti* et *purusha* (paragraphe suivant). Comme on le verra souvent, dualisme et monisme, même combat !

Nous pouvons maintenant parcourir les *darsana*.

Le *samkhya* fondé par un brahmane en partie légendaire (Kapila) remonte au moins au XIIème siècle avant J.-C. C'est une conception dualiste qui distingue un principe actif dit *prakriti*, fait de matière et d'énergie*, d'un principe passif et immatériel, *purusha*, qui rassemble les consciences individuelles. (Pour mémoire, le *prakriti* se compose des trois *guna* évoqués plus haut, des quatre éléments reconnus à l'Ouest et de diverses autres entités jusqu'à un total de 25 "réalités" ou davantage.) Nous avons annoncé "dualiste" mais les âmes individuelles sont des parties de l'Un...

Le *vedanta*, en quelque sorte "les leçons des *veda*", est sans doute aussi ancien. Tel qu'exposé par les commentateurs Sankara (ou Shankara, que l'on a surnommé le Thomas d'Aquin du brahmanisme) et Gaudapala aux VIII-IXèmes siècles de notre ère puis par Vallabha (1481-1533), il est résolument moniste en proclamant l'identité du *brahman* et des *atma* mais, puisqu'il sépare l'illusion de l'Absolu... D'ailleurs, après Sankara, le *vedanta* évolue avec Madhva ou Madhava (1238-1317) vers un indubitable dualisme entre *brahman* et *atma*. A mi-chemin se situe la doctrine de Ramanuja et de Nimbarka (tous deux XI-XIIèmes s.) selon laquelle les âmes sont bien réelles et interagissent avec le *brahman* en vue d'une "réalité finale". On lit aussi que Ramanuja tient pour trois réalités (avec l'ambiguïté des interprétations) : Dieu ou Vishnu, *brahman* ou les *atma*, le monde visible...

A vrai dire, tout le corpus des *veda*, commentaires compris, est un exposé contradictoire, *dvaita* (dualité) contre *advaita*, les deux termes à unir ou à séparer appa-

* Matière et énergie... Ceci prête à toutes les billevesées sur la modernité et la prescience du spiritualisme oriental.

raissant tantôt comme le divin et le monde apparent, tantôt comme le Soi et le soi (ou leurs synonymes).

Le *vaideshika*, introduit par un autre contemporain du Bouddha (Kanada) mais d'inspiration antérieure, a été évoqué plus haut en tant que conception "atomiste" du monde (guillemets de rigueur). Ici, la référence ultime est le fait d'atomes : invisibles, innombrables, permanents, ils recomposent les apparences à chaque cycle cosmique. Ces apparences, par ailleurs, résultent de la combinaison de neuf substances qui sont approximativement celles du *samkhya* et forment une palette hétérogène où se côtoient le visible (illusoire) et le conceptuel : à côté des quatre éléments, les méthodes de raisonnement ! noter également plusieurs espèces d'existence et de non-existence.

Autre *darsana* : le *nyaya* (méthode, règle). Ce n'est rien moins qu'une méthodologie, extrêmement élaborée, pour procéder du sensible au réel. Nous reparlerons du *nyaya* à propos de logique, un peu plus loin, mais l'école *nyaya* est, tout autant, une école métaphysique et morale. Elle apprend à penser juste pour accéder à la sub-stance – au sens étymologique de : qui sous-tend les apparences – et, par le respect de ces règles, apporte la libération tant recherchée des hindouistes.

Voyons maintenant ce que les contestataires du brahmanisme ont proposé concernant la réalité du monde, ceci en nous limitant à deux courants majeurs.

* * *

Les bouddhistes nient catégoriquement toute réalité au petit "soi" : il n'est que l'agrégat de cinq *skandha* : les sens, les représentations psychiques, etc. (voir mon "Mini-traité du moi"), il est même considéré comme "non-soi" (*anatman* ou *anatta*). Une telle (fausse) âme ne saurait se transmettre de corps en corps, elle se recompose à chaque naissance ; il y a re-naissance mais pas réincarnation. Les

lois de l'assemblage des *skandhas* sont les douze *dharma*, mot qui désigne également la loi cosmique dans son unité.

Le monde visible est tout autant irréel et les Bouddhistes insistent sur sa "vacuité" (*shunyata*). Y a-t-il alors une réalité et, si oui, où réside-t-elle ? Pas non plus dans le divin qui est seulement, disons, partie du décor, comme chez les Grecs. (C'est tardivement que le Sage historique Bouddha sera divinisé en une personnification de l'Absolu, ceci est une autre histoire). Pour la majorité des bouddhistes, le réel siège, comme chez les hindouistes, dans un Absolu qui prend ici le nom de *nirvana* (dissolution, extinction) – mais ceci n'est qu'une approximation puisque, l'Absolu est, avant tout, indéfinissable.

Comme chez les hindouistes, on louvoie sur la dualité. Le bouddhisme originel dit *hinayana* (le Petit Véhicule, pour les moines seulement) partage le monde entre *maya* et *nirvana*, deux incompatibles ; nous Occidentaux disons alors "dualisme". Apparu quelques siècles après, le *mahayana* (Grand Véhicule, pour le salut de tous) refuse explicitement toute dualité (*dvaita*). Dans ce second courant, autour de l'an 200 de notre ère, survient Nagarjuna. Brahmane converti, à ses heures médecin et alchimiste, c'est surtout un logicien de taille. Il développe le tétralemme que Bouddha et Sanjaya avaient introduit, huit siècles auparavant : ni dualité, ni non-dualité, ni à la fois dualité et non-dualité, ni enfin aucune des deux⁸⁹. Quid de la grande question qui agite alors tous les esprits, qu'y a-t-il de réel ? Nagarjuna, bien qu'apôtre de la vacuité, "néanmoins ne prêche pas le néant : il concède que les phénomènes sont réels mais seulement en tant que phénomènes. [...] Ils sont comme un voile mais il n'y a rien derrière le voile" (⁹⁰). Telle est la Voie Moyenne, *madhyamaka* ou *madhyamika*, prônée par ce grand penseur. Au siècle suivant, une autre école majeure du *mahayana*, le *vijnananda* ou *yogacara* fondé par Asanda élabore une ontologie dont le degré de structuration ferait paraître ru-

dimentaire celle de Heidegger. Le *vijnananda* dénie toute objectivité au soi-disant réel, le phénoménal se ramène en dernier lieu à une production mentale, le réel est totalement "vide" (la vacuité) ; une certaine disposition corporelle (l'école se nomme aussi *yogacara*) permet à la pensée de se voir elle-même, et la boucle est bouclée. Les détails, cependant, sont ardues car la *vijnana* – ce que nous appelons conscience – comporte de nombreuses espèces.

Beaucoup plus tard, au XI^{ème} siècle, Nimbarka introduit le *dvaitadvaiata* ou *bhedabheda*, autrement dit le Deux en Un.

Le courant jaïniste est aujourd'hui très minoritaire par rapport au bouddhisme mais il n'en fut pas toujours ainsi. Il se trouve que les Jaïnistes perdirent devant les brahmanes ; ils firent même l'objet d'une éradication massive et sanglante dans le sud de l'Inde. Les deux courants montrent d'étroites similitudes de fond autant que de détail : deux lignées d'Illuminés dont "le" Bouddha et "le" Mahavira ne sont que des maillons ; deux vies légendaires analogues ; un même rejet des pratiques rituelles ; etc. Le jaïnisme développe, outre une *ahimsa* totale, la distinction entre deux matières, l'une inerte et temporaire (*adjiva*), l'autre animée et éternelle (*djiva*) composée des âmes individuelles tant animales que végétales.

Soulignons que la notion d'illusion est susceptible de larges modulations dans la sagesse indienne, tous courants confondus. Ramanuja et Mahdva, puis Vallabha, tous nommés plus haut, confèrent au monde visible une certaine réalité et une certaine permanence. Plusieurs mouvements, dès l'époque du Bouddha et du Mahavira, apparaissent tout à fait matérialistes : d'origine encore plus ancienne, la tradition matérialiste *lokayata* également appelée *charvaka* prône la fidélité aux sensations, à l'observation et à l'expérience. Ajita Keshakambala détaille la composition de l'univers en quatre éléments, les mêmes qu'à l'Ouest (le nombre peut en être porté à cinq

par une distinction entre air et éther). Un parallèle avec le scepticisme, l'épicurisme et autres écoles occidentales non aristotéliennes serait instructif.

Il en va de même de la transmigration que certaines écoles contestent ou récusent. Ceci nous concerne car, avec la permanence des âmes individuelles, c'est aussi une partie de l'Absolu et du réel qui s'évanouit.

* * *

On le sait, "le problème du langage" à l'Est comme à l'Ouest est sous-jacent à toutes ces questions, en même temps qu'il découle d'elles. Il est donc temps d'établir la comparaison. Or une triple surprise nous attend :

1. *Ancienneté des recherches en Inde*. Si l'on pose que le VIème siècle avant notre ère est celui de la formalisation quasi simultanée de l'hindouisme et de ses divergences bouddhistes, jaïnistes et autres, il apparaît que les réflexions des Sages indiens sont plus anciennes puisqu'elles font appel à des notions manifestement antérieures à cette période.

2. *Abondance et "modernisme" des sujets traités*. Les paragraphes suivants devraient être assez révélateurs.

3. *Parallélisme avec les recherches occidentales*. Ceci porte à la fois sur le choix des questions et sur les options proposées pour y répondre. Tout comme nous l'avons vu sur les rives de la Méditerranée : comment démêler le vrai du faux ? derrière les cas individuels ou au-delà d'eux, y a-t-il des entités plus générales, plus fiables ? que valent nos représentations mentales ? n'y aurait-il pas connivence secrète entre sujet et objet ?

Tout cela, des hommes dont on connaît les noms (dont, ci-dessous, quelques-uns seulement) l'ont conçu et discuté ; leurs écoles et filiations sont identifiées au sein des diverses *darsana* ; leurs concepts sont explicités (mais l'on

s'y aventure à peine dans cet essai) ; leurs écrits ont été, sinon conservés, du moins transcrits et transmis de diverses manières. Si vous en doutez, jetez-vous, pour commencer, sur *l'Encyclopaedia universalis*⁹¹. Ce qui suit vise à concrétiser quelques aspects à titre d'introduction ou de rappel.

Celui des *darsana* dont nous avons à peine parlé est le *nyaya* fondé par Gotama (Vème s. av. J.-C.) ; les traductions de ce mot sont "logique" et parfois "méthode" ou "règle". *Nyaya* et *vaideshika* fusionneront plus tard, sur l'incitation d'Udayana (X-XIèmes s.) et de Gangesa (XIIIème) en une *navya nyaya* ou nouvelle logique (comme c'est simple, le sanscrit !). Vous souvenez-vous d'une *logica nova* de notre douzième siècle (p. 37) ?

Revenons au Vème siècle avant notre ère où logiques hindouistes et bouddhistes s'opposent ou s'interpénètrent. Les *avijikas* sous la conduite de l'ascète Gosala sont d'une audace folle : A est d'une part A, d'autre part non-A, enfin A et non-A à la fois ! Mais l'on conçoit plus troublant encore avec le négationnisme de Sanjaya (Belathaputa) : A n'est ni A, ni non-A, ni A et non-A à la fois, ni aucun des deux. Cette seconde doctrine est reprise un peu plus tard dans le *madhyamaka* de Nagarjuna dont on vient de parler.

Le *nyaya* a élaboré, entre autres, une théorie complète de la connaissance et du langage partant de la perception pour aboutir à la représentation verbale. Il insiste sur cet aspect "représentation" et, ce faisant, s'oppose au *mimamsa* qui, accroché textuellement aux *veda*, tient le mot et le rite pour des réalités.

Ceci nous amène aux genres et catégories (*akrti, nitya*, etc.) que l'Occident appelle les universaux. Or il existe un authentique "nominalisme" indien, sous le nom de *dignaya* par exemple, soutenu, pour simplifier, par l'ensemble des courants bouddhistes en opposition à la tradition brahmane. Pour schématiser peut-être à l'extrême, Gangesa contre Barthrari, c'est Duns Scot ou

Guillaume de Champeaux ou Saint Anselme contre Guillaume d'Occam ; pour les uns, le mot est le réel, pour les autres c'est une pure convention.

Les Logiciens indiens ont défini et peaufiné le syllogisme, avant les Grecs peut-être, de façon non moins retorse. Découvrez les arcanes du paradigme de la fumée sur la colline⁹², cela change agréablement de "Socrate est mortel" ; de plus, ce syllogisme indien en cinq points inclut une clause de vérification qu'avaient négligée Aristote et les Scolastiques. Par ailleurs, les seize opérations mentales du *nyaya* ont été rapprochées des catégories d'Aristote.

* * *

Poussons maintenant jusqu'à la Chine. Comme en Europe et comme en Inde, le contexte métaphysique et cosmologique remonte aux deux premiers millénaires avant notre ère. En Chine, il a assuré dans notre imagerie populaire la célébrité de la "philosophie chinoise", schématiquement : une harmonie supérieure et une réalité ultime régies par le *tao* ou le *dao*, la solidarité de toutes les créatures à toutes les échelles (macro- et microcosmique) dans un renouvellement perpétuel et dans l'antagonisme-complémentarité du yin et du yang.

Lao-Tseu (s'il a existé : ~570-490 av. J.-C. à moins qu'il ne soit bien plus tardif⁹³) dit cela en des sentences puissantes et belles, il énonce quelques aphorismes mais il ne détaille rien. Moins d'une génération après survient maître Kong, dit Confucius (~551-479), crédité du premier enseignement écrit, en fait reconstitué et transcrit bien postérieurement. Confucius fait, en quelque sorte, l'économie d'une "physique" à la grecque, il va droit aux applications de l'ordre cosmique à l'ordre social. Lao-Tseu et lui se seraient connus et plusieurs rencontres des deux maîtres sont mises en scène dans la littérature ; rencontrés peut-être, opposés surtout. Leurs disciples, au fil

des temps, accentueront le schisme entre ce qui deviendra "taoïsme" et "confucianisme".

Qui connaît ce jeune homme ?

Wang Bi (226-249), de l'Ecole des mystères (Xuan Xue), avant de disparaître à l'âge de 23 ans, n'avait eu le temps de produire que des commentaires de Confucius, de Lao Tseu et du *Yi King*. Actes de déférence sans doute mais il ne faut pas s'y tromper, le jeune homme pousse beaucoup plus loin que ses maîtres dans trois domaines, au moins⁹⁴.

- Un principe d'autocréation

Vu que l'il-n'y-a-pas n'est pas là, il ne saurait engendrer l'il-y-a. Or avant que l'il-y-a soit engendré, il ne peut lui-même engendrer. Par qui donc est-il lui-même engendré ? Il s'engendre lui-même, voilà tout. [...] Ainsi toute chose s'engendre d'elle-même, et n'est pas issue de quelque chose d'autre. Tel est le Dao du Ciel. [...]

La question est : y a-t-il un créateur ou non ? S'il n'y en a pas, alors qui peut créer les êtres ? S'il y en a, il ne peut suffire à faire naître toutes les formes. [...] Donc ce qui crée les êtres n'est pas un maître, et chaque être se crée de lui-même.

- Un non-être, unité primordiale

L'il-y-a, en tant qu'étant là, dépend de l'il-n'y-a-pas pour être là, les phénomènes en tant que tels tirent de l'il-n'y-a-pas-encore leur accomplissement.

- Limites du langage

Tous les êtres ont une désignation, un nom, qui par là même en nie l'absolu. Dès qu'il y a un nom, il y a délimitation ; dès qu'il y a une forme, il y a finitude.

[...] La figure, c'est ce qui manifeste le sens. Les mots, c'est ce qui explique la figure. [...] Celui qui s'en tient aux mots n'arrivera jamais à la figure ; et celui qui s'en tient à la figure n'arrivera jamais au sens.

[...] Les paroles ne sauraient épuiser le sens des idées.

Toutefois, la pensée chinoise antique ne se réduit nullement à cet antagonisme et, comme on l'a vu aux deux précédentes étapes de notre voyage, c'est une véritable explosion intellectuelle qui se produit en Chine aux V-IIIèmes siècles avant J.-C. Chronologiquement, le premier des oubliés est Mozi (ou Micius, Modi, Mo-Tseu, ~479-390), tout à la fois philosophe, anarchiste militant et militarisé, pacifiste, philanthrope et rien moins que, selon les spécialistes, fondateur de la logique chinoise. Trompettes de la renommée, dit le poète, vous êtes bien mal embouchées ! La pensée chinoise, elle aussi, a connu sa "période inaugurale pendant laquelle tout s'est joué et dessiné : les données de départ, les atouts, les enjeux, les choix décisifs pour l'avenir [...] dans une liberté de mouvement et de pensée sans précédent ni équivalent ultérieur" (95).

D'autres surprises nous attendent en Chine. Bien entendu, nous ne nous laisserons pas dérouter par les étonnantes divergences entre traductions, sachant que, dans ses juxtapositions monosyllabiques, la grammaire chinoise ne laisse connaître ni genre, ni nombre, ni temps, ni distinction entre substantif et adjectif, etc. ; une différence colossale aussi : pas de verbe "être" en chinois ! Nous ne chercherons pas non plus dans cette littérature les austères exposés philosophiques qui ont fleuri tout comme en Europe. Les trois auteurs cités, comme leurs successeurs (Lie-Tseu, Tchouang Tseu, Mencius, Han-Fei, Liu An...) mêlent anecdotes, dialogues et abstractions en un style très attachant qui combine rigueur, ferveur et humour ; pour qui ne connaît de Tchouang Tseu que l'aphorisme du papillon, signalons que son oeuvre remplit 170 pages dans *La Pléiade*⁹⁶ et ne se réduit pas à une célébration du tao. C'est dans cet ouvrage même qu'on lit : "Malgré toute sa vitesse, il y a des moments où la flèche qui vole n'est pas en marche et des moments où elle n'est pas arrêtée. [...] Le bâton d'un pied, si l'on en prend cha-

que jour la moitié, ne sera jamais réduit à zéro en dix mille générations". Ce sont les apories de Zénon, un peu antérieures, qui sont passées à la postérité mais le rapprochement est hallucinant : ou bien les mécanismes de la pensée sont tellement déterministes que la même formulation apparaît quasi simultanément aux antipodes, ou bien Tchouang Tseu (~360-275) connaissait l'œuvre de Zénon de Mégare (~490-430).

Ce que Confucius a sans doute fait de plus philosophique, c'est de prôner une "réforme du vocabulaire". Ceci pourrait sembler une de ces boutades dont le maître est coutumier, il n'en est rien. Les *Entretiens*⁹⁷ se terminent par "Qui ne connaît la valeur des mots ne saurait connaître la valeur des hommes". Auparavant, cet aveu lui échappe comme un soupir : "J'aimerais tant me passer des mots !" Et cette mystérieuse sentence, "Le langage n'a d'autre fonction que de communiquer", n'est-ce pas la première condamnation du langage en tant qu'instrument présumé de la connaissance du réel ? Il est significatif que, dans la ligne de pensée concurrente qu'est le taoïsme, Tchouang Tseu manifeste la même défiance dans sa métaphore quasi biblique⁹⁸ : "La nasse sert à prendre le poisson : quand le poisson est pris, oubliez la nasse. [...] La parole sert à exprimer l'idée : quand l'idée est saisie, oubliez la parole." De manière générale, Lao-Tseu et ses disciples dénoncent les limitations du langage : le *tao*, disent-ils inlassablement, on sait ce que ce n'est pas mais on ne sait pas ce que c'est. Et pour boucler la boucle, Tchouang Tseu encore⁹⁹ : "Le *tao* explicité n'est plus le *tao*. [...] Tout discours sur le *tao* va contre le *tao*." La convergence des deux courants est attestée par le confucianiste Xunzi¹⁰⁰ en des termes meurtriers :

Les noms ne dénomment pas telles ou telles réalités de manière définitive ; leur correspondance est fixée par convention. Ce n'est qu'une fois établie la convention et installée la coutume qu'on les considère comme dénommant telles ou telles réalités.

La réalité n'étant pas explicite, on l'a dénommée ; ces dénominations n'étant pas explicites, on les a articulées ; ces articulations n'étant pas explicites, on en a fait des discours ; ces discours n'étant pas explicites, on en a fait la critique.

Le problème du langage est bien d'actualité dans la Chine du IV^{ème} siècle avant J.-C. Une Ecole des noms (*mingjia*) s'y illustre, conduite par Hui Shi (alias Huizi, ou Houei Che, ou Houei Tseu, ~370-310) puis Gongsum Long (Kong Souen Long, Kung Sun Lung, ~320-250), tous deux redevables à Mozi. Comme chacun sait, ce sont les Chinois qui ont inventé la poudre, ceci à des fins pacifiques : pour des feux d'artifice, dit-on. Voici donc le programme des spectacles organisés par les artificiers Gongsum Long et Hui Shi ⁽¹⁰¹⁾ :

- il faut distinguer le nom et la forme qu'il désigne,
- il faut distinguer le signe du signifiant et du signifié (pas seulement signifiant et signifié),
- il y a une essence, un universel (le *zhi*) derrière les choses individuelles (le *shi*),
- on peut tout dire dans une proposition, par exemple "Les œufs portent des plumes".

L'arme du paradoxe est inventée, le sophisme et la dialectique sont en place. A nouveau l'on rencontre des correspondances chronologiques et thématiques proprement stupéfiantes. Gongsum Long argumente, à la suite de Tchouang Tseu, qu'un cheval blanc n'est pas un cheval car on ne peut pas associer une forme et une couleur. A la

même époque, sur les rives de la Méditerranée, Stilpon interdisait de dire "le cheval court" (idem : une forme et une action) et je ne sais plus quel Sophiste moquait la prétendue "chevalité" en tant que genre derrière l'apparence de tel cheval individuel. A croire qu'une même et fabuleuse monture a traversé les steppes au IV^{ème} siècle avant notre ère (et que sa descendance a servi la scolastique européenne). Il y a bien un nominalisme chinois, même s'il faut procéder prudemment dans le parallélisme avec le nominalisme occidental¹⁰².

Voilà pourquoi l'allusion précédente à la poudre et aux feux d'artifice : tous ces sujets sont explosifs. Le climat intellectuel est effervescent. Les anecdotes qui fleurissent dans les écrits rendent compte "en direct" des querelles, tout comme les écrits de Diogène Laërce témoignent des roseries entre Présocratiques. Cependant, la raison devient vite la raison d'État et l'on devine que ce sera celle du confucianisme, rationnel et moral, plutôt que celle du taoïsme intuitif, spirituel, transcendant. L'illumination s'obtient, selon la première voie, par la connaissance, selon l'autre par le dépassement d'un couple connaissance/non-connaissance ; le réel est, pour les uns, ce à quoi tend l'homme, pour les autres ce qui lui échappera toujours. Dès le second siècle avant notre ère, avec l'avènement des Han, Confucius l'emporte ; le premier empereur Qin fait brûler en ~215 tous les livres non-conformes. Le confucianisme conservera sa position jusqu'à la révolution culturelle du XX^{ème} siècle, mis à part trois siècles (VII-IX) de dominance bouddhiste ; c'est vers 1905 qu'un décret impérial divinisera "officiellement" maître Kong en prescrivant qu'il soit, dans les rituels, honoré comme les dieux. Une confiscation aussi durable du philosophique par le politique est unique dans l'histoire universelle.

Les interrogations de l'âge d'or que fut en Chine le III^{ème} siècle avant J.-C. ne seront pas pour autant oubliées. L'implantation du bouddhisme au I^{er} siècle, suivie

de plusieurs vagues et reflux (voire de persécutions), interagit avec le taoïsme et, six siècles plus tard, trouvera son épanouissement dans le *hua yen* ou "Ecole des guirlandes de fleurs" des maîtres Tu Shun (ou Fa Shun) et Fa Tsang. On parle d'un néo-taoïsme conduit par Xin Xue, Kuo Hsiang et d'autres dès le second siècle, puis d'une "Ecole de la pure pensée" (*wei shih*) au onzième... Et surtout, le retour du confucianisme, à la fin du premier millénaire, s'accompagne d'une diversification et d'une ouverture ; Lu Hsiang Chan (1139-1193) dira : "L'univers est mon esprit, mon esprit est l'univers"¹⁰³, comme tout bon taoïste !

Au total, beaucoup de grain à moudre en Chine, même si, chez nous, la philosophie du baccalauréat et de la licence demeure exclusivement occidentale. Pour ce qui est de notre sujet, après le langage, un point est d'importance.

Soit dualisme, soit harmonie des contraires dans l'Unité, la pensée chinoise affectionne le maniement des termes opposés. Être et Non-être ou Être et Néant selon les traductions, Un et Multiple, vrai et faux reviennent à toutes les pages, tout comme les dipôles *chi* et *li*, *hsing* et *ming*, *wu* et *yu* sans parler de *yin* et *yang*. Fort bien, la pensée occidentale aussi aime à se balancer mais ce qui est courant en Chine et rare chez nous, c'est l'attitude qui transcende l'opposition. Ceci passe par deux processus :

- d'une part l'acceptation totale (sinon la recherche) du paradoxe. Vers la fin du *Tao te king*¹⁰⁴ : "Les paroles de vérité semblent paradoxales" ;

- d'autre part, le refus de la triple obligation dite aristotélienne dont nous avons déjà parlé. Tchouang-Tseu¹⁰⁵ : "Adopter l'affirmation amène à voir la négation. Adopter la négation revient à éclairer l'affirmation".

Ces deux tabous une fois rejetés, le *Tao te king* peut dire : "L'être et le néant procèdent d'une même origine = Être et non-être mutuellement s'engendrent = L'Être est

né du non-être" (trois traductions). Il dit aussi : "L'être donne des possibilités, c'est par le non-être qu'on les utilise = Ce qui est constitue la possibilité de toute chose ; ce qui n'est pas constitue sa fonction" (deux traductions). Et Tchouang-Tseu¹⁰⁶ :

Il y a un commencement et il n'y a pas de commencement. Il n'y a pas de non-commencement. Il y a l'être et il y a le non-être. Il n'y a pas de non-être. Lorsqu'il y a soudain une différence entre l'être et le non-être, je ne sais pas ce qui est vraiment l'être et ce qui est vraiment le non-être. Je viens de faire une affirmation mais je ne sais pas si quelque chose a été vraiment affirmé ou ne l'a pas vraiment été.

* * *

Que rapportons-nous de cette razzia orientale ? Avant tout, une similitude générale dans l'expression des questions et dans l'inventaire des réponses possibles. Au Levant comme au Couchant, *Homo sapiens* éprouve depuis trois millénaires le besoin de distinguer formellement entre l'apparent et le réel, entre la pensée et le monde, entre quelque chose et rien (trivialement : qu'est-ce qui reste quand on a tout retiré ?). Et devant ces questions, l'homme s'expose aux mêmes casse-tête et se prend dans les mêmes pièges.

Il y a aussi, à l'Est comme à l'Ouest, la même suspicion à l'endroit des apparences, cette ferveur dans la quête de la connaissance, la conviction que celle-ci conduit à la sagesse ou, selon les uns ou les autres, à la "catharsis" ou à la "délivrance".

Plutôt que de détailler et justifier les similitudes déjà signalées jusqu'à cette page, il peut s'avérer profitable de rechercher d'éventuelles différences entre les stratégies.

Pensée occidentale/pensée indienne :

Est-ce si simple ?

La pensée européenne se décide pour l'affirmation du monde. Mais elle manque de profondeur parce qu'elle ne s'est jamais expliquée à fond avec l'idée de la négation du monde. D'autre part, dans la pensée indienne, après de longues luttes, l'affirmation éthique du monde l'emporte finalement sur la négation. [Sur le terme "éthique", quelques pages avant :] Il importe de distinguer en philosophie entre la morale qui comporte les notions de bien et de mal telles qu'elles se trouvent dans la tradition, et l'éthique qui est la morale telle qu'elle cherche son fondement dans la pensée.

La pensée européenne part de la conviction que la conception du monde basée sur l'affirmation éthique est la seule valable.

La pensée indienne est déterminée par la conviction que la conception mystique du monde est la seule parfaite. La pensée européenne a donc pour tâche d'élaborer une conception éthique, basée sur l'acceptation du monde, qui soit en même temps une mystique ; et la pensée indienne a pour tâche de donner à la mystique un contenu éthique fondé sur l'affirmation du monde.

La confrontation des deux pensées nous montre clairement que le grand problème consiste à élaborer une mystique d'affirmation éthique du monde. La pensée n'est pas encore parvenue à combiner en une seule conception du monde celle qui par nature est la plus parfaite et celle qui, par son contenu, est la plus précieuse.

Albert Schweitzer : *Les grands penseurs de l'Inde*¹⁰⁷

Peut-être plus classificateurs, plus formalistes et plus chicanes encore que les nôtres, les systèmes orientaux n'ont pas les mêmes entêtements. Prenons, par exemple, la question-clef dont Leibniz assume la paternité : pourquoi y a-t-il quelque chose plutôt que rien ? Bouddha hausse les épaules : soi et non-soi, être et non-être, même combat. Mais tous les Orientaux ne partagent pas cette largeur de

vues. Bien que ce soit les fondements même du *vedanta* qui réunissent les petits soi et le grand Soi, bien que la métaphore des vagues et de la mer¹⁰⁸ soit présentée couramment à ce sujet, bien que Kabir¹⁰⁹, mystique et tisserand de Bénarès qui voulut concilier toutes les croyances de son temps, chante dans ses poèmes "Il n'y a ni dualité, ni non-dualité", eh bien, malgré tout, le dilemme *dvaita/advaita* est récurrent parmi les doctrines hindouistes et trouve sa traduction presque littérale dans notre alternative dualisme/monisme.

Il demeure certain que l'ouverture d'esprit est souvent la plus large à l'Est, que brahmanes et autres ne s'empêchent pas dans nos tabous occidentaux tels que, en premier lieu, la contradiction (qu'Héraclite avait cru exorciser). N'avons-nous pas fait de la non-contradiction le pilier de nos logiques alors que tant d'écoles indiennes ou chinoises admettent la co-légitimité des contraires, voire la légitimité d'un troisième terme ? Il est vrai que plusieurs penseurs de l'Occident ont fait de louables efforts pour accommoder les opposés, ce qui représentait pour eux un réel effort, quelque chose contre nature, quand leurs collègues orientaux y semblent enclins naturellement. En témoigne cette phrase ou confiance de Schopenhauer¹¹⁰, crédité à juste titre de l'importation de la philosophie indienne au début du XIXème siècle : "Unir toutes ces antithèses, c'est proprement le thème de ma philosophie" ; Arthur dit bien "unir" (on unit ce qui est séparé) et "antithèses".

Un héritier de Schopenhauer est allé beaucoup plus loin que lui – en abordant les processus mentaux impliqués – et n'a pas été mieux entendu. Il faut dire que Nietzsche, quelque immense que soit sa réputation, n'est pas connu comme un logicien ; il a pourtant semé, parmi les 483 graines de *La volonté de puissance*, un inestimable et inestimé numéro 271, que voici (¹¹¹) :

Nous ne sommes pas à même d'affirmer et de nier en même temps une seule et même chose : c'est là un principe d'expérience subjective ; ce n'est pas une "nécessité", mais *seulement une impossibilité* qui s'exprime là.

Si d'après Aristote le *principium contradictionis* est le plus certain de tous les principes, [...].

Bref, la question reste ouverte : les axiomes logiques sont-ils adéquats à la réalité, ou bien sont-ils des mesures et des moyens pour *créer*, à notre usage, les choses réelles [et] le concept de "réalité" ?... Or, pour pouvoir affirmer la première chose, il faudrait, comme je l'ai indiqué, déjà connaître l'être ; ce qui n'est absolument pas le cas. Le principe ne contient donc pas un *critérium de vérité* mis un *impératif* au sujet de ce qui *doit* passer pour vrai.

[...] Ici règne le grossier préjugé sensualiste qui veut que les sensations nous enseignent des *vérités* au sujet des choses, – nous enseigne que nous ne pouvons pas dire en même temps, du même objet, qu'il est dur et qu'il est mou. (La démonstration instinctive : "je ne puis pas avoir en même temps deux sensations contraires" est *grossièrement et totalement fausse*.)

[...] La logique (comme la géométrie et l'arithmétique) ne s'applique qu'à des êtres figurés que nous avons créés. La logique est la tentative de comprendre le monde véritable d'après un schéma de l'être fixé par nous, plus exactement : de nous mettre à même de formuler et de déterminer le monde véritable...

C'est un fait, "la pensée occidentale (et pas seulement chrétienne) est en quelque sorte "diabolique" (de *diabolos*, "double") : foncièrement manichéenne, elle s'attache à dédoubler le réel en vérité et erreur, bien et mal, et tient pour quasi diabolique, précisément, l'égale aptitude aux contraires, le refus du principe du tiers-exclu. La pensée

bouddhique, en diabolisant le diabolique, en dédoublant toute opposition simple, multiplie les niveaux de réalité, les perspectives d'où l'on découvre les "mille plateaux" du réel." (¹¹²). Nous autres redoutons le paradoxe quand les Bouddhistes, en particulier ceux de l'école *tchan (zen)*, en font volontiers un outil. Nous éliminons les questions insolubles, une école indienne au moins (*avyakṛta*) les classifie et leur applique une méthodologie spécifique.

Heureux augure d'une "philosophie comparée", enfin ? Saluons l'initiative récente d'une dizaine de philosophes et citons deux d'entre eux¹¹³ : "Si la Grèce comme la Chine ont pensé à partir des contraires (*enantia, antikeimena* d'un côté, *Yin et Yang* de l'autre), la pensée grecque en a fait des essences qui s'excluent mutuellement (exclusion dont Platon se sert notamment pour prouver l'immortalité de l'âme), alors que la Chine les a maintenus dans une sorte d'implication mutuelle, sans se livrer à une opération de rupture ou d'exclusion."

Le poète contemporain K. White rapporte de seconde main (via Alan Watts) l'anecdote suivante¹¹⁴. Un jour, lors d'une conférence du maître zen S. Suzuki, quelqu'un pose la question : Monsieur Suzuki, quand vous dites *réalité*, entendez-vous *réalité absolue, métaphysique, ou réalité immédiate, empirique* ? Suzuki réfléchit un instant (ou fait semblant de réfléchir), les yeux fixés sur ses souliers, puis il lève la tête et dit : "Oui".

L'humour est sans doute ce qui manque le plus à la philosophie occidentale* .

* On doit même se demander pourquoi la philosophie, d'elle-même, ne fait pas rire puisqu'elle met en œuvre plusieurs des composantes qui, en d'autres circonstances, déclenchent le rire : prise de liberté avec les niveaux d'organisation hiérarchique, distanciation par rapport à soi-même, emploi fréquent d'une ou plusieurs figures de rhétorique, incongruité de la question, acrobaties et maladresses de la réponse, sophistication du discours, etc. Mais Bergson l'a bien noté dans *Le rire*, "beaucoup de choses sont comiques en droit sans l'être en fait".

Nouvelles pistes

Avons-nous vu l'essentiel ? L'auteur espère, bien entendu, avoir fait le tour des principales idées publiées. S'il en est ainsi, une décision courageuse s'impose : il convient de se décourager ! En effet, si l'on admet qu'aucune réponse consensuelle n'a pu être trouvée depuis l'an ~500, on doit craindre qu'elle ne le soit jamais. Il est certainement révélateur qu'un cercle composé des meilleurs penseurs, toutes disciplines confondues, du second quart du siècle dernier, a explicitement et expressément renoncé à la quête de l'Être, décidant en quelque sorte de murer la chambre la plus secrète de l'édifice.

Mais une question s'ensuit : toutes les voies ont-elles été cultivées ou suffisamment explorées au cours de ces deux millénaires et demi ? Ici, l'auteur avance résolument que *non*. Certes, épistémologie et mathématiques ont bien contracté union et toute la logique s'en est trouvée renouvelée, peut-être pervertie. (Curieux mariage, entre parenthèses, qui remonterait à l'idée du mathématicien G. Boole de dérober la logique aux philosophes et de réduire l'algèbre à des choix binaires). Cependant, un certain nombre de concepts, de théories, même de disciplines nouvelles sont apparues par la suite, qui apparemment n'ont pas diffusé autant qu'il convenait.

Tel est l'objet du nouveau tour d'horizon qui suit. On progressera, cette fois, sans ordre délibéré : les idées comme elles viennent, c'est-à-dire comme elles semblent venir. Et puisqu'il serait hors de propos, vers la fin de cette petite étude, de dresser un tableau didactique des "grands concepts scientifiques modernes", on supposera ce

tableau connu et l'on procédera délibérément par allusion : en évoquant ces concepts sans les définir, encore moins les remettre en cause.

* * *

Sans définir les concepts ? Mais certainement ! Car il faut maintenant évoquer le concept d'*information* et personne n'a encore su définir l'information en tant qu'objet de science ; à ce point qu'une comparaison a été proposée (F.J. Varela¹¹⁵) avec la notion de phlogistique, ce fluide mystérieux qui a pu rendre compte pendant des siècles de tous les échanges chimiques que l'on pouvait considérer comme liés au feu. A défaut d'une définition de l'information, on pourra plagier Saint Augustin : l'information, je sais ce que c'est quand je n'y pense pas, je ne le sais plus quand j'y pense... Depuis la formule célèbre de N. Wiener, "Ce n'est ni de la masse, ni de l'énergie", les meilleures définitions de l'information procèdent par analogie ou par antithèse ; ainsi H. Laborit¹¹⁶ : "Ce quelque chose qui fait que le tout n'est pas seulement la somme des parties". Aujourd'hui, je vous propose : l'information est tout ce qui s'échange entre les choses, organismes vivants compris, sans être mesurable en termes de matière ou d'énergie.

Non mesurable... et pourtant, selon un physicien d'envergure¹¹⁷, "tous les progrès de la physique du XXème siècle conduisent à considérer l'information comme une quantité physique, au moins aussi fondamentale et irréductible que la masse, la durée ou la longueur, une quantité que l'on ne peut traiter comme un nombre pur que parce que la constante de Boltzmann [voir plus loin], qui traduit la limite de sa divisibilité, est une constante universelle que l'on peut poser égale à 1."

Il est vrai et bien connu que l'information a été accommodée à tant de sauces (plus exactement : a servi à accommoder tant de plats) qu'il est devenu simplement

impossible de traiter d'une "théorie de l'information" qui serait applicable à une telle nébuleuse de champs. Le premier à dénoncer ces extensions a été le découvreur lui-même, C.E. Shannon (1916-2001), qui avait intitulé son texte fondateur, co-rédigé avec W. Weaver, *Théorie mathématique de la communication*¹¹⁸ : un champ dûment délimité.

La notion d'information se trouve être tout à fait pertinente à notre sujet mais ne lui a été appliquée que de manière marginale, ceci par les linguistes. Ceux-ci, en effet, l'ont utilisée pour comparer des langages sur une base objective, quantifiable et commune. C'est un collègue aîné de Shannon, R.V.L. Hartley, lui aussi ingénieur dans la même compagnie de téléphone, qui avait mis les linguistes sur la voie en édictant une formule simple pour la mesure du contenu d'un message (multiplier le nombre de signes du message par le logarithme du nombre des lettres de l'alphabet, et formules dérivées). Ainsi peut-on, ce qui est fort curieux, comparer la précision, la redondance, la richesse des alphabets, des mots, des littératures ; ainsi apprend-on que l'art de Racine est de combiner les éléments d'un vocabulaire assez pauvre. Etc. Mais est-on passé alors de la linguistique à la logique ? A-t-on essayé de quantifier le contenu informationnel d'une proposition triviale ? d'une proposition métaphysique ? au risque de découvrir que ce contenu peut tendre vers zéro ?

Ici, rêvassons un instant. Dans l'histoire de la pensée, tout ne se passe pas pour le mieux dans le meilleur des mondes possible. Si Leibniz – c'est bien de lui qu'il s'agit – l'esprit le plus ouvert de son temps, qui pratiquait logique, mathématiques, linguistique, ontologie et tant d'autres choses, qui travaillait à un langage universel et lança l'idée d'une sorte d'algèbre philosophique (*Calculus* ! recommandait-il. Calculons !), si Leibniz avait disposé de la notion d'information... Rêvassons aussi sur la personnalité de Shannon lui-même, chercheur modeste

et discret, le premier à rendre justice à ses prédécesseurs dans ses écrits, inquiet du tapage fait autour de son invention, et aussi essayant un monocycle de son invention dans les couloirs du laboratoire. Tout s'est passé comme si, une fois trouvée la mesure de l'information, Shannon avait appliqué ses efforts à ne pas l'utiliser à autre chose que des problèmes de téléphonie¹¹⁹. Pourtant, il avait appelé la nouvelle unité physique "logon", un mot chargé s'il en est ; d'autres ont proposé "shannon", "hartley" ou "infon", c'est le "bit" (Binary Unit of Information) par paquets de huit (octets) qui a été retenu après l'insuccès d'un "binit".

Revenons à la "théorie de l'information" en sacrifiant à ce raccourci. Elle fait beaucoup plus qu'introduire du quantifiable dans la pensée, ce qui déjà est inouï. Elle ouvre la possibilité d'inclure la pensée dans le monde physique, et cette fois, c'est de "physique" au sens moderne qu'il s'agit, non plus de la projection de phénomènes mentaux dans la nature (φύσις). Ceci, bien évidemment, pèse sur la question du réel, ceci révolutionne la question mais il s'agit d'une révolution virtuelle, silencieuse. Reprenons et résumons :

a. La pensée implique (sans pour autant se réduire à) un exercice de maniement de l'information.

b. Une équivalence a été trouvée entre le contenu d'information et l'état thermodynamique d'un système. Il existe pour cela une constante, l'incroyable, l'époustouflante constante de Boltzmann qui lie probabilité et entropie (ou l'inverse de l'entropie : la négentropie).

c. Penser, que ce soit penser à acheter le pain ou penser l'Être, a quelque chose de biologique et de physique. Ce qui instantanément fait surgir un mystère nouveau : qu'entend-on par "équivalence" ?

d. Puisque l'information n'est pas gratuite, la pensée ne l'est pas non plus. "Toute connaissance a un coût" pose G. Cohen-Tannoudji¹²⁰ en ne pensant pas qu'à la physique.

e. Il y a donc des contraintes physiques, et peut-être des limites, à l'acte de penser.

* * *

Non moins rebelle à la définition et non moins puissant en ses implications : le *système*. Oublions le sens courant et intuitif car il est flou et même ambigu de par sa connotation péjorative : des œillères, des ornières pour la pensée. C'est ce dernier aspect que Claude Bernard¹²¹ réproouvait et qui le faisait maugréer, dans son positivisme un peu affecté : "Qui a jamais vu un système ? ". Objection sommaire (docteur, qui a jamais vu une maladie ?) et dont le maître s'est expliqué¹²² : "La médecine expérimentale est [...] antisystématique et antidoctrinale. [...] Tout en fuyant les systèmes philosophiques, j'aime beaucoup les philosophes et je me plais infiniment dans leur commerce. En effet, au point de vue scientifique, la philosophie représente l'aspiration éternelle de la raison humaine vers la connaissance de l'inconnu".

Il existe depuis un demi-siècle déjà une acception scientifique au mot "système", scientifique autant qu'une idée peut l'être : communicable, testable, applicable, etc. ; et depuis une trentaine d'années, un nom de discipline ou d'école de pensée s'efforce d'acquérir droit de cité dans le monde scientifique : la systémique¹²³ ; si ce mot ne vous dit pas grand chose, lisez par exemple l'article de J.-L. Lemoigne (¹²⁴). Donnons-nous rendez-vous en 2100, il sera très intéressant de savoir si ce terme s'est imposé ou s'il sera tombé en désuétude comme ceux de cybernétique ou de structuralisme (voir un peu plus loin) ; nous saurons aussi, en 2100, si des réactions de type créationniste se sont manifestées à l'instar des mouvements dits anti-évolutionnistes actuels.

Avant de poursuivre, vérifions que nous parlons de la même chose. Pour ce faire, qu'il suffise d'aligner les mots-clefs suivants : communication, émergence, globali-

té, hiérarchie, information, interaction, organisation, régulation, réseau, rétroaction, structure. L'omission de "auto-organisation" et de "finalité" est volontaire car, de toute évidence, ces termes prêtent à des développements non objectifs qui seraient ici hors-sujet.

Pour procéder, de manière purement opérationnelle, des sciences dites dures aux sciences implicitement molles, et sous réserve d'évoquer plus loin les systèmes thermodynamiques, c'est sans doute parmi les sciences dites de la nature que la systémique est la mieux introduite, l'écologie moderne étant désormais présentée et enseignée comme une écosystémique¹²⁵. On se souvient que l'un des pères fondateurs a été le biologiste L. von Bertalanffy¹²⁶. Une première ou la première application en médecine est celle de E. Bernard-Weil¹²⁷.

Côté sciences de l'homme, qu'en est-il ? C'est en linguistique qu'un pont a été jeté vers 1900 par F. de Saussure avec sa définition du système¹²⁸ comme "totalité organisée, faite d'éléments solidaires ne pouvant être définis que les uns par rapport aux autres en fonction de leur place dans cette totalité". Les Saussure sont connus comme une lignée de grands pionniers, Ferdinand est ici révolutionnaire ! L'esprit systémique a ensuite gagné quelques autres domaines mais sous un autre nom, celui de structuralisme. Ce rapprochement semble récent (cf. J.-L. Lemoigne cité précédemment) mais se justifie du plus aisément : les mots-clefs énumérés dans la page précédente se retrouveraient ici intégralement. Comme leurs collègues, les structuralistes croient en une structuration sous-jacente aux phénomènes et en l'interaction des composants ; sans employer le terme "émergence", ils professent que le tout est quelque chose de plus que la juxtaposition des parties. Applications : en anthropologie, préhistoire, linguistique, esthétique, sociologie, cela est bien connu, mais aussi psychologie aussi avec J. Piaget et ses "structures mentales" dont il précise : "Elles ne sont

pas données d'avance ni dans l'esprit humain, ni dans le monde extérieur tel que nous le percevons ou l'organisons. Elles se construisent par interaction entre les activités du sujet et les réactions de l'objet" ¹²⁹. Aucune incursion reconnue, toutefois, parmi les sciences dites dures : le structuralisme demeure avant tout l'affaire des "sciences de l'homme" qui l'exposent dans ce langage que les scientifiques tiennent poliment pour bavard... et dont l'article "Structuralisme" de la plus indispensable des encyclopédies contemporaines¹³⁰ donne le malheureux exemple : douze pleines pages au terme desquelles le lecteur ignore toujours en quoi consiste le structuralisme. Dommage !

Pour qui en douterait, nous sommes toujours dans le vif du sujet. Le philosophe français G. Deleuze parle quelque part¹³¹, à propos du structuralisme, d'un troisième règne entre le réel et l'imaginaire. Parallèlement, lors de tous les séminaires et congrès de systémique¹³², un conférencier, au moins, s'interroge sur le degré de réalité du système, avec quelque naïveté à mon avis ; le débat est typiquement : nominalisme contre platonisme ! Les vrais problèmes sont increvables, nous l'avons déjà vu. Les deux mouvements s'inscrivent dans le droit fil de la quête du réel. Comme le faisaient les idées pour Platon, les structures pour Cl. Lévi-Strauss et les systèmes pour L. von Bertalanffy jouent le rôle d'un nouveau réel : dernier bastion, référence ultime avant l'absolu. Une dernière citation, toute récente : "A la pseudo-réalité du sensible, l'esprit est alors amené à substituer la réalité des structures du monde. [...] La réalité, c'est la structure des choses" (F. Alquié¹³³).

Systémique et structuralisme ainsi réunis, concluons sur les systèmes. Dans l'excellent *Que sais-je ?* cité plus haut, D. Durand expose "trois grandes catégories de systèmes" : physiques, vivants, sociaux. Sauf erreur, on demeure dans l'attente d'une catégorie "systèmes de pensée".

Car il y aurait de l'ouvrage ! Tout au long de cet poursuite du réel, chaque fois que le pas nous a manqué, qu'un élément a filé entre nos doigts, qu'un autre élément s'est trouvé en deux endroits à la fois ou bien remplissait deux rôles, chaque fois que le penseur s'est trouvé impliqué dans la pensée, à chaque fois la difficulté ne venait-elle pas d'un défaut d'organisation, de quelque chose qui clochait dans le... "système" ? Certes, ce sont là des questions de logique et ne confondons pas logique et système.

Non, ne confondons pas logique et système, les statuts sont différents. Si la logique est un choix de cadres formels pour la réflexion, la systémique est l'un de ces cadres, cadre remarquablement défini et explicite mais qui, sauf erreur, n'a pas encore été utilisé en logique !

Cependant, même dans une évocation qui se veut brève, il faut signaler que la systémique a son talon d'Achille, une vulnérabilité si bien cachée que l'on va froisser les systémiciens (tels qu'ils se désignent) en la dévoilant ; procédons délicatement :

- En thermodynamique, grand soin a été pris depuis Carnot de distinguer systèmes ouverts et systèmes fermés selon qu'ils échangent, ou non, de la chaleur avec le milieu. Le malentendu pointe dès lors que l'on aborde les échanges de matière et l'on introduit alors la spécification de système "isolé" ou pas. Enfin, s'agissant des systèmes cognitifs, la distinction devient cruciale ; ce paragraphe de Piaget¹³⁴ en donne la mesure :

Un système de logique constitue bien une totalité fermée quant à l'ensemble des théorèmes qu'il démontre, mais ce n'est là qu'une totalité relative, car le système reste ouvert par le haut quant aux théorèmes qu'il ne démontre pas (notamment les indécidables à cause de limites de la formalisation) et ouvert par le bas, car les

notions et axiomes de départ recouvrent un monde d'éléments implicites.

- En écologie, une ambiguïté similaire (généralement vite dissipée, faute de quoi source de controverses) est celle de l'inclusion, ou non, de l'environnement dans l'écosystème et des limites assignées à cet environnement : la forêt, la région, le pays, la planète, la galaxie ?

- Plus généralement, s'agissant des "systèmes complexes", on lit d'un ouvrage à l'autre qu'ils sont ouverts par définition, ou bien à la fois ouverts et fermés – à moins que, en troisième option, la question ne soit éludée.

Or si l'on en vient à traiter de la pensée comme d'un système, ce que je remets au dernier chapitre, la question des limites du système est primordiale. Là d'ailleurs réside peut-être le premier bénéfice d'un rapprochement entre logique et systémique.

* * *

La cybernétique ? En traitant parallèlement des machines et des systèmes vivants – cerveau humain inclus –, en développant conjointement dans ces deux supposés mondes les notions d'information, de programme, de contrôle, de rétroaction, de régulation, de réseau..., la cybernétique aura donné un salutaire torticolis à toutes sortes de têtes pensantes pendant un demi-siècle. Témoins actuels : ordinateurs, automates, robots, sondes génétiques, etc.

Pourtant, on ne parle plus de cybernétique aujourd'hui qu'entre parenthèses. Le mot s'est fossilisé, comme si l'organisation du savoir et de la recherche n'en avaient plus besoin. Curieux destin que ce feu de paille intellectuel, peut-être le premier mouvement réellement interdisciplinaire (mieux que pluridisciplinaire) pour la compréhension des fonctionnements, de tous les fonctionnements. Le prochain dictionnaire des sciences pourra dire

simplement, en une ligne : "Cybernétique : voir Communication ; Informatique ; Intelligence artificielle ; Modélisation ; Robotique".

Depuis peu d'années, alors que cette cybernétique-là semblait s'être effacée derrière ses produits, on nous parle d'une "cybernétique de deuxième ordre" ou, selon la définition de son initiateur H. von Foerster¹³⁵, de "cybernétique des systèmes observants". Le mouvement antérieur devient alors, rétroactivement, cybernétique de premier ordre ou des systèmes observés... Cette situation laisse perplexe. La cybernétique nouvelle est à la fois... :

- peu de choses. Surenchère. Redécouverte des vieux, très vieux problèmes. Le soi-disant postulat de H. von Foerster "L'environnement tel que nous le percevons est notre invention" (¹³⁶) est tout bonnement présocratique ;

- beaucoup de choses car les systèmes sont traités comme autonomes, secrétant leur information au lieu de se laisser piloter par l'information extérieure. A nouveau, qu'est-ce que l'information ?

A suivre, donc. Il y aura peut-être une troisième cybernétique.

* * *

Un concept, une expression chassent l'autre. On vient de voir ce qu'il en est de "cybernétique", il faut maintenant dire un mot de "sciences cognitives". Le champ est très voisin, du moins pour ce qui est de notre propos.

Autre intitulé selon F.J. Varela¹³⁷ : "Sciences et technologies de la cognition (STC)".

Définitions successives (même référence) : "C'est ainsi que l'on désigne l'analyse scientifique moderne de l'esprit et de la connaissance sous toutes ses dimensions. [...] Au moyen de la technologie, l'exploration scientifique de l'esprit tend à la société un miroir d'elle-même ignoré, bien

au-delà du cercle du philosophe, du psychologue ou du penseur. [...] L'étude de systèmes cognitifs constitués de symboles physiques. [...] Notre tâche est de comprendre les origines de la perception et de la cognition comme nous les appréhendons effectivement dans notre vécu."

Ceci est à la fois vaste et dangereusement réducteur. Serait-ce un nouveau cas de "fascination par l'outil" (les deux outils magiques étant ici l'ordinateur et la modélisation)? Sous la plume du même auteur, le statut des sciences cognitives reste indécis : "un domaine pluridisciplinaire encore mal défini"... "pas une science établie ni mûre " mais "la science reconnaît pleinement sa légitimité".

On voit qu'une gestation est à l'œuvre, dans laquelle les notions d'émergence et d'auto-organisation, auxquelles allusion a été faite plus haut, sont déterminantes. Avec les sciences cognitives et, en particulier, le constructivisme, on est en train de passer du cerveau-machine, processeur d'information, au cerveau-source, *source d'information* comme Bergson l'a pressenti dans l'une des plus énigmatiques de ses assertions¹³⁸ : "Nous devons entendre par "esprit" une réalité qui est capable de tirer d'elle-même plus qu'elle ne contient".

De la représentation du réel, on passe ainsi à la création du réel. Il fallait s'en douter, cette étape a eu ses précurseurs lointains, par exemple en la personne de Tchouang Tseu : "Les choses deviennent ce qu'elles sont à mesure que nous les disons telles" (¹³⁹).

* * *

Le chapitre annonçait : nouvelles pistes. Ce qui suit n'est pas du tout nouveau et ne constitue pas une piste sûre mais doit être pris en compte. Intitulons cela *action, réaction, rétroaction, interaction*.

Il existe dans les fondements de la mécanique et de la dynamique un théorème que l'on enseignait naguère au

lycée sous le nom d'action et réaction : toute force appliquée en un point..., etc. ; on appelle cela aujourd'hui l'égalité des torseurs. Or l'un des premiers enseignements de l'histoire de la pensée, toutes disciplines réunies, n'est-il pas que les idées s'opposent ? Elles s'opposent chez les hommes (conflits d'idées, de théories, d'écoles, d'individus) mais aussi sur le terrain de la logique. Moins d'une génération après que les premiers Présocratiques se soient demandé ce qu'il y a au fond des choses ou derrière les choses, ils ont envisagé qu'il n'y ait rien ; sitôt explicitée la question "être", une question "non-être" est venue. Sans chercher à approfondir l'analogie, on peut proposer très sérieusement bien qu'en termes plaisants le théorème suivant (qui reste à démontrer) : "L'introduction (ou la prise de conscience de l'existence) d'une idée dans une réflexion, sur quelque sujet que ce soit, fait naître virtuellement mais immédiatement une idée négative de la première ; dans la pratique, la formulation explicite de la seconde idée peut être différée".

Ce oui/non existe-t-il dans l'univers – à quelque degré de réalité que ce soit, oublions ceci un instant – indépendamment de l'homme ? Grand mystère, celui d'une connivence entre l'organisation du monde et celle du cerveau. C'est là, aux côtés des projections les plus sommaires, voire fantaisistes, l'expression la plus sensée du paradigme hermétique (qui remonte à Hermès Trismégiste, sinon à Thot) d'une "correspondance" entre macrocosme et microcosme et qui a constitué, selon une expression très judicieuse de Witkowski¹⁴⁰, la "théorie standard de la Renaissance".

"Action/réaction" fait penser à "rétroaction" et, ce faisant, on passe de la physique à l'ensemble des sciences car tout le monde parle de rétroaction. Tout le monde... sauf, semble-t-il, les épistémologistes. N'y aurait-il pas quelque préjugé en faveur de la Pensée, celle-ci se devant d'être noble, noble comme l'espèce humaine dont elle serait

l'apanage et la fierté ? Or noblesse implique liberté. La pensée se doit d'être libre et illimitée, donc exempte de toute contrainte, de tout automatisme !

En descendant vers le fond des choses ou en remontant les niveaux hiérarchiques de la systémique – selon votre préférence – on accède à une notion à la fois plus neutre et plus générale encore. Plus neutre parce que "réaction" comme "rétro-action" sont passibles d'une connotation téléologique et, dès ce pas franchi, le penseur le plus se-rein ne se contrôle plus ; plus générale parce que, sous réserve d'une théorisation qui reste à formuler, cette notion-là est de portée universelle.

Il s'agit de l'*interaction*. Comme annoncé en début de chapitre, on se gardera bien de dire ou de rappeler ce que peut désigner un terme aussi puissant. Rappelons cependant combien sa position est "centrale" dans la physique actuelle, par exemple sous la plume de J.-M. Lévy-Leblond¹⁴¹ : "La physique théorique a pour ambition constante, mais pour l'instant inaboutie (sauf pour les interactions électromagnétique et faible) de tenter de réduire la multiplicité des interactions fondamentales en les unifiant, partiellement ou totalement". Or qui parle d'interaction en ontologie, en logique, en épistémologie ? Je ne dispose que d'une référence ; encore celle-ci demeure-t-elle inédite¹⁴² et son auteur ne se réclame-t-il nullement de la qualité de philosophe, mais sa formule pèse lourd, aussi lourd que les trois mots latins de qui vous savez. La voici sans autre commentaire, dans l'espoir que l'auteur s'en chargera prochainement : "Exister, c'est interagir" (S. Frontier, inédit) ; en latin s'il le faut : *Interago ergo sum*. Ceci vaut bien d'être rapporté dans une histoire du réel.

* * *

Incertitude et indétermination, complémentarité, incomplétude, indécidabilité.

Les points sur les *i* dans les écrits des fondateurs

W. Heisenberg¹⁴³

On a établi qu'il est impossible d'indiquer simultanément, à volonté et exactement, la position et la vitesse d'une particule atomique. On peut mesurer exactement la position mais alors l'intervention de l'instrument d'observation interdit jusqu'à un certain point de connaître la vitesse ; dans le cas contraire, la connaissance de la position devient imprécise lorsqu'on mesure la vitesse, si bien que la constante de Planck a constitué une limite inférieure d'approximation du produit de ces deux imprécisions.

[...] La connaissance incomplète d'un système doit représenter une part essentielle de chaque énoncé de la théorie des quanta.

W. Heisenberg¹⁴⁴, plus formellement

On pouvait parler de la position et de la vitesse d'un électron comme dans la mécanique newtonienne et on pouvait observer et mesurer ces quantités ; mais on ne pouvait fixer ces deux quantités simultanément avec une précision arbitrairement élevée. Il se révéla qu'en fait le produit de ces deux imprécisions ne pouvait être inférieur à la constante de Planck divisée par la masse de la particule. Et des relations similaires pouvaient être formulées pour d'autres cas expérimentaux. On leur donne en général le nom de relations d'incertitude ou de principe d'indétermination.

N. Bohr¹⁴⁵

Loin d'être contradictoires, les différents aspects des phénomènes quantiques qui apparaissent ainsi dans des conditions expérimentales exclusives l'une de l'autre, doivent être considérées comme "complémentaires", en donnant à ce mot un sens nouveau. Ce point de vue de la "complémentarité" ne signifie nullement que l'on renonce arbitrairement à une analyse détaillée des phénomènes atomiques ; il est au contraire l'expression d'une synthèse rationnelle de toute la somme d'expérience accumulée dans ce domaine, expérience qui transcende les limites

entre lesquelles l'idéal de causalité trouve ses possibilités naturelles d'application.

[...] Les relations d'incertitude de Heisenberg expriment l'indétermination réciproque que comporte la fixation des variables cinématiques et dynamiques dans la définition d'un système physique.

[...] Fort éloigné de tout mysticisme étranger à l'esprit de la science, le point de vue de la complémentarité doit être considéré comme une généralisation logique de l'idéal de causalité [...]; il porte sur les conditions logiques que doivent remplir en physique atomique la description et la compréhension de l'expérience.

K. Gödel, rendu accessible aux non-mathématiciens par un professeur d'université¹⁴⁶

Le sens des théorèmes d'incomplétude est principalement qu'il n'existe aucun langage universel de preuve mathématique. Cela n'empêche qu'un langage comme celui de la théorie usuelle des ensembles capte 99,9 % des preuves mathématiques.

[...] L'incomplétude, qui n'est jamais absolue (ce ne sont jamais les mathématiques globalement qui sont incomplètes, mais seulement des systèmes individuels de démonstration), et des indécidables qui eux non plus ne sont jamais indécidables mais seulement indécidables vis-à-vis d'un formalisme donné, ont peu d'incidence sur le travail de la grande majorité des mathématiciens.

Il faut maintenant évoquer un lot de cinq notions qui toutes ont déjà prêté à maintes extensions abusives en dehors du domaine pour lequel elles avaient été conçues ; on procédera donc très précautionneusement, c'est-à-dire en précisant qui parle de quoi. Ces notions sont les suivantes (avec, entre parenthèses, le nom du chercheur qui leur a conféré la célébrité) : *incertitude* et *indétermination* (W. Heisenberg), *complémentarité* (N. Bohr, qui a aussi parlé quelquefois de "correspondance") et *incomplétude* et *indécidabilité* (K. Gödel).

Il y a eu, il y a extension abusive chaque fois que, outrepassant le pouvoir évocateur de la métaphore, un auteur a introduit l'un de ces termes dans un contexte autre que celui d'origine afin de consolider une opinion ; ce procédé relève sans doute de la "faute de catégorie" du logicien G. Ryle. Le plus souvent, la motivation est de montrer, sous la caution de sciences aussi intimidantes que la physique ou les mathématiques, que la raison, poussée à ses dernières extrémités, est imprécise et subjective.

Sur l'incertitude et l'indétermination, qu'il suffise ici de citer Heisenberg, prix Nobel de physique qui ne nourrissait ni crainte, ni mépris de la philosophie (*voir l'encart, page suivante*). Deux remarques seulement : (1) Dans ces textes, l'imprécision et la subjectivité ne sont guère de mise. (2) A l'origine, on disait indifféremment "indétermination" et "incertitude", plutôt "indétermination" chez Heisenberg lui-même, sans doute par réaction au déterminisme qui avait prévalu jusque-là. C'est par la suite que le second terme, ouvrant au doute total, a malencontreusement pris le pas.

La constante de Planck n'est pas un caprice, elle vaut $6,626176 \cdot 10^{-34}$ joules par seconde. Les équations de Bohr, de Heisenberg et de Schrödinger ne sont pas des galéjades, elles assignent des limites quantitatives à la précision des observations et des mesures en physique des particules. Ceci est une chose. Hélas, une notion n'est jamais loin d'une autre... ; celle de hasard n'était pas loin, ne serait-ce que par antinomie avec le sacro-saint déterminisme. Einstein, qui était également homme et violoniste donc doué d'affectivité, n'aimait pas le hasard, comme il l'a dit (*voir formule célèbre ainsi que la prochaine citation*). Sur le plan rationnel, ceci l'a conduit vers 1920 à combattre la mécanique quantique après avoir tant contribué à sa gestation : "La faiblesse de la théorie réside, d'une part, en ce qu'elle ne nous rapproche guère d'une unification avec la théorie ondulatoire, d'autre part en ce que les instants et

les directions des processus élémentaires y sont laissés au hasard" ¹⁴⁷. Force est de remarquer qu'aucune de ces deux raisons n'est de celles qui servent ordinairement à réfuter une théorie. De plus, s'agissant de mesures de vitesse et position de particules, il y a vice logique puisque la nouvelle théorie révisé profondément ces notions, donc modifie les fondements qu'elle conteste ; cette contradiction persiste dans les exposés actuels ¹⁴⁸. Mais que dire quand les physiciens les plus prestigieux confirment que "l'événement microphysique individuel est indéterminé" ¹⁴⁹ et que "la mécanique quantique introduit un élément inévitable d'imprécision et de hasard dans la science" ¹⁵⁰ ? Que faut-il donc dire ? Inlassablement, qu'imprécision ne signifie pas hasard ! Niels Bohr le répétait dans ses conférences ¹⁵¹, la complémentarité n'implique nulle "renonciation" (voir, dans l'encadré précédent, la première des trois citations de cet auteur).

Sous l'aspect épistémologique, la paternité du principe de Heisenberg devrait, en fait, être partagée avec Bohr comme je l'ai déjà raconté ¹⁵² et cette étape capitale peut être datée de 1927 (¹⁵³). Le second était pleinement averti de la portée philosophique de cette découverte physique, au point que l'on doit se demander si ce n'est pas une intuition épistémologique qui a guidé, en cette occasion, la physique théorique. Quoi qu'il en soit, voici ce que disait Niels Bohr ¹⁵⁴ dans ses conférences entre 1925 et 1929 (son idée et son mot à lui étant la "complémentarité") :

Dans tous les domaines de la connaissance, la nature de la conscience détermine un rapport de complémentarité entre l'analyse des concepts et leur application immédiate. [...]

L'union des aspects physique et psychique de l'existence présente un rapport particulier de complémentarité, qui ne peut s'exprimer intégralement d'une manière intuitive au moyen de lois unique-

ment physiques ou uniquement psychologiques.
[...]

La principale difficulté que nous rencontrons dans cette voie – celle d'Einstein : adapter graduellement les formes d'intuition dérivées des perceptions sensorielles à une connaissance des lois naturelles peu à peu approfondie – provient de ce que, somme toute, chaque mot de notre langue dépend de ces formes d'intuition.

Voici, en quelques mots, le problème épistémologique qui se pose. D'une part, la description de l'activité de notre pensée exige que le contenu de la pensée, donné objectivement, soit mis en présence d'un sujet qui l'examine ; d'autre part – comme cela résulte déjà de cette affirmation même – on ne peut établir aucune séparation définitive entre objet et sujet, puisqu'en effet ce dernier concept appartient lui aussi au contenu de la pensée. Il s'ensuit que tous les concepts, ou plutôt tous les mots, n'ont qu'un sens relatif, dépendant du choix arbitraire de notre point de vue ; de plus, il sera en général nécessaire de nous placer à différents points de vue pour éclairer sur toutes ses faces un seul et même objet, ce qui rend impossible une description univoque de cet objet. Strictement parlant, l'analyse consciente d'un concept exclut en effet toute application immédiate de celui-ci.

Ces vues n'ont pas d'incidence sur nombre d'activités mentales mais elles sont révolutionnaires pour la réflexion métaphysique. De même, peut-être, que la relativité et l'indétermination ne se manifestent pas dans la physique de la vie quotidienne mais deviennent les clés de la physique des particules ? En ce cas, il reste à définir le domaine de compétence de la complémentarité, telle que présentée ci-dessus par Bohr, dans le champ de la philosophie.

Prolongeant ces vues, des auteurs postérieurs de diverses compétences ont pris le risque de s'appuyer sur un parallélisme entre les domaines quantiques et psychique. Cela est certes tentant mais reste à affiner, pour le moins, comme on le redit à la fin de cet Essai. Citons par exemple S. Lupasco¹⁵⁵ : "Dans l'introspection considérée comme opérant en vase clos, du psychique sur le psychique, [on voit] jouer les Relations d'Heisenberg, parce que, des actualisations et des potentialisations très nettes n'étant plus possibles, l'observateur va perturber la chose observée [...].

Quant à l'incomplétude dont nous avons déjà parlé (p. 78) et à l'indécidable, rappelons que K. Gödel n'a porté nulle estocade mortelle aux mathématiques comme l'eût fait un vil saboteur ou un perfide transfuge. Il a seulement assigné des limites à la formalisation des mathématiques ! Pour le reste, les mathématiques vont bien, merci pour elles.

Cette mise au point rend claires les raisons pour lesquelles les cinq notions sont ici présentées en bloc. En effet, elles concourent aux propositions suivantes :

- a. la connaissance est, en quelque sorte, auto-limitée,
- b. dans l'étude d'un problème, d'un phénomène, d'un système, il arrive un moment où de l'information fait défaut et où l'étude doit s'arrêter, à moins d'un apport extérieur,
- c. ne peuvent être dissociés ni l'objet et le sujet, ni l'expérience et l'expérimentateur, ni le phénomène et l'observateur.

On peut ajouter, sur un plan purement sociologique, un quatrième point commun : le même succès médiatique des quatre termes. C'est ainsi qu'à propos de l'incomplétude, on a parlé d'une véritable "gödelite".

Nous avons mis en garde, un peu pus haut, sur les extensions abusives. On pourrait donc craindre que

l'utilisation de ces notions en épistémologie ne soit elle-même abusive. Il n'en est rien, dans la mesure où la pensée s'appuie sur un système physique ; en écrivant ces derniers mots, nous nous tenons à bonne distance du piège, nous nous gardons de toute réduction ou assimilation entre cerveau et pensée, "mind and matter"... !

Or ce système-là est des plus structurés, des plus hiérarchisés, des plus complexes qui soient, c'est même le plus "SHC" (Système Hyper-Complexe¹⁵⁶) des SHC, le plus complexe qui soit à l'échelle d'un organisme vivant : cent milliards de neurones, etc. (voir un peu plus loin). De plus, sous une perspective historique, ce système fonctionne dans le contexte de la fabuleuse richesse des acquis culturels accumulés par la communauté (virtuelle) de la petite centaine de milliards d'hommes* qui ont vécu au cours des derniers cent mille ans écoulés depuis l'apparition de l'espèce *Homo sapiens*, ou depuis Adam si vous préférez. On peut aussi considérer que le genre humain (*Homo*) co-évolue avec son environnement ("le monde") depuis trois millions d'années pour le moins.

* * *

Dernière piste : les bases biologiques de la pensée. Voilà bien longtemps, au moins depuis qu'Alcméon et Philolaos¹⁵⁷, au VI^{ème} siècle avant notre ère, sur les côtes de la Calabre actuelle, ont assigné au cerveau le siège de l'intelligence, voilà bien longtemps que l'origine immédiate de la pensée de l'homme est localisée dans une certaine partie de son corps. Ceci devrait aurait pu nous inciter à davantage de circonspection dans la fierté et la confiance que nous pouvons avoir en ladite pensée.

Aussi ancien est le souci, voire la prise en compte, d'une relation sujet/objet. Pour ménager une maxime trop

* Estimation comprise entre 60 milliards en cent mille ans (sources récentes diverses) et 90 milliards en trois millions d'années (P. Chau-nu, introduction à l'*Encyclopédie des religions* de G.J. Bellanger).

ressassée de Protagoras, citons plutôt celle de Parménide¹⁵⁸, aussi limpide que méconnue : "L'acte de penser et l'objet et la pensée se confondent". Aux temps modernes : "On ne connaît de la nature que ce que l'on y met" dit Kant¹⁵⁹ ; "L'intelligence organise le monde en s'organisant elle-même" dit Piaget¹⁶⁰ ; voyez aussi, au tout début de cet Essai, l'épigraphe empruntée au physicien Eddington. La sagesse populaire est avertie : "Tout se passe dans la tête"¹⁶¹.

Cette modestie est louable de la part du roseau pensant, cette allégeance aux lois de la nature est d'une courtoisie élémentaire mais les temps sont arrivés, au vu des progrès de la biologie, de prendre le taureau par les cornes. La neurobiologie s'y emploie, les "sciences de l'homme" s'y mettent. La psychophysiologie, la neuropsychologie existent depuis un ou deux siècles, il y a maintenant une neurophilosophie (¹⁶²), une neurolinguistique (¹⁶³). Entre les sciences dites du vivant et de l'homme, c'est probablement l'interface la plus féconde qui s'offre aujourd'hui à la réflexion humaniste avec, inévitablement, tous les risques inhérents à la confrontation de domaines, d'approches et de contextes traditionnellement si différents. Saluons l'incroyable prescience de Schopenhauer¹⁶⁴ qui, quand il écrivit ce qui suit vers 1850, ne pouvait pas s'aventurer très avant dans la neurobiologie : "La conscience repose immédiatement sur l'intellect, mais celui-ci repose sur un processus physiologique. Ce processus est manifestement le fonctionnement du cerveau, et il a par conséquent pour condition la coopération des systèmes nerveux et cellulaire, mais plus directement le cerveau, qui est nourri, animé et continuellement agité par le cœur. C'est par la construction artistique et mystérieuse du cerveau, tel que l'anatomie le décrit mais la physiologie ne comprend pas, que le phénomène du monde objectif et le rouage de nos pensées s'effectuent".

Un obscur ouvrage de vulgarisation paru il y a vingt-cinq ans¹⁶⁵ s'intitulait *Dix milliards de neurones*. Dix ans après, le même sujet traité par un autre auteur s'intitulait *Cent milliards de neurones*¹⁶⁶. Et que de nouvelles découvertes sont à raconter aujourd'hui ! Ainsi :

- L'imagerie en résonance magnétique, la magnéto-encéphalographie et d'autres techniques d'imagerie médicale permettent de localiser dans le cortex les régions mises en oeuvre par telle ou telle activité psychique – sans pour autant découper en tranches la tête du sujet.

- Aux côtés des neurones, la mésogée naguère considérée comme "tissu nourricier" (du remplissage, en quelque sorte) apparaît aujourd'hui comme un réseau nerveux parallèle et complémentaire. Ces cellules gliales, dont les désormais célèbres astrocytes, communiquent entre elles et le font d'une manière différente, plus lente et plus diffuse ; elles assureraient une régulation plus globale des transmissions nerveuses.

- La transmission synaptique met en jeu des composants dont la masse est si petite qu'elle est de celles régies par les équations quantiques.

- Plusieurs types de données concourent à montrer que "des pensées strictement endogènes excitent vivement les neurones de certaines aires particulières du cortex cérébral"¹⁶⁷.

- De nouvelles batteries de tests psychologiques ont été développées, par exemple dans l'étude des processus d'apprentissage et de mémorisation. On distingue maintenant plusieurs sortes de mémoire, pas seulement le long terme et le court terme. On a appris que l'accomplissement d'un acte mental donné ne peut prendre en compte qu'une demi-douzaine de données (6 ou bien 7 exactement, selon les tâches), c'est-à-dire une quantité dérisoire, proprement négligeable au sens physique, de l'information stockée.

- Etc. (lisez, Changeux¹⁶⁸, Eccles¹⁶⁹ par exemple).

Quelles structures cérébrales sous-tendent la pensée, la réflexion rationnelle, l'intuition, la logique ? Cette grammaire des profondeurs est-elle génétique (innée) et générique (universelle) comme le professe N. Chomsky ou bien se construit-elle progressivement chez chaque individu comme le décrit J. Piaget ? Dans quelle mesure le fonctionnement binaire du neurone (il est activé ou non, l'influx nerveux est transmis ou non) pèse-t-il sur cette obsession de l'alternative (oui ou non, ceci ou l'opposé) qui est apparue, au fil des chapitres précédents, comme congénitale à toutes les philosophies ? Les modalités de l'abstraction et de la mémorisation infléchissent-elles l'évolution du langage ? Et la question initiale et finale qui est celle de cet Essai : en l'homme qui se penche sur lui-même, qui sonde le monde et y distingue un intérieur d'un extérieur, qui recherche un réel à travers les apparences..., où est la poule et où est l'œuf ? Un biologiste¹⁷⁰ rappelle le défi ultime avec un accent de fatalité antique : "Ce n'est pas le cerveau qui génère la pensée, mais c'est bien la pensée qui génère le cerveau".

Mais on en oublierait l'une des leçons élémentaires de la neurobiologie : le fonctionnement des deux hémisphères du cerveau, chacun spécialisé comme on le sait, ne nous dit-il pas qu'il existe au moins deux manières de voir le monde ? La leçon est à double sens car, à défaut de toujours collaborer, ces deux modes, ne coexistent pas trop mal du tout.

* * *

Quelques commentaires sur l'ensemble de ces "nouvelles pistes".

La notion d'information apporte à la pensée – métaphysique ou autre – deux caractéristiques nouvelles : quantificabilité et comparabilité. On ne saurait pour autant

réduire la pensée à un commerce d'information, tout comme on ne saurait (ou ne devrait) réduire la vie à un bricolage d'acides nucléiques. Que l'on se rassure, il reste du mystère, il reste du travail ! La "théorie de l'information" recherche comment les bits se communiquent et se combinent, elle ne dit pas comment naît et meurt l'information et elle a manifestement renoncé même à se prononcer sur la nature de l'information ; comment naît l'information, notons qu'Aristote¹⁷¹ déjà a touché le mystère dans sa définition du syllogisme comme "discours dans lequel, certaines choses étant posées, quelque chose d'autre que ces données en résulte nécessairement par le seul fait de ces données".

Le rapprochement entre information et néguentropie, sitôt appliqué au domaine de la pensée, confère à celle-ci une dimension métrique colossale, celle de l'univers, en même temps qu'il légitime son insertion dans ledit univers : la pensée, dès lors, participe de cette anomalie de néguentropie qui se trouve à contre-courant du flot général d'entropie*. A ce sujet précisément, le cosmologiste S. Hawking livre, vers la fin de sa *Brève histoire du temps*¹⁷², une comparaison des plus provocantes, malheureusement tronquée, dont voici la substance. Un lecteur qui mémori-

* Ici se dessine un paradoxe. Toute pensée (celle d'un homme et d'un instant, celle de l'humanité dans l'espace et dans le temps) est, par vocation, néguentropique, ayant vocation à créer de l'information. Elle est d'autant plus géniale et plus belle qu'elle défie plus bravement le second principe de la thermodynamique. Ceci est un point.

L'autre point est celui de la nature du système : ouvert ou fermé. Avec ce second point, une distinction entre les deux échelles semble alors s'imposer. La pensée planétaire constitue un système ouvert tandis que la pensée individuelle tend à travailler en système fermé, de par l'organisation et le fonctionnement du cerveau qui ne lui permettent de traiter, en un instant donné, qu'un lot très restreint de données.

Les paradoxes sont faits pour être dénoués... Dans le cas présent, il se peut que "pensée" soit employé sous deux acceptions différentes. Et en effet, si l'on se réfère au système de K. Popper, la pensée individuelle appartient au monde n°2, la pensée planétaire au monde n°3.

serait lettre par lettre l'intégralité de l'ouvrage en question (celui de Hawking) enrichirait son cerveau d'une quantité appréciable de bits (confusion pour octets ou bien erreur de traduction ?) ; en même temps, ce lecteur aurait investi au cours de sa lecture, en nourriture et en pertes énergétiques diverses, un équivalent calorique exactement 10^{19} fois supérieur. Ce que l'auteur n'ajoute pas et ce pourquoi la comparaison est géniale, c'est que l'exercice est parfaitement illusoire : oui, on peut dire le nombre de bits contenus dans ces 200 pages et supposés transférés dans le cerveau du lecteur, oui on peut dire le nombre de calories consommées ou perdues pendant la lecture, mais on ne dispose d'aucun moyen d'évaluer le... "gain de pensée"... le bénéfice intellectuel. Celui-ci est probablement colossal – mais en quelles unités ? – puisque cette *Brève histoire du temps* n'expose rien moins que les secrets de l'univers ! Comme nous le disions, il reste du travail.

Soulignons que ce rapprochement entre information et néguentropie préserve intégralement toutes les positions métaphysiques et toutes les options théologiques car ni R. Clausius, ni L. Boltzmann n'ont prétendu définir la quintessence de l'entropie. Analogies et abus rhétoriques de toutes espèces ne peuvent être que le fait de leurs auteurs.

De même, la systémique veut dire comment fonctionnent les systèmes et comment ils peuvent évoluer, elle ne prétend pas dire comment ils ont été lancés ni par qui. Il est exact que son principe d'auto-organisation et, dans une certaine mesure, celui d'émergence peuvent conduire à des hypothèses métaphysiques mais il s'agit alors d'extrapolations. La réflexion systémique laisse tout à fait place au divin, sous réserve que soit indiquée cette place – dans le système ou bien à l'extérieur – et non en faisant intervenir Dieu ici ou là, en tant que de besoin.

Les dangers sont là pourtant, ni plus ni moins que dans la pratique de n'importe quelle science ou théorie. C'est peut-être, actuellement ou prochainement, dans le domaine de la neurobiologie que ces dangers sont (ou vont être) les

plus visibles ; qu'on se rappelle les excès du béhaviorisme en psychologie, il n'y a pas si longtemps. La fascination, combien justifiée, de la science en son appareil actuel ne peut qu'inciter à "réduire" la pensée à un jeu électronique (autre fascination contemporaine), plus exactement électrochimique mais peu importe. Tant l'homme est prompt à induire ou à déduire, à généraliser ou à restreindre, à s'approprier ou à exclure, disons dans l'esprit de la systématique : tant l'homme est prompt à grimper ou à descendre sur l'échelle des niveaux d'organisation hiérarchique, à avaler les holons d'A. Koestler¹⁷³ ou les intégrons de F. Jacob¹⁷⁴. C'est le faux problème mais sempiternel problème de l'alternative réductionnisme/holisme – que nous éludons ici car il nous ferait trop vite dériver.

Enfin, la reconnaissance d'une limitation interne – côté sujet – de la pensée, posée en Occident dès les temps présocratiques et réapparue depuis par intermittence, ne peut plus être éludée en ce début de XXIème siècle ; bien au contraire, cet obstacle se présente maintenant devant la recherche philosophique comme le prochain bastion à investir. C'est évidemment là une rupture avec les habitudes mentales prévalentes, avec l'illusion tenace que "la vérité se manifeste d'elle-même" comme le disait Spinoza dans un valeureux *Traité de la réforme de l'entendement*¹⁷⁵. Dans ce vade-mecum de 1661 publié seulement après sa mort, les mots sonnent comme des provocations aux oreilles modernes : "Il est clair à nouveau que, pour avoir la certitude de la vérité, il n'est besoin d'aucun signe autre que d'avoir une idée vraie. En effet, nous l'avons montré, point n'est besoin pour que je sache de savoir que je sais. [...] Pour prouver la vérité et un bon raisonnement, nous n'avons besoin d'aucun autre instrument que la vérité elle-même et d'un bon raisonnement ; car c'est en raisonnant bien que j'ai confirmé un bon raisonnement, et que je m'efforce encore de le confirmer."

...besoin d'aucun autre instrument ? Voilà bien le défi.

Alors, cette *histoire* du réel, elle vient ?

On a rencontré, au fil de cet essai, plusieurs conceptions du réel. Conformément au titre, il faut en esquisser une histoire. Un exercice sommaire de récapitulation fait apparaître un certain nombre d'étapes, les voici dans un ordre approximatif ; certaines ont pu se chevaucher.

1. Aux premiers temps, il y eut un réel caché-révéilé : au bon plaisir des dieux.
2. Puis le réel "philo-sophique" selon le sens originel du mot : l'homme lui-même peut accéder à la réalité du monde, ceci par l'exercice du savoir-sagesse.
3. Puis un réel approché : ne rêvons plus d'absolu, contentons-nous des apparences ; celles-ci prendront le nom de phénomènes.
4. (ou 3 bis) : De toutes façons, tout se passe dans notre tête. Réalité ou phénomènes, l'homme ne peut que s'en donner une représentation mentale.
5. Ce sont les idées qui mènent le monde, le soi-disant réel n'en est qu'approximation. Derrière les choses, il y a des genres, des catégories de choses.
6. Il existe des lois de la nature, elles nous dévoilent le "comment" des choses. Le réel, c'est ce qui s'observe, se prouve, se répète, se reproduit expérimentalement.
- 6bis. La référence ultime du réel, c'est la société des hommes sous sa dimension historique.
7. Il faut parler de tout cela avec rigueur : avec une logique proprement "mathématique", empruntée à la science de ce nom.
- 8 (ou 7 bis)... et cette symbolique, c'est la réalité elle-même !
9. Le réel, ou bien il n'y en a pas ou bien nous ne saurons jamais ce que c'est. Seule certitude : l'homme a besoin de s'en construire un et il s'y emploie de son mieux. Disons : réel construit.

* * *

Quelle sera la prochaine étape ? S'il y en a une car il se peut que nous soyons arrivés au terme d'un processus logique. En ce cas, nous achoppons sur un paradoxe ultime du type "le réel est le produit d'un irréel", aporie des apories, il n'y aura pas de prochaine étape.

Une expression de ce paradoxe nous est offerte par la "réalité virtuelle", création humaine par excellence, pur produit de ses technologies. La réalité virtuelle se caractérise comme suit, d'après un exposé de vulgarisation tout récent¹⁷⁶ (présentation très légèrement modifiée ici) :

- acceptation d'un univers (virtuel) imaginé par un conteur,
- immersion la plus complète possible du sujet dans cet univers,
- retours sensoriels (pas seulement visuels) pour cautionner cette immersion,
- interactivité entre l'univers et le sujet.

Eh bien, si ces caractéristiques sont les bonnes et si la liste en est complète, cette réalité-là n'est pas plus virtuelle qu'aucune des réalités conçues jusqu'ici par les philosophes (et schématisées grossièrement dans cet encart).

Ce qui serait réel et ce qui ne le serait pas ont-ils même statut, peut-on les penser tous deux en même temps ? Du papillon de Tchouang Tseu au miroir d'Alice, même doute. Y a-t-il une raison (logique, rationnelle, cérébrale...) pour se dire d'un côté ou de l'autre ?

Un système penseur-pensé ?

Sur le point de refermer cet essai, refusons la conclusion académique, la conciliation lénifiante, l'auto-satisfaction hypocrite, la procrastination sur les recherches à venir. Soyons francs : depuis qu'il a conscience d'exister, l'homme ignore toujours ce que veut dire "exister" ; depuis qu'il a conscience de voir, il doute toujours de ce qu'il voit ; depuis qu'il a conscience de penser, il se demande toujours ce que sont la conscience et la pensée ; depuis qu'il utilise un langage verbal pour exprimer et partager ses réflexions, il n'a cessé de mettre en cause l'adéquation de cet outil.

Pendant trois millénaires au moins et tout autour de la planète qu'il a colonisée, l'homme s'est posé ces questions sous des formes apparemment diverses et finalement analogues et il a abouti à des casse-tête finalement identiques.

Or, au cours de la même période, *Homo sapiens* s'est penché sur nombre d'autres problèmes et les a fait progresser, à l'évidence, de manière incroyable. (Les conséquences pratiques de ces acquisitions en sont arrivées à compromettre la survie de cette espèce, et même la pérennité de son habitat, mais ceci est un autre sujet.) Sur toutes ces autres questions, le savoir s'est révélé cumulatif tandis que, sur les questions "philosophiques" rappelées ci-dessus, le savoir est demeuré répétitif : mêmes questions et mêmes réponses sous des termes variant à l'infini. A la différence de ce que l'on appelle les sciences, ce que l'on appelle la philosophie n'a pas peut-être pas connu de "changement de paradigme", disons de révolution kuhnienne. On peut avancer que la recherche du savoir-

sagesse (philosophie) est seulement devenue une sorte de métaphilosophie (comme il y a un métalangage et des métamathématiques) s'interrogeant sur elle-même, nourrie de ses propres produits. Ainsi entend-on dire, de-ci de-là, que la philosophie piétine et que, en particulier, l'épistémologie est dans le désarroi ; en langage vulgaire : "ça tourne en rond". Un ouvrage récent et professionnel (pas une fantaisie d'amateur comme le présent essai) est intitulé *Le réel*¹⁷⁷ et sous-titré *Traité de l'idiotie* (au sens étymologique : ἴδιος, singulier, particulier) ; voici sa conclusion :

Nous aurons donc au moins appris en cours de route que c'est le sort le plus général du réel que d'échapper au langage, et le sort le plus général du langage que de manquer de réel, – qu'il existe par conséquent une chose, indépendante du langage, qu'on appelle ordinairement, faute peut-être d'un terme plus adéquat, la réalité. Si maigre, ou si contourné, que puisse paraître ce bilan, nous nous en contenterons ici.

Cela est plaisamment dit mais si tel est le produit de vingt-cinq siècles de philosophie occidentale, cela est à la fois consternant et désespérant. De deux choses l'une :

- ou bien la situation est imposée, inhérente qu'elle serait la destinée humaine. Une petite fraction de l'humanité, son élite intellectuelle, serait destinée à se demander, jusqu'à la fin de l'aventure humaine, ce qu'elle fait sur cette Terre,
- ou bien nous pouvons et devons progresser, ceci évidemment à la condition de reconsidérer les données et les méthodes.

Dans le premier cas : rien à ajouter, cet essai est terminé, ce fut néanmoins une promenade distrayante, merci à tous. Dans le second cas – mais j'ignore lequel des deux est le bon – il faut jouer le jeu et proposer quelque chose ; ce que voici.

* * *

Pas un instant jusqu'à cette page nous n'avons perdu le fil. Voyant combien sont redondantes les questions sur l'existence, la connaissance et le langage, constatant le piètre avancement du sujet en trois millénaires, il nous fallait cogiter sur la méthodologie employée jusqu'ici. Tant mieux si, chemin faisant, l'horizon s'est élargi mais ne négligeons pas, en ce cas, de replacer le "réel" dans le nouveau cadre qui semble s'être dessiné.

Car c'est bien un cadre nouveau qui apparaît, comme spontanément, à la lumière des conceptions exposées dans le chapitre précédent. Pour résumer celles-ci et, en cet instant crucial, renouveler un style trop didactique, voici quelques très anciens aphorismes chinois, totalement inédits, que je dédie respectueusement à M. Lao Tseu :

L'information n'est ni matière, ni esprit,
mais elle est l'une et l'autre.
Le champ de la pensée est infini
mais chaque pensée est une tractation
qui se négocie en monnaie d'information.
L'observateur est observé,
l'expérimentateur est disséqué,
le penseur est pensé – a-t-on fermé la porte ?
Dans ce théâtre, le spectateur est sur la scène
et l'acteur se mêle au public.
Au spectacle de l'univers, point de billet gratuit !

De manière plus conventionnelle, puissions dans les livres. Voici un apophtegme en six mots d'un lexique contemporain pour les étudiants¹⁷⁸ :

Tout fait psychique est un système.

L'auteur en est le philosophe Frédéric Paulhan (1856-1931), père du Jean Paulhan très connu des gens de lettres. Dans cette formule, le sens donné au mot "système" est probablement le sens classique et non celui de l'analyse

systemique mais ceci est absolument accessoire, les deux sens ici se rejoignant. L'idée est indubitablement que toute manifestation mentale, comme toute pensée *a fortiori*, implique un ensemble d'éléments de nature et de fonctions différentes, plus ou moins complémentaires et plus ou moins structurés entre eux, cet ensemble étant plus ou moins délimité. Remarquez bien que "tout homme qui pense a un système", comme le notait Turgot¹⁷⁹ au siècle des Lumières. Mettons simplement au goût du jour, dans la foulée du chapitre précédent, en posant :

Toute pensée est un système penseur-pensé.

Et nous le tenons, le changement de paradigme ! Dès lors, la recherche d'une distinction entre un absolu et un transitoire, entre réel et apparent, etc., devient purement secondaire. Il n'est plus besoin de cloisonner. Merci, Monsieur Popper, pour vos trois mondes, mais ce n'est peut-être pas nécessaire ; merci également à vous, Monsieur Kierkegaard, pour vos trois stades de l'existence et pour votre paradoxe du penseur extérieur à la pensée ! Mes respects au sieur René des Cartes et au professeur Kant ! Il n'y a plus qu'un seul monde et tous ses constituants sont égaux en droit, par exemple : physique et psychique, homme et univers, corps et esprit, penseur et pensé, apparent et réel.

Du même coup s'effondrent d'elles-mêmes toutes les cloisons du savoir : entre sciences de l'homme et sciences de la nature, entre pensée religieuse et pensée rationaliste, entre science, religion, philosophie, poésie... Sous réserve de conditions draconiennes que nous allons rappeler dans un instant, on peut parler de tout – des quarks, des lapins, de Dieu, du beau et du vrai – avec le même langage. Il n'y a plus de chasses gardées. Des questions devenues désespérantes se vident tout bonnement de leur substance en même temps que d'autres deviennent solubles par plusieurs solutions à la fois.

Dans un système penseur-pensé, il n'y a plus place pour l'alternative monisme/dualisme ni pour l'alternative Un/Multiple qui, l'une et l'autre, ont fait couler tant de fluides en telles quantités, en tous pays et de tous temps : de l'encre, de la salive, de l'adrénaline et un peu de sang à l'occasion. Un, deux plusieurs ou une infinité, tout est dans la manière de configurer le système. On a brûlé Giordano Bruno, après lui avoir coupé la langue, parce qu'il était moniste ("Il n'existe pas d'artisan qui préside d'en haut et qui, de l'extérieur, ordonne et façonne l'univers"¹⁸⁰), on brûle maintenant Descartes tous les jours, par contumace, pour son dualisme. Il n'est plus besoin de brûler personne ; qui nourrirait encore cette vilaine idée doit se remémorer que le plus noble de son corps est constitué de deux hémisphères dont la pensée ne jaillit qu'après de nombreux relais.

Il devient aussi légitime, car cela est devenu indifférent, de dire que l'être est né du non-être (Lao-Tseu¹⁸¹), que l'immatériel préexiste au matériel (Platon¹⁸²), que l'être et l'essence ne diffèrent que pour les besoins de la logique (Giordano Bruno¹⁸³ encore) ou que l'existence précède l'essence (Sartre¹⁸⁴). "Rien ne pourra jamais nous assurer que la matière est incapable de penser, ni que la pensée n'est pas d'origine matérielle" disait Locke¹⁸⁵. Certes, on peut penser ce que l'on veut, le dicton populaire nous le confirme chaque jour, mais *pas n'importe comment*. Tel est le message que la systémique semble adresser à l'épistémologie, message que vingt-cinq siècles de logique n'ont pas réussi à imposer.

* * *

Brièvement : nous l'avons bien vu au cours du "Voyage en pays présocratique", la physique était originellement, en Occident, et demeure étymologiquement la "nature". Ceci a évolué, tout comme la philosophie des origines (le savoir-sagesse) est devenue, parallèlement, ... ce que l'on

a dit plus haut avec une grande impertinence. En 2007, la physique se contient à l'étude d'une catégorie particulière de phénomènes naturels et à l'énoncé des "lois physiques". Soit, c'est là une conception ; celle défendue ici a été exprimée magnifiquement par Piaget¹⁸⁶: "La physique est loin d'être achevée, faute d'avoir encore pu s'intégrer la biologie et *a fortiori* les sciences du comportement. Il en résulte que nous raisonnons actuellement sur des domaines séparés et artificiellement simplifiés, la physique n'étant jusqu'ici que la science des objets non vivants ni conscients" (*). Fait remarquable, ces mots d'un philosophe en 1960 répondaient au vœu d'un physicien de 1937 réputé le plus grand de son siècle : "Toute la science n'est rien de plus qu'une épuration de la pensée journalière. C'est pour cette raison que la pensée critique du physicien ne peut pas se limiter à l'examen des concepts de son domaine propre. Il ne peut pas avancer sans examiner au point de vue critique un problème beaucoup plus difficile : l'analyse de la pensée journalière" (¹⁸⁷).

* * *

L'hypothèse du système penseur-pensé est simple. Dans le présent contexte intellectuel, elle est même "évidente" (apodictique) puisqu'elle découle sans acrobatie aucune de postulats dont aucun n'est vraiment contesté et dont l'ensemble constitue les bases de la systémique.

Cette hypothèse risque néanmoins d'être rejetée : rejetée pour seule cause de... simplicité ; ceci en raison du mécanisme suivant. "Les hommes, étendant leurs recherches au-delà de leurs capacités et laissant leurs pensées s'égarer dans ces profondeurs où ils ne peuvent plus trouver aucun point d'appui, il n'est pas étonnant qu'ils posent

* Pour respecter la pensée de cet épistémologiste, il faut ajouter que, une page plus loin, il reprend et enchaîne : "Si la physique n'est pas achevée, ce qui va de soi, notre univers ne l'est pas davantage" [etc... autre sujet].

des questions qui n'aboutissent à aucune solution claire et qui sont seulement propres à les convaincre d'un parfait scepticisme." Ceci est de Kant¹⁸⁸, on peut compléter comme suit : A l'inverse, les hommes se sont tant fourvoyés et ils ont entendu, lu, appris, écrit, pensé, enseigné, supporté tant de bêtises que, lorsqu'on leur présente une vérité toute simple, ils se refusent à l'admettre. Et voilà la condamnation qu'encourt le modèle systémique.

Au demeurant, pour qui retient l'hypothèse, il reste à la mettre en oeuvre et ceci est une autre paire de manches. En effet, un certain nombre d'exigences et de limitations apparaissent, que l'on va tenter de présenter maintenant, ceci en nous tenant à la perspective de notre petite histoire. Sans viser à aucun effet d'humour, car les choses deviennent vraiment sérieuses, il convient d'établir une sorte de "pense-bête" usant de la métaphore ; on, peut aussi appeler cela : essai de mise en oeuvre d'un système penseur-pensé en six points, mais qu'il soit bien entendu qu'il reste à écrire une logique pour la pensée systémique.

1. Rassembler au préalable les éléments du système. Il ne sera pas question de dépannage en cours de route, même si des philosophes de renom ont donné l'exemple de savants bricolages. Ne pas oublier de réserver une place pour le penseur, soit à l'intérieur, soit à l'extérieur.

2. Respecter les niveaux d'organisation et leurs emboîtements mutuels. Se souvenir que la réponse ne sera pas la même selon le niveau choisi ; à titre d'exemple, voyez la doctrine bouddhique d'une vérité à étages (*encart*).

Toute analogie entre deux montages, tout transfert d'un système à un autre demeurent sous la seule responsabilité de l'utilisateur.

**La "double vérité" à trois niveaux,
doctrine du philosophe bouddhiste Chi-Tsang¹⁸⁹**

Un problème de systémique

Les gens ordinaires considèrent toutes les choses comme une manifestation de l'être et ignorent le non-être (*wu*). Les bouddhistes, eux, leur disent qu'en réalité, toutes les choses sont *wu* et vides. A ce niveau, dire que toutes les choses sont *yu* est la vérité commune et dire que toutes les choses sont *wu*, c'est exprimer une vérité plus haute.

Lorsque nous accédons au deuxième niveau, dire que tout est *yu*, c'est considérer les choses sous un seul aspect, mais dire que tout est *wu*, c'est le faire également. En réalité, ce qui est *wu* est en même temps *yu*. A ce deuxième niveau donc, dire que toutes les choses sont *yu* et dire que toutes les choses sont *wu*, c'est également recourir au sens commun. La Voie Moyenne consiste à comprendre que les choses ne sont ni *wu*, ni *yu*, et telle devient alors la vérité supérieure.

Mais au troisième niveau, dire que la vérité absolue réside dans ce qui n'est pas considéré sous un seul aspect signifie que l'on fait encore des distinctions, [or] toutes les distinctions sont par nature fragmentaires.

C'est pourquoi, à ce troisième niveau, dire que les choses ne sont ni *wu* ni *yu*, c'est encore recourir au sens commun. La vérité supérieure consiste à dire que les choses ne sont ni *wu* ni *yu*, ni non-*wu* ni non-*yu*, et que la vérité absolue n'est ni fragmentaire ni non-fragmentaire.

3. L'ensemble est-il correctement ficelé ? Car ce qui tombera en route sera perdu et, d'autre part, tout emballage de fortune supplémentaire est exclu. Le recours à un expédient de type "englobant", modèle Jaspers ou autre, n'est pas non plus autorisé. Il faut ici "faire un exemple", le voici : "Nous appelons transcendance *l'englobant* dans lequel nous sommes essentiellement et nous appelons existence *l'englobant* que nous sommes nous-mêmes" (Jaspers¹⁹⁰). "L'englobant ne devient pas lui-même objet mais il se

manifeste dans la scission du moi et de l'objet. [...] L'englobant, c'est donc ce qui, à travers la pensée, ne fait que s'annoncer. Nous ne le rencontrons jamais lui-même, mais tout ce que nous rencontrons, nous le rencontrons en lui" (Jaspers¹⁹¹). Où l'on voit, de nouveau, que la philosophie est une chose beaucoup trop sérieuse pour être laissée aux mains des philosophes.

4. Voulons-nous un système ouvert ou fermé ? C'est peut-être là l'une des options fondamentales qui s'offrent à l'homme devant toute interrogation. L'attitude individuelle devant cette alternative comporte une dimension affective : ressentez-vous un système fermé comme rassurant ou bien comme claustrophobique ? ressentez-vous un système ouvert comme stimulant ou bien angoissant ? Acceptez-vous ou bien rejetez-vous ce postulat de J. Ladrière¹⁹², "Nous ne pouvons pas survoler d'un seul coup toutes les opérations possibles de la pensée" ?

Au-delà de ce choix personnel, l'enjeu thermodynamique est capital : le système recevra ou bien ne recevra pas d'information de l'extérieur.

Deux exemples : Le problème de la création achoppe régulièrement sur cette question. Ainsi, dans l'hindouisme, Brahma, personnification de l'esprit absolu et maître de toutes choses, n'a pas *créé* le monde à partir du néant mais l'a *engendré*. Brahma lui-même est né d'une fleur de lotus qui, à son tour, avait jailli du nombril de Vishnu ; et tous les deux demeurent soumis au *dharma*, l'ordre cosmique. D'autre part : ouvert ou fermé..., les cosmologistes modernes voudraient bien le savoir pour boucler leurs modèles ; or la réponse exige de connaître avec précision la densité de l'univers...

On aura soin de ne pas confondre ouvert/fermé avec cyclique/linéaire. Ainsi, un univers cyclique n'est pas nécessairement fermé ; la question se pose, typiquement, pour l'un des plus anciens systèmes proposés, celui d'Héraclite.

5. On ne devra jamais perdre de vue le risque de collusion entre la pensée et le cerveau. Ce devrait être une priorité que de rechercher ce que l'une et l'autre ont de propre et ce que les deux ont de commun dans leur fonctionnement.

Il ne semble plus nécessaire d'exposer les raisons pour lesquelles le cerveau humain n'est pas réductible à un calculateur électronique (qui s'accrocherait encore à cette analogie doit, au moins, se représenter que ce soi-disant ordinateur s'est construit et programmé lui-même, progressivement, tout en commençant à fonctionner, et qu'il assure lui-même sa maintenance). En revanche, il faut rappeler quelques caractéristiques de ce type unique d'organe :

- une population de cent milliards de cellules, pour s'en tenir au niveau d'organisation cellulaire. Cet effectif porte à l'infini, pour notre usage, le nombre des combinaisons possibles des connexions entre cellules ;

- une structure édiflée progressivement au fil de l'évolution des espèces, avec une subite accélération il y a trois millions d'années (apparition du genre *Homo*) puis il y a cent mille ans (apparition de l'espèce *H. sapiens*). L'édification est également progressive au fil du développement de l'individu chez ladite espèce ;

- la propagation à sens unique de l'information (l'influx nerveux) dans le réseau : des dendrites vers l'axone et non l'inverse. Une flèche du temps à l'échelle cellulaire... ;

- une transmission de mode binaire entre les éléments : alternative oui/non ;

- un enchevêtrement de coordinations et de contrôles ;

- une cartographie multiple des domaines de représentation et d'activité du cerveau ;

- le développement quasi pathologique de l'écorce cérébrale en deux hémisphères qui interprètent et agissent de manières différentes tout en travaillant de concert ;
- une sensibilité chimique, via récepteurs spécifiques, à tout un spectre de substances neuromédiatrices. En un mot, le cerveau est *sensible* aux substances dont il contrôle la production, en trois mots il peut *se faire plaisir* ;
- etc. Les connaissances accumulées à ce jour soutiennent, d'ores et déjà, un grand nombre de théories de fonctionnement cérébral, théories que l'on ne tente pas même d'énumérer dans cet essai.

En principe, la portée de la pensée est limitée par les aptitudes du cerveau mais ceci n'exclut pas, puisque l'on ignore ce qu'est la pensée, que celle-ci possède des propriétés que ne possède pas l'organe. Il faut aussi admettre la possibilité de pensées impensables (par le cerveau). La question est : peut-on, du moins, baliser le terrain ? Dans cette voie, il existe un "principe d'incomplétude" du cerveau, toutefois virtuellement car ce principe n'a pas été explicité ni publié¹⁹³.

On veillera au bien-fondé des analogies (cf. point 2) puisque celle-ci découlent, avant tout, de la capacité d'association du cerveau. Par ailleurs, les innombrables formes de la métaphore et de la métonymie sont autant d'incitations à transgresser le cadre systémique posé initialement.

6. En revanche, on dispose d'une panoplie d'outils qui ont été largement négligés comme s'ils étaient anecdotiques ou ne relevant pas des manifestations de la très noble Raison. Ce sont, sans ordre ni exhaustivité :

- le rêve, tant celui du dormeur que celui de l'homme éveillé, "voie royale" vers bien d'autres domaines que celui de l'inconscient freudien ;

- le rire, à propos duquel Bergson¹⁹⁴ n'a pas manqué d'épingler les limitations du langage : "Le langage n'aboutit à des effets risibles que parce qu'il est une œuvre humaine, modelée aussi exactement que possible sur les formes de l'esprit humain" ;
- La multitude des figures de rhétorique, pour qui admet que leur fonction n'est pas seulement littéraire ;
- Celles des formes de "paradoxes" qui sont véritablement paradoxales ;
- Les propos, écrits et dessins des enfants, les mécanismes de leurs difficultés d'apprentissage (les techniques de gestion mentale s'appliquent à distinguer affects et raisonnements chez les enfants : il reste à faire de même chez les parents !) ;
- Les comportements pathologiques ou réputés anormaux, utilisés de longue date par les neuropsychiatres.
- Etc., etc.

Les six conditions proposées ci-dessus sont – mille excuses ! – incompressibles, irrévocables, irréductibles. Pour qui les accepte, bien des débats devront tourner court : dès que l'on s'apercevra que l'on ne parle pas de la même chose ou bien qu'il y a incompatibilité entre systèmes, entre unités... Tant pis ! C'est au prix de cette exigence que la question du réel pourra désormais progresser. A défaut, il faudra se conformer à l'injonction de ce fou de Wittgenstein¹⁹⁵ : "Sur ce dont on ne peut parler, il faut garder le silence".

Au demeurant, plusieurs types de système semblent aujourd'hui éligibles, tous égaux en droit dès lors qu'ils satisfont à ces conditions. Le spectre en est large comme l'expose, par exemple, le physicien et philosophe B. d'Espagnat¹⁹⁶. Cela commence par une sorte de "formule minimale", celle d'un réel dûment circonscrit au sein d'un

système fermé sans prise en compte de l'observateur, et que l'on peut désigner comme "modèle Einstein, Podolski et Rosen" : "Si, sans perturber aucunement le système, nous pouvons prédire avec certitude (c'est-à-dire avec une probabilité égale à un) la valeur d'une quantité physique, alors il existe un élément de réalité physique correspondant à cette quantité physique" (¹⁹⁷). On peut considérer que ce minimalisme remonte à Antiphon, un Sophiste du cinquième siècle avant notre ère : "Il serait insensé de croire qu'il y ait des êtres qui ne soient pas réels. [...] Ce qui est peut toujours être vu et connu, ce qui n'est pas ne peut jamais être ni vu ni connu" (¹⁹⁸).

...Et le spectre se termine par une formule complète qui reste à établir, rêve d'un Tout cohérent que tant de penseurs, toutes disciplines confondues, poursuivent depuis si longtemps.

* * *

Revenons un instant sur le point 4 car il constitue actuellement le "front" de la systémique. En effet, pour ce qui est de l'organisation et du fonctionnement systémiques seuls, il doit être aisé d'en convaincre objectivement quiconque ne serait pas encore acquis à ces idées. En revanche, la délimitation d'un système donné pose toujours problème ; par exemple, les Poppériens prennent soin de préciser que leur monde n° 1 est fermé, le n° 3 ouvert – or cela reste discutable !

On ne peut délimiter un système que par convention, aux fins de réalisation d'un exercice donné. Comme les enfants lorsqu'ils posent le cadre d'un jeu nouveau, "On dira que..." ; on dira que les interactions s'éteignent à tel et tel endroits.

Sur quelque sujet que ce soit, lorsqu'on dit que deux points de vue diffèrent "sur le fond", c'est simplement que les deux systèmes confrontés diffèrent sur l'emplacement d'un composant ; il en va ainsi des questions réputées les

plus profondes comme celles de la matière et de l'esprit, du hasard et de la nécessité, du fini et de l'infini, du monisme et du dualisme.

A propos des limites du système encore, quelques mots s'imposent ici sur le couple ou dipôle intérieur/extérieur qui semble aujourd'hui supplanter les traditionnels sujet/objet, vrai/faux, être/non-être, bien/mal... selon les contextes. C'est ainsi que G. Spencer Brown¹⁹⁹ a fait le bonheur des dernières années de F. Russell quand il est venu lui soumettre une logique nouvelle qui jongle avec l'extérieur et l'intérieur, passe littéralement à travers le miroir. Du point de vue systémique, ceci semble pure tricherie ou, pour le moins, une "solution bâtarde" (P. Watzlawick²⁰⁰).

Intérieur et extérieur, intérieur ou extérieur, intérieur "et/ou" extérieur, ni intérieur ni extérieur, que de chemin dans le brouillard pour retrouver, comme Dupond et Dupont égarés dans les sables, les pistes laissées par Lao Tseu ou par Nagarjuna ! Laissons le dernier mot au biologiste et philosophe F. Varela car sans doute ne peut-on pas aller plus loin aujourd'hui. Il est significatif que cette citation est empruntée à la dernière page d'un ouvrage collectif (de neuf auteurs) intitulé "L'invention de la réalité"²⁰¹ :

Nous ne construisons pas la réalité selon notre seul bon vouloir ; car ce serait supposer que nous choisissons un point de départ, et donc affirmer la primauté de la pensée. De même, on ne peut concevoir la réalité comme une donnée objective que nous percevons, car ce serait supposer un point de départ extérieur.

Ainsi revient, décidément incontournable, la question de la place de l'observateur dans le système, en l'occurrence : la place du penseur dans la pensée – formulation moderne et, enfin, presque rigoureuse de la solennelle interrogation sur les relations entre matière, esprit,

conscience... Formulation seulement *presque* rigoureuse hélas, comme il ressort de la lecture du même B. d'Espagnat (²⁰²). Celui-ci, en effet, propose au débat le "postulat du réalisme physique" sous une forme péremptoire : oui ou non, est-ce que "la nature possède une réalité objective, indépendante de nos perceptions et de nos moyens d'investigation mais descriptible en principe par les moyens de la physique" ? Or l'ouvrage expose (magistralement) dix manières d'accommoder cet ultimatum, parmi lesquelles la solution d'une réalité "proche" (non "lointaine") et non physique...

* * *

Arrivé au terme d'une *Histoire du réel*, le lecteur pouvait espérer se voir offrir, comme en prime, une conception privilégiée du réel. En lieu de quoi, c'est seulement une approche qui lui est proposée (l'approche systémique). Et le travail reste à faire !

Néanmoins, les enseignements de cette courte histoire sont appréciables.

D'un point de vue humaniste tout autant qu'épistémologique – si ces deux mots ne sont pas trop présomptueux – nous avons vu comment l'esprit humain, pendant deux mille cinq cents ans aux quatre coins de la planète, s'est attaqué à une question donnée et y a choppe encore.

Ceci conduit à prédire que tout progrès de la pensée est désormais conditionné par la mise en oeuvre d'une méthode unifiée et unifiante, au demeurant très exigeante : homme + nature, esprit + matière, comme l'on voudra, en pratique, la "physique" et la "philosophie". Ce faisant, un pilier de la logique occidentale devra probablement être remplacé, il s'agit du triple principe d'identité, contradiction et tiers exclu.

Et puis, à ressasser cette question aussi élevée et profonde, aussi futile et fondamentale que celle du réel, le besoin est apparu d'une sorte de principe d'indéter-

mination ou d'incomplétude de la pensée, comme cela a été fait partiellement dans deux domaines des sciences dites exactes : la microphysique et les mathématiques (voir plus haut : "Nouvelles pistes"). En fait, un tel principe a déjà été avancé²⁰³ mais il est demeuré sans écho depuis un quart de siècle ; rappelons-en la formulation, à toutes fins utiles :

La pensée non plus n'échappe pas au principe d'incertitude [erreur pour : indétermination]. Elle demeure prisonnière du système de coordonnées dans lequel l'intelligence humaine l'a placée. Non, la "pensée" ne peut pas jouer impunément avec la "nature" – pour ce que vaut cette dialectique ; l'une et l'autre demeurent solidaires, INTERACTIVES ! [...] Posons : Connaissance et Action sont complémentaires et mutuellement exclusives. Nanti de ce principe de Bohr-Heisenberg généralisé..., on peut aller très loin : pratiquement, partout où peut s'aventurer l'esprit humain en quête de lui-même.

Dans cet énoncé, pourquoi "connaissance et action" ? quels sont exactement les termes en jeu ? quelles sont les limites du domaine d'action de ce puissant principe ? Là aussi, le travail reste à faire, un travail pour lequel Bergson recommandait dans son *Evolution créatrice*²⁰⁴ un "effort collectif et progressif de bien des penseurs, de bien des observateurs aussi, se complétant, se corrigeant, se redressant les uns les autres". Selon les termes de ce grand poète et dans une aussi présomptueuse modestie, "le présent essai ne visait pas à résoudre tout d'un coup les plus grands problèmes. Il voulait simplement définir la méthode et faire entrevoir, sur quelques points essentiels, la possibilité de l'appliquer".

L'envolée précédente peut paraître un peu fofolle. Elle ne l'est que pour qui n'a pas encore abordé de telles idées. Si vous souriez, eh bien, veuillez prendre le petit bouquin²⁰⁵ de notre dernier prix Nobel de physique – non, pas

son énorme traité des quanta – et vous ne sourirez sans doute plus. Une dialectique des deux constantes de Planck et de Boltzmann (voir chapitre "Nouvelles pistes"), des particules de matière et des particules d'interaction, le quantum d'information à côté du quantum d'action, une place (plein tarif) pour l'observateur... et pire : un même concept d'"horizon" pour la physique et pour la poésie.

Que diable ! n'est-ce pas finalement dérisoire que de rechercher ce qui peut bien être le plus "réel" dans "la nature" quand des spécialistes de ladite nature, les astrologues de notre XXIème siècle, avouent que la plus grande moitié de l'énergie de l'univers réside dans un supposé "vide quantique" dont ils ignorent les lois ? que, en termes de matière, c'est la quasi-totalité de cet univers qui leur est inconnue, sous le nom de matière noire ? et enfin que, si l'univers est vieux de plus de quatorze milliards d'années, ou bien s'il mesure plus de quatorze milliards d'années-lumière, – et il y a des indices pour croire cela –, tout ce qu'ils peuvent en dire est qu'ils n'ont pas les moyens de le savoir ?

Un tableau de Magritte, "La lampe philosophique" ⁽²⁰⁶⁾, représente un monsieur en pipe et cravate (tout à fait "Magritte") vu de trois quarts. Il est éclairé par la flamme d'une bougie dont la cire, enroulée autour du support, provient de profondeurs inconnues. Le nez du personnage se perd dans le fourneau de la pipe, constituant ainsi un circuit fermé. L'homme regarde en coin l'observateur d'un air dubitatif ou inquiet : comme s'il avait vu le Réel mais en doutait.

Manifeste de philosophie sauvage

A plusieurs reprises au cours de cette Courte histoire du réel, on s'est référé à deux autres essais qui sont en cours de publication : un Voyage en pays présocratique et un Mini-traité du moi. Au terme du troisième essai, force est de constater que, d'une part, tout en se défendant de philosopher, on n'a pas cessé de le faire ; d'autre part, que les trois textes se complètent mutuellement.

En vertu du principe holistique et systémique, l'ensemble constituerait quelque chose de plus que la somme des parties ! Un exercice vient s'imposer comme naturellement ; le voici, en épilogue des trois essais.

1. En Occident, la philosophie (selon une construction étymologique attribuée légendairement à Pythagore) consiste en la recherche d'un savoir-sagesse supérieur (à la fois "savoir" en tant que science et "sagesse" en tant que morale), une recherche conduite par la raison et le langage et transmise par l'enseignement et l'écriture. Cette philosophie est née dans le bassin oriental de la Méditerranée aux VI et Vèmes siècles avant J.-C. (des philosophes de cette période ont pu naître un peu avant l'an ~600 ou bien mourir un peu après l'an ~401). La littérature conservée de cette période est très fragmentaire, elle apparaît aujourd'hui comme un puzzle que l'on voudrait assembler avec le dixième seulement des pièces, mais le cadre et le contenu des réflexions n'en ressortent pas moins : tous les problèmes majeurs abordés par la suite ont été alors posés et beaucoup de réponses leur ont été alors proposées. Pour cette raison, les deux siècles considérés représentent l'âge d'or de la philosophie occidentale.

L'appellation "présocratique" est impropre et trompeuse puisque (1) les années Socrate (~470-399) se situent au cœur du maximum d'abondance de la population concernée ; (2) ce penseur partage de nombreux traits avec ses collègues ; (3) le qualificatif "présocratique" s'annihile par son implication que Socrate se serait précédé lui-même. L'appellation plus récente "préplatonicien" un peu plus adéquate mais risque d'introduire un sens différent.

2. Il s'est agi là d'une véritable explosion intellectuelle : des centaines de philosophes et d'œuvres écrites, un jaillissement d'idées toutes neuves, dans un espace et un temps très limités. Les causes de ce phénomène restent à préciser (un déterminisme multi-causal est proposé dans le premier des trois essais : *Voyage en pays présocratique*). Sa fin est dramatique : une déroute morale aggravée par un désastre politique général. Cette crise de confiance a été gérée, aussi rapidement que fermement, par un élève notoire de Socrate (Platon) puis par un élève de ce dernier (Aristote) qui tous deux, à la différence du maître et de tous leurs prédécesseurs, ont laissé une abondante production écrite qui, elle, a été bien préservée et transmise.

3. La seconde philosophie qui s'est alors développée devrait s'appeler, par exemple, para- ou méta-philosophie, ou encore philosophie au second degré, en tant que superstructure édiflée sur les constructions précédentes sous la forme de commentaires, commentaires de commentaires, contre-propositions, rectifications et compléments. Cette seconde philosophie, qui se poursuit aujourd'hui, n'est pas pour autant dénuée de mérite et d'intérêt ni, ponctuellement, de beauté et de poésie.

4. Cette nouvelle philosophie occidentale a été comme confisquée pendant une quinzaine de siècles par une religion – qui a également imposé au monde sa propre chronologie ainsi qu'une pesante autorité politique et éco-

nomique. Toute la recherche de sagesse, selon la conception initiale, s'est ainsi vue satellisée autour d'une option métaphysique particulière.

En réaction à cette mainmise et en écho au développement des connaissances et des techniques, des conceptions alternatives sont apparues progressivement.

5. La philosophie originelle se voulait naturelle, la nature se trouvant explicitement incluse dans son champ bien que traitée de manière purement subjective (non expérimentale). La philosophie suivante, considérée globalement, a séparé l'homme de la nature et s'est enfermée dans un monde de pensée.

Parallèlement, l'étude de la nature s'est fragmentée en diverses sciences. L'une d'elles, qui a conservé le nom de l'âge d'or ("physique" : la nature) s'est cantonnée à l'étude d'une catégorie particulière de phénomènes mais elle présente actuellement des tendances à réintroduire une composante subjective ou humaine.

6. En Inde et en Chine, une explosion intellectuelle s'est produite à peu près en même temps que l'explosion présocratique. Elle a été suivie d'une évolution qui rappelle, à grands traits, celle observée en Occident si l'on entend par "grands traits" : passage du mythe à la raison, distinction entre apparence et réel, auto-critique de la pensée et du langage, atermoiement entre monisme et dualisme, mais aussi retour en force de la religion.

Ainsi, la Grèce antique ne possède aucun monopole – et ses penseurs n'ont jamais revendiqué rien de tel – en matière de philosophie selon le sens rappelé au tout début (point 1). Ce monopole lui a été décerné *a posteriori* par une sorte de chauvinisme occidental renforcé, à l'occasion, par l'hégémonie du christianisme. La formule *Nur bei den Griechen* ("seulement chez les Grecs"), utilisée à la fois par Hegel, Heidegger et Husserl (ainsi que Nietzsche ?) caractérise et remet ironiquement à sa place

cette croyance d'un "caractère absolument unique et exclusif de l'engendrement de la philosophie par les Hellènes, [...] croyance devenue l'un des dogmes de l'institution philosophique dans les pays européens" (207).

Ainsi élargi comme il se doit, le domaine géographique de la philosophie originelle n'en est pas moins très clairsemé à l'intérieur d'une bande de coordonnées planétaires restreinte : entre 10-40° lat. N et 15-120° long. E. Tout aussi remarquable et inexplicée que la simultanéité de l'éclosion de ce phénomène culturel est le fait que celui-ci ne soit pas apparu, d'une part en d'autres points dans ce rectangle, d'autre part à l'extérieur dudit rectangle.

Entre l'Est et l'Ouest, les similitudes sont frappantes dans l'énoncé des questions et des réponses, dans les comportements humains, dans les dates même ; des différences n'en sont pas moins évidentes. Il serait très profitable de tirer la leçon de l'ensemble des unes et des autres : dans l'histoire de la pensée, qu'est-ce qui change et qu'est-ce qui demeure entre des sociétés géographiquement séparées ? Selon une telle approche, il serait prioritaire de comparer l'évolution des écoles de logique, notamment les réactions face à l'alternative binaire et au "tiers exclu" (cf. Point 19).

7. Dans ce qui suit, Occident et Orient ne sont plus distingués.

8. En parcourant ces deux 2 500 ans de philosophie mondiale, il doit être possible d'identifier les points de faiblesse afin d'y remédier, comme le médecin scrute sur son patient l'origine des douleurs récurrentes.

Ceci suppose une volonté de progresser, volonté dont on doit aujourd'hui douter. Peut-on imaginer que les philosophes professionnels, en échangeant leurs vœux au dernier soir du second millénaire (31 décembre 2000), se seraient juré de ne plus tourner en rond au cours du millénaire suivant mais de mettre en œuvre de nouvelles

stratégies ? (S'ils en ont décidé ainsi, le public n'en a pas été informé.)

La philosophie sauvage, quant à elle, ambitionne de progresser.

9. (Extrait de Bergson : *L'évolution créatrice*²⁰⁸)
"Notre entendement lui-même, en se soumettant à une certaine discipline, pourrait préparer une philosophie qui le dépasse. [...]"

Qu'elle soit dogmatique ou critique, qu'elle consente à la relativité de notre connaissance ou qu'elle prétende s'installer dans l'absolu, une philosophie est généralement l'œuvre d'un philosophe, une vision unique et globale du tout. Elle est à prendre ou à laisser.

Plus modeste, seule capable aussi de se compléter et de se perfectionner, est la philosophie que nous réclamons. [...]"

Mais l'entreprise ne pourra plus s'achever tout d'un coup ; elle sera nécessairement progressive et collective. Elle consistera dans un échange d'impressions qui, se corrigeant entre elles et se superposant aussi les unes aux autres, finiront par dilater en nous l'humanité et par obtenir qu'elle se transcende elle-même."

10. La tâche s'impose de reprendre les recherches de la philosophie originelle mais sur d'autres voies et avec d'autres méthodes. Certaines des questions se sont avérées tributaires et (ou) consubstantielles de la pensée elle-même : il convient d'étudier cette interface et les interactions dont elle est le siège. En outre, des questions nouvelles se sont fait jour à la lumière des acquisitions prodigieuses de la connaissance et de par le bouleversement des relations technologiques entre l'homme et la nature ; ainsi du mode d'occupation de la planète et de la répartition de ses ressources.

11. "Nous ne savons ni si nous savons quelque chose, ni si nous ne savons rien, et nous ne savons même pas s'il existe un ignorer et un connaître, et plus généralement s'il existe quelque chose ou s'il n'existe rien" (Métrodore de Chio²⁰⁹ vers ~400, élève de Démocrite et maître d'Epicure). Nous ignorons, entre autres, ce qu'est le monde, le réel, l'être, la pensée, et nous ignorons de plus si (ou dans quelle mesure) et comment nous pouvons le savoir.

Cependant, il semble inhérent à la condition humaine d'entretenir une activité mentale sur ces sujets – du moins l'homme ne peut-il s'en empêcher. Dans cette activité, nous devons tenir pour limitation ultime que "toute chose est ce que l'on en peut concevoir" (même source, fragment suivant).

12. Un fond de non-pensable ressort irréductiblement des démarches les plus diverses. Ce fond se concrétise habituellement dans le langage par une forme tautologique et, dans l'esprit des philosophes, par l'illusion tenace que "la vérité se manifeste d'elle-même" (Spinoza : *Traité de la réforme de l'entendement*²¹⁰). La monumentale présomption d'un Descartes en ses soi-disant *Règles* et *Méthode* est le témoignage universellement répandu de cet aveuglement.

En cette situation, vu la limitation fondamentale exprimée sous le point 11 et au titre d'approximation opérationnelle, une sorte de principe d'indétermination ou d'incomplétude est à mettre en place, équivalent de ce qui a été fait dans les deux champs de la physique des particules et des mathématiques. C'est sans doute le physicien Niels Bohr qui a fait le premier pas en introduisant les notions de complémentarité et d'interaction dans ce qu'il appelait les "expériences psychologiques" (voir le dernier des trois essais : *Histoire du réel*).

13. Les alternatives telles que être/non-être, réalité/apparence, monde extérieur/monde intérieur, sujet/ objet, tout comme le casse-tête du "moi", sont des apories car leur résolution exhaustive laisse un résidu tautologique.

Ce résidu tient son origine dans l'histoire naturelle de l'organe pensant, le cerveau, puisque celui-ci trace ses propres voies et valide lui-même son fonctionnement.

14. Quelle que soit la portée des trois termes suivants, ni la sensation, ni la perception, ni la pensée supposée "pensée pure" (voir paragraphe suivant) ne nous livrent la connaissance directe du monde. Elles assistent seulement le cerveau humain dans son édification d'une représentation du monde, selon les moyens et les limitations dudit cerveau.

C'est une belle question que celle de savoir s'il existe de la pensée pure et, en ce cas, comment elle est faite. Ce que l'on sait de l'acte de penser, c'est qu'il comporte, sans préjuger d'autres composantes éventuelles, du physico-chimique et du biologique et qu'il n'est nullement dépourvu d'affectivité ; qu'il manifeste une évolution historique, sans préjuger non plus d'un déterminisme ni d'une éventuelle "intentionnalité" dans les changements observés.

Cette évolution se déploie dans plusieurs dimensions : phylogénétique (au fil de l'apparition des divers types animaux), ontogénétique (au cours du développement individuel de l'homme) et sociologique (à travers les systèmes sociaux et les cultures). En particulier, la différenciation d'un sujet et d'un objet résulte d'une acquisition progressive qui, par exemple en psychologie, constitue la prise de conscience d'un "moi".

Comme il en est de tous les organes et de toutes les espèces, le cerveau d'*Homo sapiens* continue aujourd'hui d'évoluer, en interaction avec son environnement physique, biologique et social. A l'échelle de temps de la philosophie, soit 2 500 ans environ, le cerveau est devenu tributaire d'habitudes mentales, telles que l'alternative

binaire ou la non-contradiction, qui tendent à devenir coercitives.

15. La réflexion philosophique consiste en la manipulation séquentielle d'éléments hiérarchisés et interactifs. Son cadre doit prendre en compte une composante tautologique de type observateur/observé, plus précisément ici : penseur/pensé. Il importe aussi de préciser, dans chaque cas, si le cadre est ouvert ou fermé.

Un tel dispositif est qualifié aujourd'hui de *système*, sa conception de *systémique*.

Toute opération sur un système s'effectue par un déplacement ou une transformation de ce que l'on appelle information, selon une théorie appelée (improprement) théorie de l'information. Bien que la nature de l'information demeure évanescence et bien que sa quantification ne soit que partiellement possible, tout laisse croire que l'information n'est pas gratuite ; une équivalence thermodynamique entre information et énergie a même été proposée. Il en découle que la pensée ne peut, non plus, être tenue pour gratuite ni même partiellement gratuite.

Autre principe systémique, celui de l'émergence : une ou des lois nouvelles apparaissent avec chaque niveau hiérarchique supérieur, on ne peut pas remonter du complexe au simple. Ainsi, Hegel n'avait simplement pas le droit de remonter de l'histoire à l'être.

16. Quoi que soit le monde, homme inclus, rien ne nous autorise à le dire multiple. Même s'il y avait plusieurs mondes, nous ne le saurions que par notre activité mentale ; or celle-ci implique, de son propre fait, une entité plus englobante que les autres par laquelle le monde est traité, le cas échéant, comme un. De la même manière, les physiciens peuvent bien concevoir d'autres univers (*univers*, pas planètes ! d'autres univers avec d'autres constantes universelles) mais, de par les contraintes même de leur science, ils ne sauront jamais ce qu'il en est.

Parallèlement, il ne peut exister qu'un seul monde de connaissance, même si l'homme s'est rapidement trouvé devant la nécessité de le compartimenter en plusieurs sciences. Un tel cloisonnement se révèle maintenant illusoire et rappelle, par son arbitraire, la manière dont les Européens ont compartimenté l'Afrique inconnue. Plus conséquentes que les séparations empiriques entre disciplines sont les différences de niveau d'organisation hiérarchique (dans le langage de la systémique) entre les phénomènes étudiés ; sous cet aspect, il existe bien différentes classes de phénomènes.

17. Savoir de quoi l'on parle est, paraît-il, le premier et très ancien souci des philosophes ; on peut plaisanter là-dessus, à la mode sophiste : si l'on savait vraiment de quoi l'on parle, on n'aurait pas besoin d'en débattre bien longtemps ! Le premier impératif est plutôt de savoir *comment* on en parle, c'est-à-dire, selon la perspective exposée au point 15 : dans quel système.

18. On peut, au cours de la réflexion, introduire des données, comme l'on introduit des informations dans un modèle, mais on ne peut pas ajouter ou modifier des règles ni des acceptions en cours d'exercice. Ici réside la contrainte fondamentale qui doit remplacer le principe dit d'identité sous le nom, par exemple, de principe de cohérence systémique (*). Un système donné ne peut être que ce système.

* Crainte de confusions, on couche ici noir sur blanc ces nouvelles propositions relatives au triple et classique principe d'identité, de contradiction (ou non-contradiction) et du tiers exclu :

- Le précédent "principe d'identité" devient *principe de cohérence systémique* : on ne peut ni modifier le système, ni changer de système dans le cours d'une réflexion.

- Le précédent "principe de contradiction" ou "principe de non-contradiction", selon lequel une proposition ne peut se contredire elle-même, est reformulé comme suit : dans un système de pensée donné,

19. La logique n'est pas "close et achevée" comme le crut Kant, paraît-il. Le principe présocratique (Parménide probablement) d'identité*, repris par Aristote, ainsi que les deux co-principes de non-contradiction* et de tiers exclu*, constituent seulement l'une des logiques possibles ; on peut et il importe aujourd'hui d'en développer d'autres qui sont ou bien déjà disponibles dans d'autres champs de la connaissance, ou bien à concevoir.

20. (Extrait de Turgot : *Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain*²¹¹).

"Les différentes sciences, resserrées d'abord dans un petit nombre de notions simples, communes à tous, ne peuvent plus, lorsqu'elles sont devenues par leurs progrès plus étendues et plus difficiles, être envisagées que séparément ; mais un progrès plus grand encore les rapproche, parce qu'on découvre cette dépendance mutuelle de toutes les vérités qui, en les enchaînant entre elles, les éclaire l'une par l'autre : parce que, si chaque jour ajoute à l'immensité des sciences, chaque jour les rend plus faciles, parce que les méthodes se multiplient avec les découvertes, parce que l'échafaud [au sens latin *originel, catafalcum* : échafaudage] s'élève avec l'édifice".

21. Au cours de la réflexion, puisqu'il n'existe qu'un seul monde (Point 16), on ne saurait exclure aucune donnée au seul motif qu'elle relève d'un domaine ou d'un métier réputé différent ; bien au contraire, toute réflexion se doit de rassembler tous les éléments disponibles dans tous les champs. Sur un sujet et à un moment donnés de son histoire, la pensée humaine considérée comme un bien collectif ne peut exclure tel ou tel élément de connaissance.

nulle proposition ne peut se contredire elle-même ni en contredire une autre. Commentaire : point25.

- Le précédent "principe du tiers exclu" devient caduc puisque redondant du précédent.

Tous les sujets de réflexion sont égaux en droit – on peut parler de physique comme de métaphysique, de matière comme d'esprit – sous la réserve du principe de cohérence*. La légitimité d'un langage universel comme l'ont imaginé Leibniz ou Russell constitue la bonne option. De même, qu'elles se prétendent "exactes" ou non, qu'elles soient dites "dures" ou non, qu'elles se consacrent à la nature ou à l'homme, toutes les sciences sont limitées par un même relativisme, sont passibles d'une même incomplétude et sont astreintes à une même cohérence.

Ceci ne doit pas être compris comme une incitation à l'amalgame, bien au contraire. L'abolition des frontières entre les divers domaines de connaissance n'est pas sans dangers pour le respect des règles de travail, eu égard aux séductions (nonobstant leurs vertus) de l'association, de la métaphore, de l'analogie ; ces pièges sont tendus, dans une large mesure, par l'anatomie et le fonctionnement du cerveau humain selon des processus dont l'étude vient seulement de commencer.

D'innombrables manquements aux règles sont à déplorer, dans le passé comme aujourd'hui ; ils sont même la monnaie courante de nombreuses controverses. Cette situation n'autorise pas à amputer la réflexion de ce qui peut l'enrichir.

22. En ce début de XXIème siècle, plusieurs champs de recherche sont d'un intérêt particulier en ce qu'ils s'étendent entre ce qui est encore appelé les sciences de l'homme ou les choses de l'esprit d'une part, les sciences dures d'autre part ; or ces terres sont très fertiles. Ainsi :

- la biologie évolutive, l'éthologie, la préhistoire... ont vocation à déployer dans le temps et sur l'ensemble du vivant la connaissance des fondements de la conscience ; ceci objectivement : il y a bien une (*une*) évolution et celle-ci peut se lire selon diverses (*diverses*) théories ;

- la neurobiologie, les sciences de l'information, la linguistique, la logique... concourent à analyser les processus de la pensée, également en pleine objectivité : sans pour autant réduire l'individu humain à une machine ni son cerveau à un ordinateur ;

- la systémique, la thermodynamique, la physique théorique, la métaphysique... peuvent conjointement montrer la portée et les limites des "grands principes" tels que ceux d'entropie, de symétrie, d'équivalence, de conservation ; ceci sans enfermer quoi que ce soit dans un principe ou ensemble de principes particulier.

(Les trois alinéas ci-dessus n'ont que valeur d'exemples, leurs éléments peuvent être associés de bien d'autres manières.)

23. Dans toute réflexion, le maniement des arguments est doublement dangereux dans la mesure où il incite, d'une part, à établir des causalités, d'autre part à transgresser des échelles.

En revanche, on ne saurait sous-estimer les pouvoirs heuristiques du rêve (tant endormi qu'éveillé), du paradoxe (point suivant), des figures de rhétorique, des dérèglements mentaux, de la conversation infantile, des mythes, du rire, etc.

24. Le terme "paradoxe" regroupe des processus dont le mécanisme et la portée sont bien différents. Sans tenter ici aucune classification, il importe de distinguer, au moins, entre :

- exercice syntaxique en forme de "sophisme" au sens dépréciatif du mot ;

- démonstration logique faisant jouer un piège qui était latent mais caché dans l'énoncé ;

- expérience de pensée intégrant et excluant tour à tour le rôle de l'observateur dans le système considéré ; une auto-référence est alors souvent en cause, du moins implicitement. Le paradigme de ces paradoxes s'exprime tout entier par un mot de 2-3 lettres : *je* ou *moi*.

25. La contradiction au sens propre (dire le contraire) est inacceptable. Deux propositions ou observations ou expériences ou phénomènes peuvent être antagonistes en référence à un objet ou une représentation donnés mais l'une ne peut contredire l'autre sans faillir au principe de conformité systémique*. Si une proposition possède telle propriété, par exemple la véracité, ce n'est pas une *autre* proposition (par construction, une proposition distincte) qui peut altérer ou annuler cette propriété. Tel doit être le nouveau sens du principe de "non-contradiction" (*).

26. D'un point de vue humaniste et moral, la méthode de pensée systémique est, de surcroît, dotée d'une grande vertu : elle incite à la tolérance entre les hommes, entre les cultures, entre les religions, entre les savoirs et entre les philosophies.

27. A la différence de la philosophie traditionnelle (au sens du point 1), la philosophie sauvage est modeste et ne revendique plus pour elle seule l'accès au savoir-sagesse. On peut laisser à la première le *monopole de la méthode* : rationalité, transparence (de principe) du raisonnement, édification superposée à partir d'un très petit nombre de postulats et selon des règles logiques données comme impératives et exclusives. En revanche, il faut lui retirer le *monopole de l'objectif* car celui-ci s'est trouvé ou demeure partagé par bien d'autres approches telles que :

- l'hermétisme, originaire de l'Egypte pharaonique, qui privilégiait l'intuition et l'analogie et cultivait la confidentialité ;

- les quelque soixante courants gnostiques qui, historiquement, ont précédé la métaphysique, ont convergé momentanément avec le platonisme mais se sont trouvés à contre-pied des options chrétiennes ;

- les traditions ésotériques, condamnées tout comme les précédents bien qu'Aristote lui-même désignât comme ésotérique l'enseignement (en partie conservé) qu'il donnait à ses disciples pour le distinguer des cours publics (totalement perdus) désignés comme exotériques ;

- les exercices corporels ou (et) spirituels de très nombreuses religions ou écoles ;

- le ou les mysticismes ;

- la religion et la science (termes ici collectifs) pour faire court sur ce très vieux débat qui demeure si vif, l'une et l'autre considérées tantôt comme alliées stratégiques, tantôt comme usurpatrices.

Les arts, la poésie, la musique en ce qu'ils ont tous en commun relèvent également de cette recherche d'une vérité supérieure. Cependant, l'attitude est peut-être différente, semblant plutôt viser à une traduction ou une représentation de cette vérité qu'à sa compréhension – s'il est permis de généraliser à ce point – et les techniques, on le sait, sont bien différentes.

Références des citations

Pour les ouvrages anciens, la date est celle de l'édition ou de la traduction française indiquée.

- ¹ Démocrite. Fragment 7. Traduction de J.-P. Dumont in *Les Présocratiques*. NRF La Pléiade. Mais je traduis δόξις par son sens le plus courant : opinion.
- ² Goethe, J.W. von. *Maximes et réflexions*. Payot et Rivages 2001.
- ³ A.S. Eddington cité par W. Heisenberg : *La nature dans la physique contemporaine*. Gallimard/Idées 1962.
- ⁴ Gomá Musté, F. "Les tyrans grecs" in : *La Grèce antique, I. Histoire universelle 4*. Hachette/Le Figaro 2006.
- ⁵ Sournia A. *Voyage en pays présocratique*. Publibook 2007.
- ⁶ Platon. *Le Cratyle*. Trad. C. Dalimier. Flammarion GF 1998.
- ⁷ Parménide. *De la nature* (4-8). Trad. J. Voilquin in "Les penseurs grecs avant Socrate", Garnier-Flammarion, 1964.
- ⁸ Gorgias. *Du non-être, ou de la nature* (III-65) Trad. J.-P. Dumont in "Les Présocratiques". La Pléiade, Gallimard 1988.
- ⁹ Anaxagore. *Fragments* (20). Trad. J. Voilquin in "Les penseurs grecs avant Socrate" Garnier-Flammarion 1964.
- ¹⁰ Anaxagore. *Fragments* (21a). Trad. J.-P. Dumont in Article "Scepticisme". *Encyclopaedia univ.* 20 (2002).
- ¹¹ Parménide. *De la nature* (8). Traduction de J. Voilquin "Les penseurs grecs avant Socrate". Garnier-Flammarion.
- ¹² Parménide. *De la nature* (8). Traduction J.-P. Dumont et coll. "Les Présocratiques", La Pléiade. (L'extrait est présenté en vers dans cette édition, je le recopie en prose.)
- ¹³ Entre autres lectures : Elders, L.-J. 2004. Thomas d'Aquin, Aristote et Platon. *Sedes sapientiae*, 88 : 12-44. Canto-Sperber, M. et coll. *Philosophie grecque*. PUF, 1988.

- 14 Platon. *Le Cratyle*. Flammarion GF 1998.
- 15 Sournia A. *Voyage en pays présocratique*. Publibook 2007.
- 16 Diogène Laërce. "Platon" in *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*. Traduction R. Grenaille. GF-Flammarion, 1965
- 17 Platon. *Le Cratyle* (440c). Traduction de C. Dalimier. GF Flammarion.
- 18 Platon. *La république*. Garnier Flammarion 1966.
- 19 Droz, G. *Les mythes platoniciens*. Editions du Seuil 1992.
- 20 Référence non localisée.
- 21 Libéra, A. de. *La philosophie médiévale*. Que sais-je (n° 1044). Presses Universitaires de France 1989.
- 22 Sournia A. *Pourquoi Cordoue au XIIème siècle ?* Inédit.
- 23 Mazliak, P. *Avicenne et Averroès*. Vuibert/Adapt 2004.
- 24 Narbut, O. 1976. De quelques problèmes de la logique médiévale. *Notre-Dame J. formal Logic* 17 (3) 361-373.
Un exposé plus récent condense en une succession de trois ères : *logica vetus, nova et moderna* (Boquin, D. & Celeyrette, J. L'argumentation au Moyen Age. Pour la science, dossier "Les chemins de la logique" 2005)
- 25 Porphyre. *Isagogè*. Trad. A. de Libéra et A.-Ph. Segonds. Vrin 1998.
- 26 Abélard. *Histoire de mes malheurs*. Editions Mille et une nuits 2001.
- 27 Grellard, C. Questions de mots, questions de choses : le statut du nominalisme médiéval. Académie d'Amiens 2002, 11 p. (Internet).
- 28 Anonyme. *Le rasoir d'Occam*. Internet : atheisme.free.fr. 2002-2004.
- 29 Narbut, O. 1976. De quelques problèmes de la logique médiévale. *Notre-Dame J. formal Logic* 17 (3) 361-373.
- 30 Narbut, O. 1976. De quelques problèmes de la logique médiévale. *Notre-Dame J. formal Logic* 17 (3) 361-373.
- 31 Notes 14 et 15 et Anonyme. Guillaume d'Occam. Internet : atheisme.free.fr.
- 32 Narbut, O. 1976. De quelques problèmes de la logique médiévale. *Notre-Dame J. formal Logic* 17 (3) 361-373
- 33 Diogène Laërce. "Stilpon" in *Vie, doctrines et sentences des philosophes illustres*. Trad. R. Grenaille. GF-Flammarion, 1965.
- 34 et comme l'écrit Watzlawick, P.. *La réalité de la réalité*. Seuil 1978.

- 35 Article "Alchimie" sous la signature "E.U." Encyclopaedia universalis 1 (2002).
- 36 Hutin, S. *Histoire de l'alchimie*. Marabout Université 1971.
- 37 P. Kraus cité in "Histoire des sciences et de la civilisation arabes". ULB sur Internet.
- 38 Wikipedia, sur Internet.
- 39 Gandillac, M. de. Article "Boehme (Jacob)" in Encyclopaedia universalis 4 (2002).
- 40 Descartes. *Les principes de la philosophie* (I, 10). Présentation par A. Bridoux, La Pléiade, 1953.
- 41 Logique de Port Royal (1662) citée par F. Gonseth, "Qu'est-ce que la logique ?" Hermann et C^{ie} éditeurs 1937.
- 42 Descartes. *Idem* (I, 59).
- 43 Leibniz. *Principes de la nature et de la grâce*. Citation par C. Clément, article *Leibniz* in Encyclopaedia universalis. (2002).
- 44 Brykman, G. Article "Locke" in *Encyclopaedia universalis*, 2002.
- 45 Kant, E. *Critique de la raison pure*. Gallimard 1980.
- 46 Marquet, J.-F. Article "Schelling" in Encyclopaedia universalis (20) 2002.
- 47 Damasio, A.R. *L'erreur de Descartes*. Editions Odile Jacob 1997.
- 48 Ces citations de Hegel sont bien connues, je ne prends pas la peine de remonter aux sources.
- 49 Granel, G. Article "Husserl" in Encyclopaedia universalis, 2002.
- 50 Les citations sont empruntées à l'un ou l'autre des deux documents suivants : Beaufret, J., Roels & de Waelens, A. "Heidegger" in Encyclopaedia universalis (11) 2002. Clément, A. et coll. *La philosophie de A à Z*. Hatier, 2000.
- 51 Bergson, H. *Le rire*. Presses Universitaires de France 1940.
- 52 Valéry, P. *Discours sur l'esthétique*. Oeuvres, I. La Pléiade ; Gallimard 1957.
- 53 Mach, E. *Analyse des sensations et des relations entre le monde physique et le monde psychique*. 1900. Ouvrage non consulté. Traduction recueillie sur Internet.
- 54 Mach, E. *Le développement de la mécanique*. 1883. Ouvrage non consulté. Traduction recueillie sur Internet.
- 55 Wittgenstein, L. *Tractatus logico-philosophicus*. Propositions 1, 5.6 et 7. Gallimard 1993.
- 56 Wittgenstein, L. *Remarques mêlées*. Flammarion GF. 1984.
- 57 Wittgenstein, L. Référence non localisée.

- 58 G. Ryle cité par Vergely, B. *Boulevard des philosophes. De la renaissance à aujourd'hui*. Milan 2005.
- 59 Popper, K.R. *Conjectures et réfutations*. Payot 1963.
- 60 Héraclite, Démocrite, les Sophistes, etc. (avant Socrate).
- 61 K. Popper in Lorenz, K. & Popper, K. *L'avenir est ouvert*. Champs Flammarion 1995.
- 62 K. Popper in Lorenz, K. & Popper, K. *L'avenir est ouvert*. Champs Flammarion 1995. Cette formule est peut-être redevable à F. Kreuzer, l'organisateur et éditeur des entretiens qui font l'objet de cet ouvrage.
- 63 K. Popper in Lorenz, K. & Popper, K. *L'avenir est ouvert*. Champs Flammarion 1995.
- 64 Quine, W. van O. *A la poursuite de la vérité*. Le Seuil 1990.
- 65 Suggestions de lectures modernes :
 D'Espagnat, B. *A la recherche du réel*. Bordas 1979.
 D'Espagnat, B. *Le réel voilé. Analyse des concepts quantiques*. Bayard 1994.
 Parrochia, D. *Le réel*. Bordas 1991.
- 66 Par exemple :
 Allègre, C. *Dieu face à la science*. Fayard 1997.
 D'Espagnat, B. *A la recherche du réel*. Bordas 1979.
 D'Espagnat, B. *Le réel voilé. Analyse des concepts quantiques*. Fayard 1994.
 Eccles, J.C. *Evolution du cerveau et création de la conscience*. Champs Flammarion 1989.
 Reeves, H. *Malicorne*. Editions du Seuil 1990.
- 67 Jaspers, K. *Introduction à la philosophie*. 10/18, Plon 1981.
- 68 Vergely, B. *Boulevard des philosophes. De la renaissance à aujourd'hui*. Milan 2005.
- 69 Quine, W. van O. *A la poursuite de la vérité*. Le Seuil 1990.
- 70 Vergely, B. *Boulevard des philosophes. De la renaissance à aujourd'hui*. Milan 2005.
- 71 Jaspers, K. *Introduction à la philosophie*. 10/18, Plon 1981.
- 72 Gonseth, F. *La géométrie et le problème de l'espace*. IV – La synthèse dialectique (116). Editions du Griffon 1949.
- 73 Gorgias. *Du non-être ou de la nature* cité par Sextus Empiricus. Edition établie par Dumont, J.-P : *Les écoles présocratiques*. Gallimard Folio 1988.
- 74 K. Popper in Lorenz, K. & Popper, K. *L'avenir est ouvert*. Champs Flammarion 1995.

- ⁷⁵ Armengaud, F. Article "Tautologie" in *Encyclopaedia universalis* (28) 2002. Hadot, P. Article "Antisthène" in *Encyclopaedia universalis* (25) 2002.
- ⁷⁶ Hadot, P. Article "Sextus Empiricus" in *Encyclopaedia universalis*. (28) 2002.
- ⁷⁷ Bergson, H. *L'énergie spirituelle* (VII). Presses universitaires de France 1976.
- ⁷⁸ Jaspers, K. *Introduction à la philosophie*. 10/18, Plon 1981.
- ⁷⁹ Platon. *Le Phédon* (100d). Flammarion GF 1991. Traduction personnelle.
- ⁸⁰ Saint Thomas. référence non localisée.
- ⁸¹ Quine, W. van O. *A la poursuite de la vérité*. Le Seuil 1990.
- ⁸² Lupasco, S. *L'énergie et la matière psychique*. Julliard 1974. Lupasco, S. *L'univers psychique*. Denoël/Gonthier 1979. Lupasco, S. *Les trois matières*. Editions Cohérence 1982. Badescu, H. & Nicolescu, B. Stéphane Lupasco. L'homme et l'œuvre. *Bull. Centre intern. Rech. études transdiscipl.* (13) 1998. Autre présentation : H. Badescu & N. Nicolescu, *Stéphane Lupasco. L'homme et l'œuvre*. Editions du Rocher 1999. Chabal, M. *La logique du contradictoire de Stéphane Lupasco*. <http://mireille.chabal.free.fr>. 2005. Anonyme. *Tiers inclus*. http://educ.univ-paris8.fr/Lic_Mait/weblearn2002. 2002.
- ⁸³ Lupasco, S. *Les trois matières*. Editions Cohérence 1982.
- ⁸⁴ Hamburger, J. Article "Réalité (concept de)" in *Encyclopaedia universalis* (19) 2002. Hamburger, J. *La raison et la passion*. Seuil 1984.
- ⁸⁵ Châtelet, F. *Une histoire de la raison*. Editions du Seuil 1992.
- ⁸⁶ Jaspers, K. *Introduction à la philosophie*. 10/18, Plon 1981.
- ⁸⁷ Référence non localisée.
- ⁸⁸ Sournia A. *Voyage en pays présocratique*. Publibook 2007.
- ⁸⁹ Doctrine de Nagarjuna ici condensée à partir de plusieurs sources de langue française.
- ⁹⁰ Varenne, J. *Nagarjuna*. *Encyclopaedia universalis* 27 (2002).
- ⁹¹ Filliozat, J. Article "Inde : les doctrines philosophiques et religieuses". *Encyclopaedia universalis* (11) 2002. Zimmermann, F. Article "Inde : les sciences". *Ibid.* Lorenz, K. Article "Logique indienne". *Ibid.* 13 (2002).
- ⁹² Filliozat, J. Article "Inde : les doctrines philosophiques et religieuses". *Encyclopaedia universalis* 11 (2002). Zimmermann, F. Article "Inde : les sciences". *Ibid.*

- ⁹³ Cheng, A. *Histoire de la pensée chinoise*, chap. V. Editions du Seuil 1997.
- ⁹⁴ Les citations de cet encadré sont empruntées à A. Cheng : *Histoire de la pensée chinoise*. Editions du Seuil 1997.
- ⁹⁵ Même référence.
- ⁹⁶ Tchouang Tseu. Les écoles. In *Philosophes taoïstes*. La Pléiade. NRF/Gallimard. 1980.
- ⁹⁷ Entretiens de Confucius. Seuil, 1981.
- ⁹⁸ Tchouang Tseu. Les choses extérieures. In *Philosophes taoïstes*. La Pléiade. NRF/Gallimard. 1980.
- ⁹⁹ Tchouang Tseu. La réduction ontologique. In *Philosophes taoïstes*. La Pléiade. NRF/Gallimard. 1980.
- ¹⁰⁰ Xun Zi cité par A Cheng. *Histoire de la pensée chinoise*. Editions du Seuil 1997.
- ¹⁰¹ Schipper, K. Article "Hui Shi". Encyclopaedia universalis (26) 2000.
- ¹⁰² Cheng, A. *Histoire de la pensée chinoise*, chap. V. Editions du Seuil 1997.
- ¹⁰³ Chang Chung-Huan. *Le monde du tao*. Stock/Plus 1971.
- ¹⁰⁴ Lao Tseu. *Tao te king*. Gallimard 1967 ou Librairie de Médicis 1974 ou Gallimard (La Pléiade) 1980.
- ¹⁰⁵ Tchouang Tseu. Aphorismes. Albin Michel 1986.
- ¹⁰⁶ Tchouang Tseu cité par Chang Chung-Yunan. *Le monde du tao* p. 113. Stock/Plus, 1971.
- ¹⁰⁷ Schweitzer, A. *Les grands penseurs de l'Inde*. Petite bibliothèque Payot 1962.
- ¹⁰⁸ Filliozat, J. *Inde. Les doctrines philosophiques et religieuses*. Encyclopaedia universalis 11 (2002).
- ¹⁰⁹ Kabir. *Le fils de Ram et d'Allah*. Les deux océans 1988.
- ¹¹⁰ Schopenhauer. "Sur la doctrine de l'indestructibilité de notre être après la mort" in : *Du néant de la vie*. Mille et une nuits, 2004.
- ¹¹¹ Nietzsche. *La volonté de puissance* (III). Editions du Trident 1989.
- ¹¹² Faure, B. *Bouddhismes, philosophies et religions*. Champs Flammarion 1998.
- ¹¹³ Jullien, F. & Lacrosse, J. "La Grèce et la Chine : comparer, dé-comparer." In Brisson, L. et coll. "Philosophie comparée...". Vrin 2005.
- ¹¹⁴ White, K. *Une apocalypse tranquille*. Grasset, 1985.

- ¹¹⁵ Varela, F.J. *Invitation aux sciences cognitives*. Editions du Seuil 1989.
- ¹¹⁶ Laborit, H. *La nouvelle grille*. Editions Robert Laffont 1974.
- ¹¹⁷ G. Cohen-Tannoudji, G. *Les constantes universelles*. Hachette Littératures 1998.
- ¹¹⁸ Shannon, C.E. & Weaver, W. *The mathematical theory of communication*. Univ. Illinois Press 1949.
- ¹¹⁹ Dion, E. *Invitation à la théorie de l'information*. Editions du Seuil 1997.
- ¹²⁰ G. Cohen-Tannoudji, G. *Les constantes universelles*. Hachette Littératures 1998.
- ¹²¹ Source non localisée.
- ¹²² Bernard, C. *Introduction à la médecine expérimentale*. Garnier Frères 1970.
- ¹²³ Donnadiou, G. & Karsky, M. *La systémique, penser et agir dans la complexité*. Editions Liaisons 2002.
- ¹²⁴ Le Moigne, J.-L. Article "Système (Science des)". Encyclopaedia universalis (22) 2002.
- ¹²⁵ Frontier, S. *Les écosystèmes*. Que-sais-je ? Presses Universitaires de France (n°3483) 1999. Frontier, S. et coll. *Ecosystèmes. Structure, fonctionnement, évolution*, Dunod 2004.
- ¹²⁶ Bertalanffy, L. von. *Les problèmes de la vie*. Gallimard 1961. Bertalanffy, L. von. *Théorie générale des systèmes*. Dunod 1983.
- ¹²⁷ Bernard-Weil, E. *Précis de systémique ago-antagoniste*. Interdisciplinaire. 1988.
- ¹²⁸ Durand, D. *La systémique*. Que sais-je ? Presses universitaires de France (n° 1795) 1979.
- ¹²⁹ Bringuier, J.-C. *Conversations libres avec Jean Piaget*. Laffont 1976 (Non consulté directement).
- ¹³⁰ Article *Structuralisme* in Encyclopaedia universalis 21 (2002).
- ¹³¹ Source non localisée.
- ¹³² Références in Donnadiou, G. & Karsky, M. *La systémique, penser et agir dans la complexité*. Editions Liaisons 2002.
- ¹³³ Alquié, F. Article "Réalité" in Encyclopaedia universalis (19) 2002.
- ¹³⁴ Piaget, J. *Le structuralisme*. Que-sais-je (1311) PUF, 2004.
- ¹³⁵ Internet.

- ¹³⁶ Foerster, H. von. "La construction d'une réalité" in P. Watzlawick : L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme. Editions du Seuil 1988.
- ¹³⁷ Varela, F.J. *Invitation aux sciences cognitives*. Editions du Seuil 1989.
- ¹³⁸ Bergson, H. *Ecrits et paroles*.
- ¹³⁹ Le *Zhuangzi* (II) cité par A. Cheng. *Histoire de la pensée chinoise*. Editions du Seuil 1997.
- ¹⁴⁰ Witkowski, N. *Trop belles pour le Nobel*. Editions du Seuil 2005.
- ¹⁴¹ Lévy-Leblond, J.-M. Article *Interaction* in Witkowski, N : *Dictionnaire culturel des sciences*. Seuil/Regard 2001.
- ¹⁴² Frontier, S. *A propos d'émergence*. Manuscrit, août 2005. La formule figure aussi dans des pièces de correspondance de cet auteur. Serge Frontier, né en 1934, actuellement retraité, était professeur d'écologie à l'université Lille-1.
- ¹⁴³ Heisenberg, W. *La nature dans la physique contemporaine*. Idées/Gallimard 1962.
- ¹⁴⁴ Heisenberg, W. *Physique et philosophie*. Albin Michel 1961.
- ¹⁴⁵ Bohr, N. *Physique atomique et connaissance humaine*. Gauthier-Villars 1972.
- ¹⁴⁶ Delahaye, J.-P. Article "Incomplétude" in Witkowski, N. : *Dictionnaire culturel des sciences*. Le Seuil/Regards 2002.
- ¹⁴⁷ Einstein, A. Article de 1917 cité par S. Reynaud : "Les fluctuations d'Einstein". *Pour la science* 326 (2004).
- ¹⁴⁸ D'Espagnat, B. Article "Réalité physique" in *Encyclopaedia universalis* (19) 2002.
- ¹⁴⁹ Kastler, A. Source non localisée.
- ¹⁵⁰ Hawking, S. *Une brève histoire du temps*. Champs Flammarion 1989.
- ¹⁵¹ Niels Bohr le dit à trois reprises, au moins, dans le recueil de ses conférences publié sous le titre *Physique atomique et connaissance humaine* (Gauthier-Villars 1972).
- ¹⁵² Sournia, A. *Héraclite ou l'intuition de la science*. Chez l'auteur 1982.
- ¹⁵³ D'une part un article de W. Heisenberg dans le périodique *Zeitschrift für Physik* (vol. 43), d'autre part une conférence de N. Bohr au congrès de Côme en septembre de la même année 1927.
- ¹⁵⁴ Bohr, N. La théorie atomique et la description des phénomènes. Quatre articles précédés d'une introduction. Gauthier-Villars 1932.

- ¹⁵⁵ Lupasco, S. *Les trois matières*. Editions Cohérence 1982.
- ¹⁵⁶ Donnadiou, G. & Karsky, M. *La systémique, penser et agir dans la complexité*. Editions Liaisons 2002.
- ¹⁵⁷ Dumont, J.-P. et coll. *Les Présocratiques*. La Pléiade, Gallimard 1988.
- ¹⁵⁸ Parménide. *De la nature*. Trad. J. Voilquin "Les penseurs grecs avant Socrate". Garnier-Flammarion 1964.
- ¹⁵⁹ Kant, E. *Critique de la raison pure*. Gallimard 1980.
- ¹⁶⁰ En principe (mais non retrouvé dans cet ouvrage) : Piaget, J. *Épistémologie génétique*. Que sais-je ? (n° 1399) Presses Universitaires de France 1970.
- ¹⁶¹ Conversation captée à la boulangerie, un matin de décembre 2006.
- ¹⁶² Churchland, P.S. *Neurophilosophy*. MIT Press 1986. Andrieu, B. *La neurophilosophie*. (Que sais-je n° 3373) Presses Universitaires de France 1998.
- ¹⁶³ Bouton, Ch. *La neurolinguistique*. Que-Sais-je ? (n° 2153), Presses universitaires de France 1984.
- ¹⁶⁴ Schopenhauer, A. *Sur la doctrine de l'indestructibilité de notre être réel par la mort*. In "Du néant de la vie". Mille et une nuits/Arthème Fayard 2004.
- ¹⁶⁵ Sournia, A. *Dix milliards de neurones*. La pensée universelle 1980.
- ¹⁶⁶ Godaux, E. *Cent milliards de neurones*. Belin 1990.
- ¹⁶⁷ Eccles, J.C. *Évolution du cerveau et création de la conscience*. Champs Flammarion 1994.
- ¹⁶⁸ Changeux, J.-P. *L'homme neuronal*. Hachette Pluriel, Arthème Fayard 1983. Changeux, J.-P. Le cerveau. de la biologie moléculaire aux sciences cognitives. In Michaud, Y. *Qu'est-ce que la vie ?* Université de tous les savoirs. Editions Odile Jacob 2000.
- ¹⁶⁹ Eccles, J.C. *Évolution du cerveau et création de la conscience*. Champs Flammarion 1994.
- ¹⁷⁰ Prochiantz, A. Panneau mural à l'exposition "Planète Cerveau", Musée de l'Homme, décembre 2005.
- ¹⁷¹ Aristote. *Organon II. Les premiers analytiques*, 5 (1). Trad. J. Tricot. Vrin 1983.
- ¹⁷² Hawking, S. *Une brève histoire du temps*. Champs Flammarion 1989.
- ¹⁷³ Koestler, A. *Le cheval dans la locomotive*. Calmann-Lévy 1968.
- ¹⁷⁴ Jacob, F. *La logique du vivant*. Gallimard (Tel) 1970.

- ¹⁷⁵ Spinoza. *Traité de la réforme de l'entendement*. Editions Mille et une nuits 1996 : Article 44.
- ¹⁷⁶ Gelin, R. *Comment la réalité peut-elle être virtuelle ?* Le pommier 2006. Voir aussi Coiffet, P. Article "La réalité virtuelle" in *Encyclopaedia universalis* (28) 2002.
- ¹⁷⁷ Rosset, Cl. *Le réel. Traité de l'idiotie*. Les éditions de minuit 2004.
- ¹⁷⁸ Cuvillier, A. *Nouveau vocabulaire philosophique*. Armand Colin 1956.
- ¹⁷⁹ Turgot. Oeuvres, II p. 619, cité in "Turgot. Formation et distribution des richesses". GF-Flammarion 1997. Même citation chez le même auteur dans l'*Eloge de Vincent de Gourmay* dans le même ouvrage.
- ¹⁸⁰ Bruno, G. cité par Seidengart, G. Article "Bruno (Giordano)" in *Encyclopaedia universalis* (4) 2002.
- ¹⁸¹ Lao Tseu. *Tao te king*. Gallimard 1967 ou Librairie de Médicis 1974 ou Gallimard (La Pléiade) 1980.
- ¹⁸² Platon. l'ensemble de ses *Dialogues*.
- ¹⁸³ Je traduis ainsi la formule *Distinguitur essentia ab esse tantum logice* citée par Seidengart, G. Article "Bruno (Giordano)" in *Encyclopaedia universalis* (4) 2002.
- ¹⁸⁴ Sartre, J.-P. : l'ensemble de ses écrits.
- ¹⁸⁵ J. Locke cité par Brykman, G. Article "Locke" in *Encyclopaedia universalis* (13) 2002.
- ¹⁸⁶ Piaget, J. *L'épistémologie génétique*. Que sais-je ? (1399). Presses Universitaires de France 1970.
- ¹⁸⁷ Einstein, A. *Conceptions scientifiques, morales et sociales*. Flammarion 1952.
- ¹⁸⁸ Kant cité par Brykman, G. Article "Locke" *Encyclopaedia universalis* 13 (2002).
- ¹⁸⁹ Chang Chung-Yuan. *Le monde du tao*. Stock (Plus) 1971.
- ¹⁹⁰ K. Jaspers cité par A. Cuvillier. Article "Englobant" in *Nouveau vocabulaire philosophique*. Armand Colin 1976.
- ¹⁹¹ Jaspers, K. *Introduction à la philosophie*. Plon (10/18) 1981.
- ¹⁹² Ladrière, J. *Dialectica* 14, cité par Piaget, J. *Le structuralisme*. Que sais-je ? (1311). Presses Universitaires de France 2004.
- ¹⁹³ S. Frontier, cité précédemment à propos d'écosystémique et d'émergence, parle souvent de l'incomplétude du cerveau humain (correspondance personnelle). Il reste à le convaincre de formaliser et communiquer cela ; je n'y suis moi-même pas encore parvenu.

- ¹⁹⁴ Bergson, H. *Le rire*. Presses Universitaires de France 1940.
- ¹⁹⁵ Wittgenstein, L. *Tractatus logico-philosophicus*. Gallimard (Tel) 1993.
- ¹⁹⁶ Espagnat, B. d'. *A la recherche du réel*. Gauthier-Villars 1979. Autre suggestion de lecture : Zwirn, H. *Les limites de la connaissance*. Odile Jacob. 2000.
- ¹⁹⁷ Einstein, A. Podolsky, B. & Rosen, N. Can quantum-mechanical description of physical reality be considered complete ? *Physical Rev.* (47) 1935).
- ¹⁹⁸ Antiphon. *De la vérité* (Fragment 1). In J.-P. Dumont, "Les Présocratiques". La Pléiade. Presses universitaires de France 1988.
- ¹⁹⁹ Brown, G.S. *Laws of form*. Bantam book 1973. Ouvrage non consulté, cité dans celui de Watzlawick.
- ²⁰⁰ Watzlawick, P. "La mouche et la bouteille à mouche" in P. Watzlawick. *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*. Éditions du Seuil 1988.
- ²⁰¹ Varela, F. "Le cercle créatif" in P. Watzlawick. *L'invention de la réalité. Contributions au constructivisme*. Éditions du Seuil 1988.
- ²⁰² Espagnat, B. d'. *A la recherche du réel*. Gauthier-Villars 1979.
- ²⁰³ Sournia, A. *Héraclite ou l'intuition de la science*. Chez l'auteur 1982.
- ²⁰⁴ Bergson, H. *L'évolution créatrice*. Presses Universitaires de France 1969.
- ²⁰⁵ G. Cohen-Tannoudji, G. *Les constantes universelles*. Hachette Littératures 1998.
- ²⁰⁶ René Magritte. *La lampe philosophique*, 1936. "Collection particulière, Bruxelles" d'après les diverses reproductions. Vous pouvez accéder à ce tableau d'un simple "clic" d'Internet. Les droits de reproduction ne m'ont pas permis de le faire figurer, comme je l'aurais souhaité, sur la couverture de ce livre.
- ²⁰⁷ R.-P. Droit in J. Lacrosse et coll., "Philosophie comparée. Grèce, Inde, Chine". Vrin 2005.
- ²⁰⁸ Bergson, H. *L'évolution créatrice*. Introduction puis Chap. III "Méthode à suivre". Presses Universitaires de France 1969.
- ²⁰⁹ Métrodore de Chio. *De la nature*. (Fragment 1). Traduction J.-P. Dumont "Les Présocratiques". Gallimard, La Pléiade 1988.
- ²¹⁰ Spinoza, B. *Traité de la réforme de l'entendement*. Mille et une nuits 2005.

²¹¹ Turgot, A.R.J. *Formation et distribution des richesses*. "Tableau philosophique des progrès successifs de l'esprit humain". GF-Flammarion 1997.

